



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

SA 6068.99.5



Harvard College Library

BOUGHT WITH INCOME

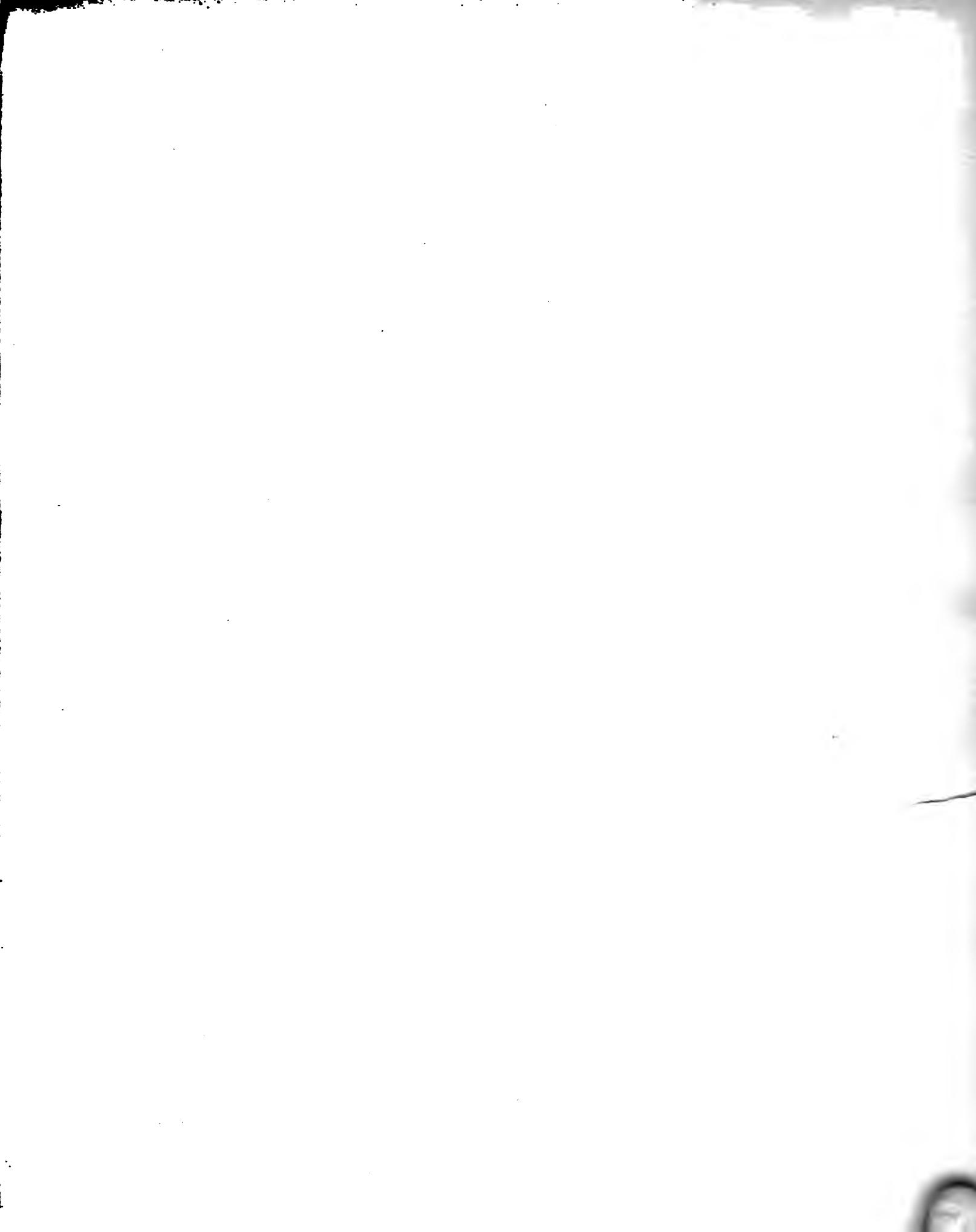
FROM THE BEQUEST OF

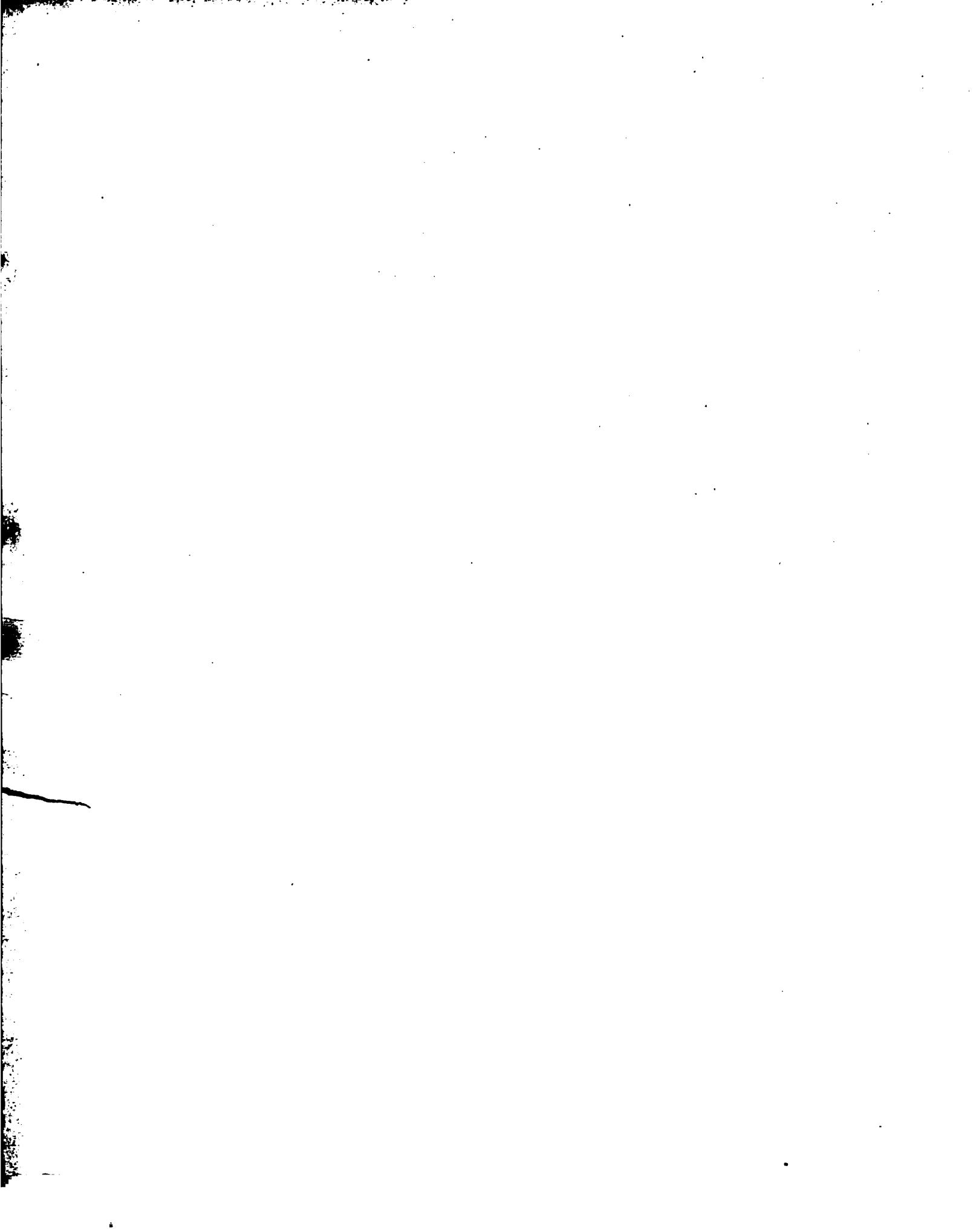
HENRY LILLIE PIERCE
OF BOSTON

Under a vote of the President and Fellows
October 24, 1898

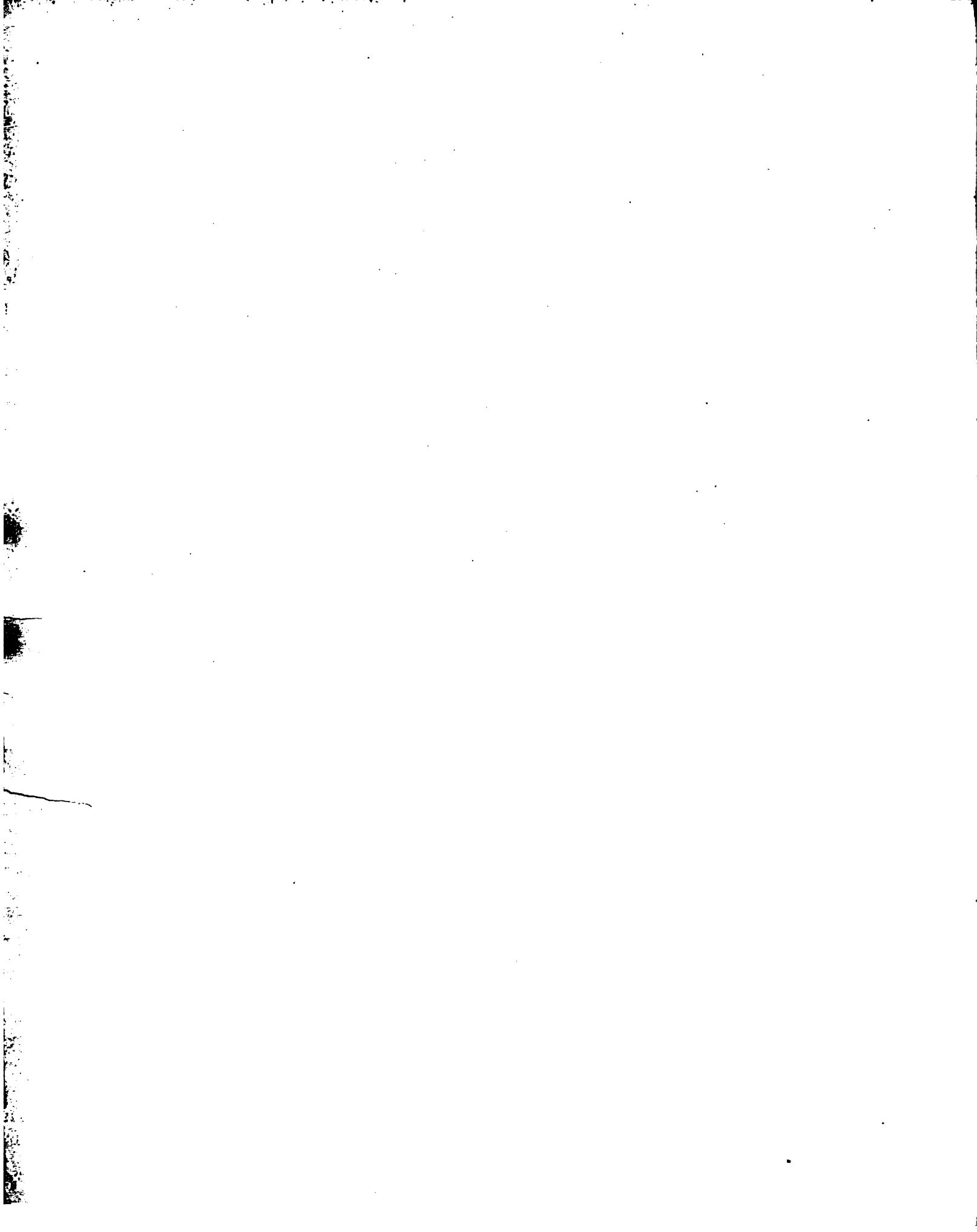








VOYAGE
AU
TROMBETAS
(*d'après des notes de carnet d'Henri COUDREAU*)



VOYAGE
AU
T R O M B E T A S
(d'après des notes de carnet d'Henri COUDREAU)

HENRI COUDREAU

LA FRANCE ÉQUINOXIALE, 2 volumes in-8 et Atlas, broché; Challamel, Paris.

LES FRANÇAIS EN AMAZONIE, 1 vol. illustré; Picard-Bernheim, Paris.

CHEZ NOS INDIENS, 1 fort vol. in-8, carte et 98 gravures; Ilachette, Paris.

VOCABULAIRES MÉTHODIQUES DES LANGUES OUAYANA, APARAÏ, OYAMPI, EMÉRILLON, 1 vol. in-8, broché; Maisonneuve, Paris.

ATLAS DU NORD-AMAZONE, DE PARA A CAYENNE, 1/250000, 1 vol. in-folio, 18 cartes; Auteur.

VOYAGE AU TAPAJOS, 1 vol. in-4, illustré de 37 vignettes et d'une carte; Lahure, Paris.

VOYAGE AU XINGU, 1 vol. in-4, illustré de 68 vignettes et d'une carte; Lahure, Paris.

VOYAGE AU TOCANTINS-ARAGUAYA, 1 vol. in-4, illustré de 87 vignettes et carte; Lahure, Paris.

VOYAGE A ITABOCA ET A L'ITACAYUNA, 1 vol. in-4, illustré de 76 vignettes et cartes; Lahure, Paris.

VOYAGE ENTRE TOCANTINS ET XINGU, 1 vol. in-4, illustré de 78 vignettes et cartes; Lahure, Paris.

VOYAGE AU YAMUNDA, 1 vol. in-4, illustré de 87 vignettes et cartes; Lahure, Paris.

ATLAS DES RIVIÈRES TAPAJOS, XINGU ET TOCANTINS-ARAGUAYA, 1 vol. in-4; Lahure, Paris.

O. COUDREAU
SECOND DE LA MISSION COUDREAU

VOYAGE
AU
TROMBETAS

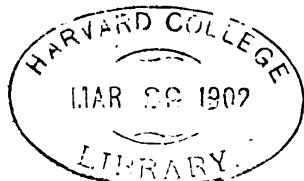
7 Août 1899 — 25 Novembre 1899

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 68 VIGNETTES
ET DE 4 CARTES

PARIS
A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9

1900

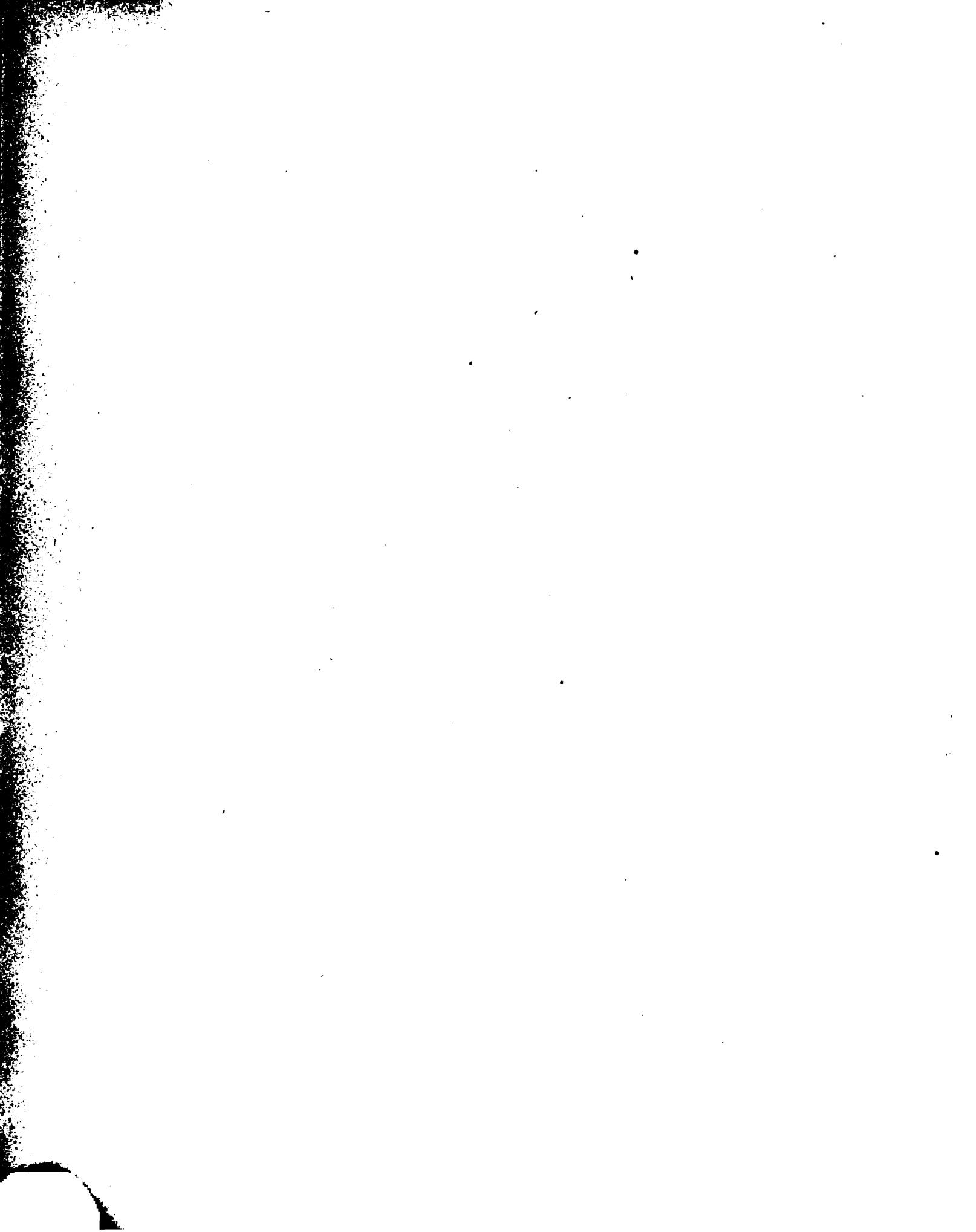
90,5
SA 6008.44.5



Pierce - furn.

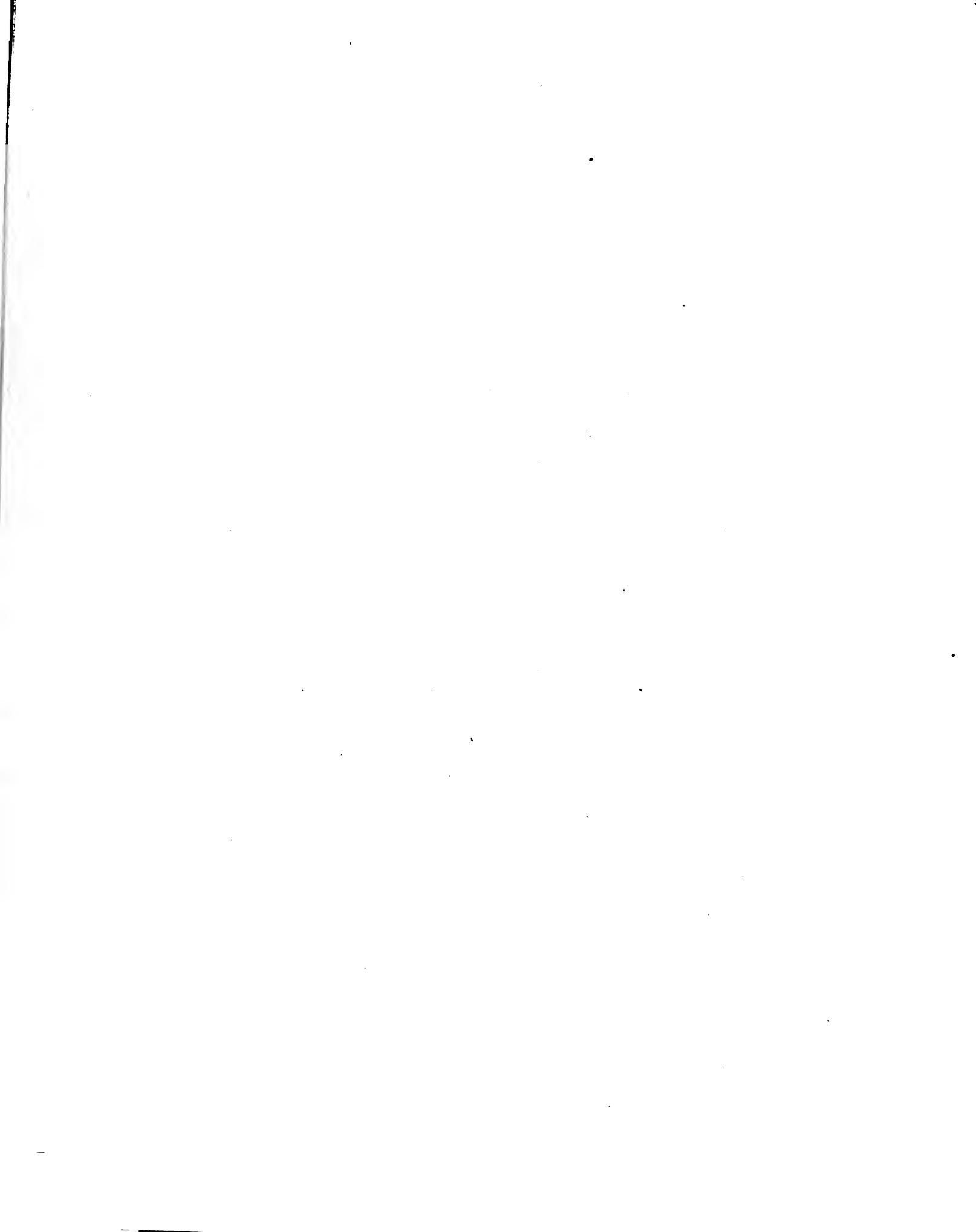


Henri COUDREAU





2. Expédition Henri COUDREAU



BIOGRAPHIE

Henri-Anatole Coudreau est né à Sonnac (Charente-Inférieure), le 6 mai 1859. En 1877, il entra à Cluny et en sortit en 1880 professeur d'histoire et de géographie.

Il fit ses débuts dans le professorat à Reims; mais son imagination, ses goûts s'accommo-
daient mal de la vie monotone de province; il rêvait de larges horizons, aussi fut-il très
heureux lorsque sur sa demande il alla professeur au lycée de Cayenne. Ses vacances se
passèrent alors en voyages dans les régions voisines, ce qui nous valut « *Richesses de la Guyane
française, 1883* ». Ce mémoire fut récompensé d'une médaille à l'exposition d'Amsterdam.

Ayant obtenu du ministère des colonies françaises une première mission en 1883, bientôt suivie de deux autres (1887-1889), (1889-1891), l'infatigable voyageur, montrant une activité peu commune, nous donna successivement : *La France équinoxiale*, 2 volumes et un atlas; *Voyage au Rio Branco*; *Les Français en Amazonie*; *Dialectes indiens de la Guyane*; *Chez nos Indiens*; une vingtaine de brochures sur *Le Contesté franco-brésilien*; *La Haute Guyane*; *Les Indiens de Guyane*; *Les Caraïbes*; *Les Tumuc-Humac*; *Les Légendes des Tumuc-Humac*; *Le Brésil nouveau*; *L'Émigration au Nouveau-Monde*; *Dix ans de Guyane*, etc., etc.; les itinéraires et levés de Counani au 100 000^e, Mapa et Macapa au 550 000^e, Maroni d'Apatou à Poligoudoux, Arona, Itany, Tumuc-Humac occidentales, Maronini, Oyapok (de Saint-Georges à Saint-Paul, de Saint-Paul au Camopi, du Camopi à Yaroupü, de Yaroupü à Inguerarou, de Inguerarou au dégrad de Oyampis), Tumuc-Humac, de l'Oyapok partie nord et partie ouest, Tumuc-Humac centrales, Tumuc-Humac partie sud et partie est, Moutura, Yngarari, Yaoué, Moyen Oyapok, passages des Tumuc-Humac (Oyapok-Rouapir), passages des Tumuc-Humac (Mapahony-Itany, Haute Inini, Haute Approuague, Haut Inipi, routes de la Guyane centrale au 100 000^e, Bas Camopi et Inipi au 70 000^e, Yary, Itany, Aoua au 60 000^e, Haut Oyapok, Kouc, Bas Mapahony au 50 000^e, Haut Itany au 33 000^e. Approuague au 30 000^e, Inini et Haute Approuague au 30 000^e, Inini et Approuague au 25 000^e, Haut Mapahony au 20 000^e, soit 38 feuilles de levés.

Je me le rappelle à cette époque (1889-1891), tout vibrant de patriotisme, rêvant de créer pour la France une colonie productive. « On pourrait assainir et coloniser ce pays, répétait-il à ceux qui l'entouraient; mais la mode est à l'Afrique! On ne pense plus à la terre d'Amérique, on croit lui avoir tout pris parce qu'on a tiré un peu de l'or renfermé dans son sein. Erreur! Cette terre éternellement jeune ne demande qu'à produire et toute la flore exotique croît en Guyane. »

En 1895, il inaugura un service d'exploration dans l'État du Pará. Il explora successivement le Tapajoz, le Xingú, le Tocantins, l'Araguaya, l'Itaboca, l'Itacayuna, la zone comprise entre

le Tocantins et le Xingú, le Yamunda et le Trombetas qui lui fut fatal.

A la fin de chaque voyage il publia un livre le relatant. C'était beaucoup produire pour un dilettante comme Coudreau; il le regrettait et s'en ouvrait souvent à ses proches. « Je me dédommagerai, nous disait-il souvent, lorsqu'un jour je serai paisible dans quelque endroit solitaire, n'ayant plus le souci du pain quotidien, j'écrirai alors pour l'amour de l'art. »

Hélas! la mort qui ne veut rien entendre l'a fauché avant le temps, et lui qui était bon jusqu'à la faiblesse, désintéressé jusqu'à l'abnégation, dort dans la forêt vierge de ce Brésil qu'il a tant aimé!

O. C.

VOYAGE AU TROMBETAS

CHAPITRE PREMIER

Départ du Pará. — Voyage sur l'Amazone. — Arrivée à Oriximiná. — Séjour à Oriximiná. — Départ d'Oriximiná. — Sur le Trombetas. — Lac Calpurú. — Lac Curupira. — Jeunes Indiens géophages. — Bernardo. — Lacs desséchés en été. — Bouche du Cuminan. — Surpris par les tempêtes. — Lac Batata. — Chez Amaral. — Lac Mussura. — La castanha. — Petits lacs. — Lac Arapécú. — Bouche du Jacaré. — Lac du Jacaré. — L'intendant d'Oriximiná. — La chaloupe à vapeur. — La « Colonia ». — Raymond dos Santos et les Mucambeiros. — Renseignements sur les Mucambeiros. — La Cachoeira. — Retour de l'Intendant.

Pará, lundi, 7 août. — Nous partons ce matin à 10 heures pour le Rio Trombetas par le vapeur *Rio Tapajoz* de la Compagnie de l'Amazone.

Il s'agit d'abord de rattacher au levé du Haut Trombetas (Uanamú et Caphú) de Robert Schomburgk en 1838, le levé du Bas Trombetas de Barboza Rodrigues en 1867. Entre ces deux levés c'est 270 kilomètres, à vol d'oiseau, à travers la région, totalement inconnue, que parcourt le Moyen Trombetas.

Le rattachement du levé de Barboza Rodrigues au levé de Robert Schomburgk ne présente toutefois qu'une partie de mon programme.

Le Trombetas reçoit trois affluents principaux, le Rio de Faro¹ et le Rio Cachorro, affluents de droite, et le Rio Cuminan, affluent de gauche. Ces grands affluents, j'en veux faire le levé avant de rentrer au Pará.

Le Rio de Faro et le Rio Cachorro sont complètement inconnus. Pour ce qui est du Rio Cuminan, le P. Nicolino puis le Dr Tocantins l'ont exploré, il y a quelques années; mais ni l'une ni l'autre de ces Relations de Voyages n'a été publiée, et, aussi bien, les renseignements et croquis que les deux voyageurs ont rapportés de leurs excursions ne sauraient-ils être, pour la cartographie scientifique, que d'une valeur approximative et provisoire.

Pour accomplir le vaste programme que je me suis tracé, je pars, cette fois-ci, avec dix hommes et deux canots. Quand j'aurai fatigué un équipage, avec l'autre je poursuivrai dans le nouveau cours d'eau. Et s'il en tombe trois ou quatre, il m'en restera assez pour travailler.

Nous voici en marche. L'archipel amazonien déroule indéfiniment ses calmes paysages.

Dans la nuit notre vapeur s'assied, fort posément d'ailleurs, sur un banc qu'on avait négligé de prévoir. D'aucuns se réveillent, d'autres non. Notre grande gabare s'étire un peu, nonchalamment, sur sa couche; tel un dormeur qui voudrait bien se réveiller, mais qui ne peut que bâiller et se rendormir. Après cinq heures de patientes tentatives, la marée aidant, nous flottons. Et voici que nous repartons, de notre train de bon bourgeois qui n'a pas à se presser.

8. — Nous arrivons à Brèves à huit heures du matin et en repartons à deux heures de l'après-midi, non qu'on ait eu à laisser ou à prendre beaucoup de charge, mais à cause d'une réparation urgente à faire à la machine.

9. — Vers les trois heures du matin nous arrivons à l'importante maison

1. Improprement appelé Rio de Faro par les gens du pays. D'après le levé d'Henri Coudreau, c'est la Mapuera. Voir *France équinoxiale* d'Henri Coudreau. t. II, p. 370-378.

qui a son siège à la bouche du Pucuruhy, mais nous ne nous y arrêtons que quelques instants.

La nuit a été très fraîche; ceux des passagers qui couchent sur le pont se plaignent d'avoir eu froid. Elle ne serait vraiment pas désagréable cette navigation sur l'Amazone, si le confortable, même dans ce qu'il a de plus indispensable et de plus élémentaire, n'y était pas, comme il l'est sur la plupart de ces vapeurs, négligé d'une façon aussi extraordinairement invraisemblable. D'ailleurs il est vrai de dire que les races anciennes et les races nouvelles qui actuellement se mêlent dans le creusot amazonien, seraient mal fondées à exiger à l'heure présente le traitement de la Royal Mail ou des Messageries Maritimes. Ce que montre le grouillement des stemboats amazoniens, c'est parfois la famille indienne endimanchée avec sa primitive éducation à peu près telle quelle, et parfois aussi ce sont des scènes de l'ancien Far-West jouées par des gentlemen extraordinaires. A travers tout cela, et par moment, apparaissent de grands nez d'Israélites venus pour la plupart de Tanger et de la région voisine. Dès aujourd'hui c'est beaucoup moins le Pará et beaucoup plus l'Amérique, la classique Amérique de tant de races en fusion, de tant de cupidités en conflit, et d'un si grand nombre de grandes œuvres en élaboration, l'Amérique d'ethnique multiple et de rapide progrès, telle que nous la montre déjà l'autre extrémité de la fédération brésilienne où à Santa Catharina, Rio Grande do Sul, São Paulo et Paraná, Italiens, Allemands et Polonais édifient, en ce moment, une des faces les plus curieuses du Brésil de l'avenir.

Toutefois, c'est bien à l'insu des actuels groupements du milieu que l'avenir amazonien s'élabore. Il semble que cette grande plaine ne permette pas à la pensée de vastes horizons. Il est nécessaire de s'élever au-dessus de la perspective un peu étroite des intérêts de comptoirs et de clientèles commerciales. La plus grande plaine chaude de la terre est un milieu en soi. Mais ce n'est encore qu'une virtualité. Qui réveillera la Belle au bois dormant?

Et c'est devant une succession de villages ou de bourgades que le vapeur s'en va déroulant notre rêve: voici Gurupa, puis Villarinho do Monte, puis

Tapara, puis Porto de Moz, où nous arrivons à cinq heures du soir.

10. — A quatre heures du matin nous voici à Almeirim, où nous ne nous arrêtons que quelques instants, arrêt qui, toutefois, et d'ailleurs comme tous ceux qu'il nous a fallu subir depuis Pará, nous semblerait plutôt long si nous



Cachoeira Porteira, rive gauche.

étions bien pressés. En effet, beaucoup de ces agglomérations portées comme des villes sur les grands Atlas, ne seraient en Europe que des bourgs ou des villages. Les deux seuls centres d'Obidos et de Santarem ont réellement droit, d'une façon absolue, à la qualification de petites villes, et cela même beaucoup moins pour leurs 1200 ou 1500 habitants agglomérés pour Obidos, et pour Santarem 3000, qu'en raison du mouvement commercial qu'ils représentent.

De quatre à six heures du soir nous sommes devant Prainha déchargeant quelques caisses. Comme importance, un Mapa ou un Counani quelconque ; cela végète attendant le colon.

II. — A trois heures du matin nous sommes à Monte Alègre, centre



Cachoeira Porteira, rive gauche

de colonisation d'avenir. Nous ne nous y arrêtons qu'une heure.

Après cinq minutes d'arrêt à l'importante exploitation du Canal Grande, dans la matinée, nous arrivons à midi à Santarem et en repartons à deux heures pour entrer dans le Parana d'Alemquer.

A huit heures du soir nous sommes à Alemquer. Après un court arrêt nous voici descendant le Parana. La communication du Parana d'Alemquer avec

l'Amazone, en amont, bien que conservant passablement d'eau pendant toute l'année, n'en a pas assez pour des vapeurs de moyen tonnage, phénomène semblable à celui que présente le Parana do Aduacá¹.

12. — Nous arrivons à Obidos à onze heures du matin et en repartons à midi. A quatre heures du soir nous arrivons au village d'Oriximiná où se termine notre navigation à vapeur.

13-14. — Je fais procéder à l'aménagement de la charge dans mes canots pendant que j'essaie d'obtenir de l'intendant d'Oriximiná, M. Emygdio Martin Ferreira, qui a des ordres du gouverneur, et de mon hôte, M. Carlos Teixeira, quelques renseignements sur le haut de la rivière. Rien de précis. Des bavardages confus et intentionnellement embrouillés, documents fournis à ces messieurs par les esclaves fugitifs réfugiés naguère dans les hauts du Trombetas et maintenant établis à une petite distance au-dessous des premiers rapides.

15. — Nous quittons Oriximiná ce matin à huit heures. La bouche du Parana do Sapucuá reste derrière nous à notre gauche. Les dernières maisons d'Oriximiná, de torchis et de paille, s'alignent en amont sur la rive, puis enfin disparaissent.

Les rives sont encore noyées. Il ne paraît pas que la baisse des eaux soit encore bien sensible.

De grandes îles, des bouches de lacs, de rares baraques; l'ennui des bourgades finit et la joie du voyage commence.

Pour être dans le Nouveau Monde elles ne sont pas d'un séjour plus gai que leurs congénères de l'Ancien, ces bourgades amazoniennes. Quelque forgeron ou maçon, venu des Algarves ou du Riff, y prend des airs d'autorité et de supériorité parmi quelques douzaines de Paraenses placides qui, toutefois, arrivent parfois à s'étonner en s'apercevant que leur civilisateur sait tout juste lire et écrire. Mais, en revanche, comme il sait bien compter, notre Gobsek !

1. Voir le *Voyage au Yanunda*.

et comme il n'oublie point jamais les bons préceptes de la saine arithmétique qui veut que deux et deux fassent cinq quand on vend et trois quand on achète. Ce ne sont point ceux-là qui cultiveront jamais cette terre vierge. L'agriculture, si donc ! ce n'est pas pour ce travail sans profit qu'on est venu d'Europe dans ces solitudes.

Et l'exemple gagne. Nul n'a le souci de produire, chacun a la rage de trafiquer. Et il semble que ce mal très grand aille se généralisant. Le peu de vie que l'on trouve dans la région, c'est à la castanha et au caoutchouc. Dès que le dernier des pauvres diables arrive à se faire ouvrir quelque misérable petit crédit, c'en est fait, il ne plantera plus ni une patate ni un grain de maïs. Dans sa paillote qui ne vaut pas cinquante écus, s'il a pour la même somme de marchandises il ne sera plus œuvre de ses dix doigts : il est commerçant ! Et la farine de manioc, dont on se nourrit, vient des États voisins et coûte plus cher que le pain. Et cependant le Pará pourrait être un des premiers pays agricoles du monde.

D'Oriximiná en amont, jusqu'à la bouche du Cuminan, la rive droite est bordée d'une chaîne de collines s'élevant en montagne dans l'intérieur.

Rive gauche, ce sont des lacs profonds, lago Paranacú, lago Caipurú, lago Curupira. A la bouche et entre les bouches de ces lacs, des plages broussailleuses actuellement inondées, des bordures de roseaux, et, par endroits, de grandes étendues de sable blanc brillant au loin.

16. — Nous entrons dans le lac Curupira où, nous a-t-on dit, nous trouverons des feuilles pour faire les bâches de nos canots.

Ce lac Curupira, lac allongé, est parallèle au Trombetas avec lequel il communique en amont comme en aval par le furo de Caçao et le Cuminan. De même que la plupart des lacs de ces régions, allongés en retrait du cours d'eau qu'ils accompagnent, cette longue coulée ne paraît être qu'un ancien bras de la rivière principale. Le Trombetas, autrefois plus large, devait former des îles nombreuses dont la plupart ont été plus ou moins complètement rattachées à la terre ferme par cette végétation basse, marécageuse,

rachitique, qui est la caractéristique des alluvions récentes dans la région amazonienne.

Deux igarapés, deux ruisseaux, de large embouchure, deux « cabeceiras »,



Viramondinho.

comme on dit dans le pays, débouchent, venant du nord, dans le lac Curupira, l'igarapé Xiriri en aval et l'igarapé Castanha en amont.

C'est le matin, il n'est pas huit heures, et cependant il semble que ce soit déjà le « midi, roi des étés » qui « tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu ».

L'eau du lac, reflétant la pureté du firmament, est bleue aussi. Et chaque fois que l'on admire à nouveau ce spectacle si simple du miroir des eaux reflétant

au sein de ces solitudes tout l'infini du ciel, il vous semble que ce soit là le tableau le plus merveilleux qu'il puisse être donné à l'homme de contempler. A force de naviguer de rivière en rivière, on arrive à trouver un peu petite notre



Viramondiuhó.

vieille boule errante, et c'est alors qu'apparaît, formidable, l'étrange angoissante de ces vastes cieux si pleins et si vides occupant l'incommensurable étendue.

Surgissent au sein de la mélancolie de ces forêts désertes, une pauvre cabane, quelques douzaines de pieds de café mal entretenus, et un métis indien somnolant dans son hamac. Pauvre race indienne ! notre civilisation n'est décidément pas son fait. Dans cette région du Bas Trombetas elle va s'éteindre.

guant. La plupart des enfants sont géophages. En raison de cette singulière manie de manger de la terre, les enfants atteignent tout au plus et rarement dépassent l'adolescence. Ici, c'est une petite fille d'une douzaine d'années, vraiment gracieuse, avec de beaux grands yeux noirs très doux et fort intelligents ; son père nous dit qu'il a tout fait pour la guérir de la maudite habitude, qu'il sait bien qu'elle en mourra prochainement, mais que toute surveillance est inutile et qu'il se reconnaît absolument impuissant.

18. — Nos bâches terminées, nous sortons du lac Curupira et poursuivons par le Trombetas en amont.

De grandes étendues de cannarana accompagnent la rive gauche, qui est basse. La rive droite est faite de terres un peu plus élevées, jamais inondées et bien boisées. Quelques collines se montrent dans l'intérieur.

La castanha et le copahu ne sont pas rares, paraît-il, sur les collines en retrait des rives. Toutefois le pays est extrêmement peu peuplé. Par endroits on a la sensation d'un désert.

Nous laissons, rive gauche, en amont de la baraque d'un Portugais, Bernardo, où nous avons dormi, le confluent du Cuminan, le grand affluent de gauche du Trombetas.

En amont du Cuminan, le Trombetas se présente avec des largeurs moyennes de 450 à 500 mètres ; tel le Yamunda dans son cours inférieur.

Sur les rives quelques très pauvres baraques, le type invariable de la misérable cabane de ramasseur de castanhas.

Entre les rives et les collines intérieures, quelques lacs, plus ou moins complètement desséchés pendant l'été, les lacs Arancuan, rive gauche, Arancuan sinho, rive droite, Pacusal, rive gauche, Samahumá, rive droite, et Bacabal, rive gauche.

Les rives sont basses, parfois encore un peu noyées. Mais dans l'intérieur se dessinent quelques collines, sur lesquelles on distingue, parfois, quelques « castanheiros ». Ces collines, qui se montrent tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, sont moins élevées que celles que nous avons vues en aval de Cuminan.

Les habitations et les plantations sont rares, rares sont aussi les capueras, c'est-à-dire les anciennes exploitations actuellement abandonnées. La rivière n'a jamais eu qu'une population fort peu nombreuse.

Des campestres, pâturages de médiocre qualité, s'étendent entre le lac Pacusal et le lac Bacabal, alimentant quelques rares têtes de bétail.

De petites plantations de cacao se succèdent sur les rives, rives basses et broussailleuses pour la plupart et offrant peu de cultures. De pauvres bicoques basses émergent çà et là du sein des verdures, baraques misérables. Nulle part on ne sent la volonté de cultiver pour conquérir l'aisance. Il semble qu'on ait peur du lendemain et qu'on trouve fort naturel et bien suffisant de vivre au jour le jour, juste assez pour ne pas mourir. Quelques petites maisons de commerce, un peu plus torchées, affirment leur maîtrise par quelques mètres carrés de défrichement. Mais comme on y sent bien dans les boutiques de ces maîtres du jour, et d'un jour, la volonté de s'en aller bientôt, sitôt réalisé le petit pécule que ne feront point longtemps attendre les bénéfices à 300 pour 100 ! Pauvre terre Paraense ! elle n'a encore trouvé personne qui l'aimât. Elle a sa beauté cependant, et aussi sa richesse, et elle ne se montre point ingrate à qui veut bien prendre soin d'elle. Qui la cultivera ?

En attendant on se contente, dans le peuple, de savoir qu'on serait riche si on voulait. Et on regarde les années, les époques, les révolutions politiques se succéder, avec la même curiosité discrète dont nous accueillons maintenant le spectacle du vent au sud, roulant lentement vers le nord, en vagues uniformes, les eaux superficielles de la rivière qui semblent remonter son cours.

Mais voici la tempête qui nous tire de nos rêveries, la tempête de l'après-midi, maintenant à peu près quotidienne. Elle nous prend sur les trois heures et nous oblige à accoster. Il fait un vent violent qui menace de chavirer nos canots pourtant abrités à la berge.

20. — En se levant, on sent assez fortement la fatigue de ces premiers jours de voyage. Même après vingt années de pérégrinations on ne saurait s'accoutumer à ces fatigues au point de les trouver négligeables.

Par endroits la rivière s'élargit sensiblement. A la bouche d'aval du lac Batata elle forme quatre îles assez étendues. En face, sur la rive nord, au fond



Viramondinho.

d'un petit golfe, trois baraques se dressent sur la berge haute, au pied de collines peu élevées.

En dehors de ces quelques collines qui rompent la monotonie du paysage, le pays redevient plat et bas, les rives sont noyées.

Entre les plantations de cacao, assez nombreuses, mais bien modestes, quelques campos artificiels se montrent sur les rives où des bœufs maigres errent en petits troupeaux de quinze à vingt têtes chacun.

Sur les rives basses quelques pieds de caoutchouc, sur les hauteurs quelques pieds de castanha et quelques rares baraques.



Viramondinho.

Encore une petite fazenda, rive droite, en face du lac Mussurá qui est rive gauche. Cette fazenda, dont les terres s'étendent jusqu'au lac Batata qui est au sud, appartient à notre hôte d'Oriximiná, Carlos Mariá Teixeira et à son associé, Théophile Avelino do Amaral, qui l'administre sur place. Amaral a été jusqu'en 1890 l'instituteur d'Oriximiná; c'était du temps du prêtre français bien connu dans ces parages, le P. Culler de Nantes, qui desservit Oriximiná pendant plusieurs années et qui, depuis lors, n'a pas eu de successeur.

21. — Ayant tué un bœuf, nous passons la journée d'aujourd'hui à en sécher la viande.

C'est une bonne fortune, pour la plupart de ces pauvres gens de la rivière, que quelques centaines de milreis d'argent comptant. L'argent est si rare dans le Bas Trombetas que ces fameux marchands ambulants, si célèbres dans toute l'Amazonie, les *regataos*, y sont à peu près inconnus. De janvier à juin, époque de la récolte de la castanha, il s'en aventure parfois un ou deux. Passé cette époque, les patrons des ramasseurs de castanhas n'étant pas, pour l'ordinaire, gens prodigues de leur bien; les objets de première nécessité se font rares au Bas Trombetas, ou même manquent à un grand nombre d'habitants.

Aussi bien, si, dans ces régions, le peuple est si souvent dénué de tout, est-ce surtout à lui-même qu'il doit raisonnablement s'en prendre. Quand donc ces malheureux arriveront-ils à comprendre que le meilleur *aviador*, le seul fournisseur qui leur soit réellement favorable, c'est le travail de la plantation! Alors sans doute deviendront-ils laborieux, car, pour ce qui est de l'heure actuelle, il faut bien reconnaître que leur incurie et leur indolence expliquent et justifient leur misérable sort.

22. — Par le Trombetas, en amont au-dessus de chez Amaral, à droite et à gauche, nous laissons des bouches de lacs : rive sud, deux bouches du lac Batata, rive nord, deux bouches du lac Mussurá et trois bouches du lac Adjudante.

Dans le ciel du matin un énorme disque lunaire, très pâle, semble d'abord une vapeur légère au sein de l'azur laiteux.

Les collines que nous avons vues s'étendre, au sud, au delà du lac Batata, paraissent, en amont, se prolonger assez loin dans l'intérieur. Au nord, une autre chaîne s'étend derrière le lac do Adjudante, à une petite distance de ce lac.

Entre ces collines reculées à plusieurs kilomètres ou même à plusieurs lieues, la rivière coule entre des rives basses, marécageuses, de végétation médiocre. Et souvent il s'exhale des buissons des rives des odeurs exquises et parfois des puanteurs insupportables.

Et toujours quelques baraques de pauvre apparence, mal entretenues au milieu d'un défrichement fort exigu.

Sur les collines de la rive droite quelques pieds de castanha qui ont occasionné un petit groupement de baraques dont la plupart semblent d'ailleurs actuellement désertes ou déjà abandonnées.

Le lac do Adjudante est fini. Maintenant ce que nous avons devant nous, c'est la totalité du Trombetas, 200 à 250 mètres de largeur; pour une rivière d'un parcours si étendu, c'est bien peu. Le fond n'est pas considérable; 4 mètres environ aux eaux moyennes, et, l'été, la moitié ou le tiers de cette profondeur.

Rive gauche, une assez forte chaîne de collines et de petites montagnes rejettent au sud la rivière qui venait de l'ouest. En face, la rive droite est faite de terres basses, encore en partie noyées maintenant et présentant de petites îles de terre un peu plus hautes, où l'on rencontre des ruines, des vestiges de baraques paraissant avoir vraiment été autrefois choisies pour l'insalubrité de leur position.

Au sud, ce sont de petits lacs : lac de Agua Fria, lac do Moura, lac do Palhal. Au nord, c'est le lac de Ipirera que continue en amont le lac grande de Arapécú, le plus grand lac du Trombetas.

23. — La rive gauche est basse et se prolonge jusqu'au grand lac par de mauvaises terres mal boisées.

De petites barques de pêcheurs, vues en haut des eaux, dans l'optique du matin, apparaissent, de loin, démesurément agrandies. Dans la lumière pâle et légèrement dorée du soleil levant, l'eau reflète des verdures qui semblent rouges comme celles de la planète Mars. Encore une heure et il en sera fini de ces yeux de lumière, le soleil échauffera l'atmosphère qui flamboiera sans haleine et sans mirages....

Des petites baraques, des plus misérables qu'il soit possible d'imaginer, la plupart abandonnées. Quelques plantations de cacao, petites et mal entretenues.

Puis rive sud, dans un campo artificiel, la petite fazenda de Raphaël Reis, avec quelques têtes de bétail.

Nul bruit, nul cri, nulle voix, nul chant ; dans sa laideur triste, la rivière est silencieuse.

Des collines bordent les rives, séparant la rivière du lac Arapécu au nord, et du lac Jamary au Sud.

Dès qu'on a passé les petits massifs de collines qui bordent les rives de distance en distance, la végétation se montre à nouveau basse et marécageuse ; d'ailleurs une bonne partie du terrain est couverte d'eau pendant l'hiver.

24. — Nous longeons, toute la journée, une assez forte chaîne de collines dominant la rive droite. Les baraques sont relativement nombreuses dans cette région ainsi que les plantations de cacao ; chacune fort modeste, il est vrai, se composant tout au plus de quelques centaines de pieds.

25. — Ce matin, la chaloupe à vapeur qui fait, en tout temps, le service jusqu'au Jacaré, a passé à notre port, allant en amont.

En amont de la bouche du lac du Jacaré, la rivière, sensiblement élargie, présente de longues directions rectilignes. Les plages commencent à apparaître tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, s'étendant parfois jusqu'au milieu de la rivière. Entre les deux lignes boisées, le Trombetas mesure par endroits de 400 à 500 mètres de largeur.

Des montagnes poignent dans le lointain, mais les rives sont toujours basses. Si elles n'apparaissent pas maintenant noyées, c'est que c'est déjà la baisse des eaux, c'est que l'été revient, faisant surgir les plages et desséchant les marais.

Un peu avant midi, la chaloupe à vapeur de ce matin, ayant à bord l'intendant d'Oriximiná, prend mes canots à la remorque. Nous serons ce soir, vers quatre heures, chez Raymond dos Santos, à une petite distance en aval de la Cachoeira Porteira.

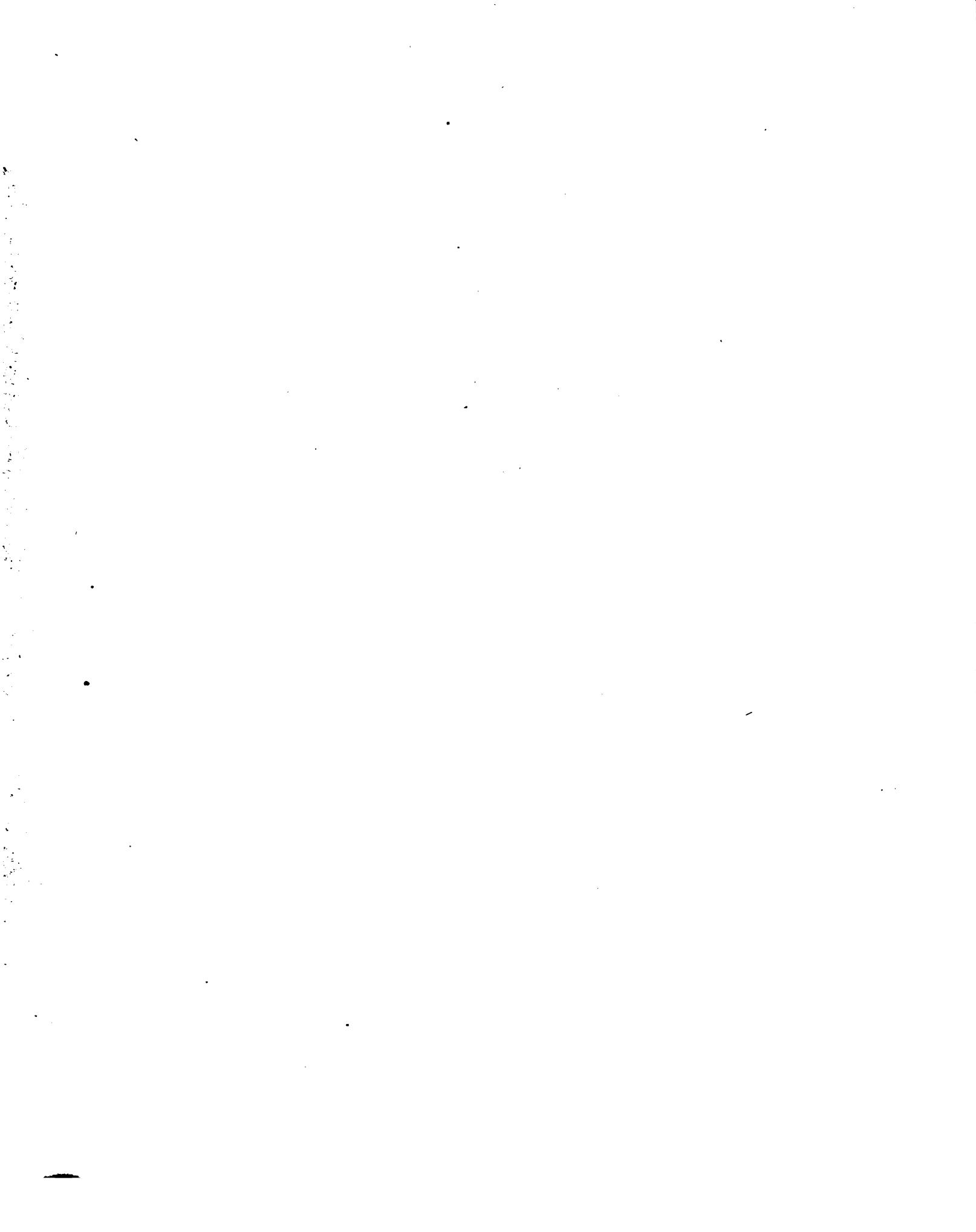
Nous parcourons d'abord une longue distance ouest-nord-ouest, puis après avoir longé la Serra Macachéra, qui donne à la rivière la direction

nord-sud, nous arrivons à la « Colonia », agglomération de quatre baraques. La « Colonia » fut le *petit centre que fondèrent les « Mocambeiros »*, ou esclaves fugitifs vers 1866, quand ils descendirent de leurs « mocambos » du Haut Trombetas sur la promesse de leur liberté qui leur fut portée alors par le P. Carmel sur l'ordre du gouvernement impérial qui voulait, paraît-il, enrôler quelques-uns de ces nègres pour la guerre du Paraguay. Une cinquantaine de ces Mocambeiros et de leurs descendants vivent aujourd'hui, citoyens pacifiques et d'ailleurs passablement misérables, dans la partie du Trombetas située immédiatement en aval des premières cachoeiras.

Immédiatement au-dessus de la « Colonia », même rive sud, nous arrivons chez Raymond dos Santos, nègre d'une quarantaine d'années, suffisamment civilisé, considéré par les autorités du Bas Trombetas comme le plus digne d'estime (tout est relatif), parmi les anciens fugitifs et leurs descendants.

26. — La chaloupe à vapeur de l'Intendant nous conduit jusqu'au pied de la Cachoeira Porteira. Nous voici sur la roche où, blanches d'écume et bruyants, se brisent les flots de la cachoeira qui, là-haut, coupe toute la rivière. Mes hommes déchargent nos deux canots et commencent à passer.

L'Intendant terrifié, car c'est la première fois qu'il voit une cachoeira, s'en retourne à Oriximiná.



CHAPITRE II

Cachoeira Porteira. — Les Mucambeiros. — Cachoeira Viramondo. — Cachoeira Quebra Pote. — Adão et José. — Pêche de Chico. — Rio Cachorro. — Cachoeira do Travá. — État de la troupe. — Chasse, tapir et biche. — La viande salée. — Ennemis de notre conserve de viande; urubus, jacaré, jaguar. — Cachoeira do Jandiá. — Les loutres. — Rapides de Tira-Camisa. — Cachoeira da Resaca. — Hippolyto. — Disparition de notre approvisionnement. — Cachoeira das duas praias.

La CACHOEIRA PORTEIRA se compose de six travessões consécutifs. Les deux travessões d'aval sont les plus forts.

Pendant que mon équipage commence à passer mes canots, quelques Mucambeiros des environs viennent me rendre visite. Mes hommes, pensent-ils, ne pourront pas passer la terrible Porteira. Devant à leur double qualité de nègres et d'esclaves fugitifs l'incomparable modestie dont ils ne cessent de me donner des preuves, ils s'appliquent à me démontrer avec une insistance qui n'a évidemment en vue que le bon succès de mon entreprise, qu'il n'y a qu'eux, les ex-Mucambeiros du Haut Trombetas, qui soient capables de me faire passer les cachoeiras de leur rivière. Pourtant j'ai aussi des nègres avec moi, de ces bons et vaillants nègres du Tocantins qui sont incontestablement au nombre des meilleurs canotiers de l'Amérique du Sud, mais ce sont des jeunes gens d'assez bonne éducation, qui ont été

à l'école, qui savent lire et écrire, qui sont civilisés en un mot, et dont la contenance modeste fait illusion aux affranchis du P. Carmel.

Et ils sont là quatre : deux des plus anciens, le vieil Esydio et le vieil Adão, deux fils de Mucambeiros, Raymond dos Santos et José, fils d'Adão, plus la femme de ce dernier, Dominga, racontant des histoires fantastiques.



Végétation dans des pierres.

« Il y a des Indiens brabos dans le Rio Cachorro, me dit Raymond dos Santos.

— Tant mieux, nous aimons beaucoup rencontrer des Indiens brabos.

— Ah! si vous emmeniez un de nous avec vous, les Cachuanas ne vous flécheraient pas; en les voyant nous crierions bien vite : « Ouimi, maria, mohire ».

— Mais je peux leur offrir moi-même des haches, des couteaux et des perles. »

Raymond me regarde en-dessous et n'est pas éloigné de croire que je suis un peu sorcier.

Et le peu de mots qu'il m'a servis, sans doute tout son répertoire, me permet de voir que ces Cachuanas sont de famille Caraïbe.



Stratification.

Adão et Esydio ont profité de ma conversation avec Raymond. Ils sont allés près de mes matelots essayer de les décourager en leur faisant une peinture effroyable du Haut Trombetas et de ce qu'ils vont avoir à y souffrir. Heureusement que j'ai avec moi de braves gens. J'entends la fin de leur conversation.

« Mais, vous y avez bien été, vous, dans les hauts!

— Oui, mais moi je suis Mucambeiro.

— Et vous croyez que nous, nous ne ferons pas ce que vous avez fait?

— Non, vous autres, vous ne savez pas travailler dans l'eau. »

Je vois déjà des yeux briller, vieil Adão, vous jouez un mauvais jeu.

« Oh! vieux nègre! nous ne savons pas travailler? Nous allons vous enseigner ce que valent les Mineiros¹.

— Mais, parent, ne vous fâchez pas avec moi.

— Nous, vos parents! mais nous ne sommes pas parents de nègres. »

C'est toujours la même histoire. Behanzin appelé « sale nègre » par les nègres Martiniquais.

Enfin, après avoir bu plusieurs verres de tafia, ils se décident à s'en aller en me déclarant toutefois « qu'un certain docteur Miranda, venu de Rio de Janeiro, lors des derniers temps de l'Empire, pour ne s'être pas assuré notre concours, a naufragé dans cette même Cachoeira Porteira. Nous avons recueilli, un peu en aval, ses caisses de vivres qui s'en allaient à vau-l'eau. Nous vous rendrons le même service. »

Mais cette offre obligeante demeure toute gracieuse. Nous passons la Porteira avec une assez grande facilité, du moins ses deux travessãos d'aval qui sont les plus forts et les plus dangereux.

27. — Les quatre travessãos d'amont sont passés assez rapidement, à la vara (à la perche) ou à la corde.

Les paysages des cachoeiras ne sont pas sans beauté. Nous remarquons, notamment, rive gauche, des rochers surplombant de plus de dix mètres de hauteur, d'où, maintenant, une eau déjà rare filtre en gouttelettes de pluie.

La CACHOEIRA VIRAMONDO est immédiatement en amont de la Cachoeira Porteira; elle se produit simultanément dans trois canaux que présente à cet endroit la rivière.

Dans le *canal rive droite*, c'est la Cachoeira de Bairacão où, dès maintenant, l'eau est insuffisante pour des canots de force moyenne. Cette cachoeira

1. Nom que se donnent les matelots du Tocantins, Mineiro de la province de Minas-geraes, la plupart sont de la province de Goyaz.

est ainsi nommée parce que, dans leur suite, les Mucambeiros y firent une première installation, d'ailleurs de peu de durée. Dans le *canal rive gauche*, c'est VIRAMONDO GRANDE, présentant quatre assez fortes chutes dans un canal rectiligne, étroit, entre des rochers noirs. Il est impossible de passer Viramondo Grande en canot soit d'été, soit d'hiver : l'été, quand il n'y a pas assez d'eau dans le canal central la communication entre le Moyen Trombetas et le Bas Trombetas est complètement interrompue. Dans le *canal central*, qui est celui qu'il faut prendre maintenant comme étant le plus favorable, par l'état actuel des eaux, ce sont cinq travessões assez forts que l'on ne peut pas passer sans d'assez grandes difficultés : canots déchargés, tirés à la corde et poussés à la vara. Ce sont ces cinq travessões qui constituent l'ensemble de Viramondinho. A leur réunion en aval, les trois canaux forment un grand travessão qui barre toute la rivière.

30 — Il est quatre heures du matin, les rayons de la lune, froids, nous visitent dans nos moustiquaires. Chacun ramène sur soi sa couverture de laine. Au dehors, en amont, la Cachoeira Quebra Pote, qui domine notre campement, remplit de son ronflement continu l'espace silencieux.

La CACHOEIRA QUEBRA POTE compte six travessões de plus en plus forts d'aval en amont. Nous passons les quatre premiers avec beaucoup de difficultés ; quant aux deux derniers, les hommes fatigués, les pieds écorchés et pleins d'épines, se déclarent incapables de les vaincre aujourd'hui. Nous campons dans une île rocheuse où à grand'peine les hommes peuvent monter la tente. Puis il faut penser au dîner.

Nous sommes tous fatigués des boîtes de conserves, et, malgré l'excellence du earned beef et du boiled beef, un peu de pêche fraîche nous sourirait beaucoup, mais les Halles sont loin, et le poisson qui est encore dans l'eau n'est pas un dîner assuré. Il faut avoir recours à notre fournisseur habituel.

« Chico, je veux manger du poisson.

— Quelle qualité de poisson monsieur le Docteur veut-il ?

— Celui que tu voudras, mais je le veux gras.

— Bien, monsieur. »

Et Chico prend sa ligne et s'en va, sans se presser, de l'autre côté de l'ile.



En aval de Viramondo.

Nous aurons du poisson. Et il ne faut pas que cela vous étonne, Chico est « piayé », alors il ne peut pas revenir sans poisson, le piaye¹ ne peut pas l'avoir trompé, il l'a payé un litre de tafia !

Mais, il paraîtrait que Toupan² aime les voyageurs qui se risquent à travers

1. Piaye, médecin-sorcier en qui nos hommes ont crâance.

2. Toupan, dieu des Indiens.

les forêts vierges, ou bien, serais-je plus dans le vrai en disant que les Mucambeiros aiment passionnément le tafia. Voici le vieil Adão et son fils José qui



Viramundo grande

arrivent avec deux énormes coumarous. Je suis obligé de cacher ma joie sinon le tafia diminuera beaucoup.

« J'apporte du poisson frais à votre excellence, monsieur le Docteur. »

Combien vais-je payer cette excellance-là !

« C'est très bien Adão. Combien cela te coûte-t-il ?

— Oh ! Monsieur le docteur, c'est un cadeau, nous ne voulons rien.

— Bien, donnez-le au cuisinier. »

Quelle mine piteuse il fait le pauvre vieux, il me regarde si tristement, mais

j'attends. Il tourne autour de moi, autour de madame, enfin il se décide : « Monsieur le docteur je voudrais bien me brûler la mâchoire (queimar o queixo). » Je trouve l'expression si jolie, que je dis d'apporter, tout de suite, la dame-jeanne.

Et il boit Adão, José aussi ; mais ils boivent bien les Mucambeiros ! Mes pauvres matelots ! leur part diminue. Le mal est encore plus grand que je ne le pensais : ils passent la nuit au campement, il faut leur donner du tafia pour les faire taire, car nous avons tous besoin de dormir, demain la journée sera rude. Quel bavard que ce vieil Adão !

Onze heures, le campement endormi, silencieux, est tout à coup bruyant, affairé, tous les hommes parlent à la fois, gesticulent, qu'est-ce qu'il y a donc ? Nous avions oublié Chico qui revient avec quatre grandes trahiras. Pauvre Chico ! il n'a pas encore diné, mais l'estomac de mes matelots est plus complaisant que celui des Européens. Nous en avons, une fois de plus, la preuve à notre réveil. Nous ne voyons que les arêtes, nos dix hommes ont trouvé le moyen, après avoir bien diné, de manger plus de 30 kilos de poisson.

Chico nous dit qu'il a vu, rive droite, un canal où nous pourrions passer sans décharger ; il n'y aurait qu'à nettoyer un peu en aval les arbrisseaux qui en cachent l'entrée.

A neuf heures, nous sommes en dessus de la Cachoeira Quebra Pote. Nous avons eu à passer trois petits travessãos et des rapides.

Braves Mucambeiros qui avez bu mon tafia, qui en avez emporté chez vous, vous qui connaissez votre rivière, pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de ce canal ? Pourquoi me donnez-vous toujours de faux renseignements ? Pourquoi voudriez-vous nous faire aller dans les endroits les plus dangereux ? Pourquoi cherchez-vous à démoraliser mes hommes ? Je le saurai peut-être en descendant.

Nous passons rive droite le confluent du *Rio Cachorro*, affluent important, moins important toutefois que le *Rio Mapuera* que nous avons laissé à la Cachoeira Porteirã.

En amont du Rio Cachorro la rivière a une longueur moyenne de 500 mètres. Sans île, sans courant apparent, le fond de la rivière pierreux et peu profond nous permet d'aller, rive droite, à la vara. Et c'est un grand repos, un immense soulagement d'aller sous le ciel uniformément bleu sans entendre le grondement de la Cachoeira.

Mais, après 6 ou 7 kilomètres de calme, nous reprenons brusquement la direction nord et aussi les îles, les pedrals et... les cachoeiras. Nous passons la Cachoeira do Travá.

La CACHOEIRA DO TRAVÁ entre une petite montagne du même nom, rive droite, et une beaucoup plus forte, rive gauche, se compose de quatre travessãos. Les deux premiers travessãos se passent à la vara, mais avec beaucoup de difficultés. Le troisième qui est sensiblement plus fort est passé à la corde, les canots toutefois conservent toute leur charge. Le quatrième est moyen.

1^{er} septembre. — Le passage de cette première section de cachoeiras a déjà mis mon personnel en assez mauvais état. Il n'est personne qui ne soit blessé ou contusionné, contusions et blessures sans gravité, il est vrai, mais avec lesquelles il vaut mieux en finir une fois avant de poursuivre vers des difficultés nouvelles. Pendant ce temps de repos les moins dispos pêcheront, les autres iront à la chasse.

Quel est l'état de ma petite troupe?

Passarinho a les jambes un peu raides, c'est l'âge, dit-il, des épines aux talons, il ira chasser.

João beaucoup d'épines dans les pieds, mais il va les retirer, et il veut aussi aller chasser.

Chico, Estève et Antonio sont en mauvais état, la fièvre les abat et les rend grincheux; leurs pieds meurtris leur arrachent des gémissements. Chico et Estève resteront dans le hamac. Estève fera des flèches, cela ne le fatiguera pas. Antonio moins endommagé lavera le linge.

Martinho, depuis qu'il a l'honneur d'être notre cuisinier, attend, avec beaucoup de patience, la pêche et la chasse des autres. Il est vrai que ses pieds

sont admirables! Il a autant d'épines à lui seul que tous les autres ensemble. Et notre grand Martinho, qui va sur ses dix-huit ans, pleure comme un enfant.

Hippolyto est le panème¹ de notre troupe; en tirant les épines de ses pieds, il nettoiera le canot.



Stratification.

Firmino est bon pêcheur; malgré le triste état de ses pieds il ira pêcher, sans se presser, car en sa qualité de métis d'Indien il est d'une lenteur remarquable: même un danger réel ne peut le faire aller plus vite.

Charles et Félix, deux nouveaux dans notre troupe, ne savent pas travailler; ils n'ont ni blessures ni contusions à soigner.

1. Panème, pas de chance, qui ne rapporte ni chasse ni pêche.

Tous des épines dans les pieds ! Et de mauvaises épines produisant une tuméfaction. C'est que depuis la Cachoeira Porteira le fond de la rivière est tapissé d'une plante charnue, aux feuilles vertes et roses splendidement tra-vaillées, d'un effet magnifique. Mais cette belle plante, qui charme les yeux, est munie de fortes épines peu agréables aux pieds de nos matelots.



En aval de Quebra pote.

João et Passarinho sont allés chasser dans la haute montagne de 300 mètres environ d'altitude relative, au pied de laquelle nous avons établi notre campement.

Ils ont rapporté un tapir de leur excursion, chacun chargé de la moitié de la bête, plus de 80 kilos pour chaque homme. Soufflant sous ce poids énorme ils arrivent pour déjeuner à deux heures de l'après-midi.

Nos hommes sont heureux, ils ont de la viande fraîche, et vont pouvoir manger toute la nuit.

Le tapir est vite découpé et salé, demain on l'étendra sur les pierres de la rive pour le faire sécher.

2. — João est retourné à la chasse aujourd'hui. Il sait que madame et moi nous ne mangeons pas du tapir, et le brave garçon revient, vers les onze heures, avec un viado (biche) sur son dos.

Il dépose sa chasse à côté de moi, rit en me montrant ses dents blanches bien limées en pointes, et me dit :

« Maintenant, Monsieur le Docteur, Votre Excellence ne peut pas refuser de manger. Vous aimez beaucoup la biche. Puis Madame a dit que le foie de biche était très bon pour faire des pâtés. Madame vous fera un pâté et vous aurez encore pendant plusieurs jours à manger. »

João ne sait pas que mon estomac détraqué par vingt ans de voyages est bien capricieux.

« Enfin! merci, João, j'essayerai. »

Avec cette nouvelle pièce de gibier, les hommes seront nantis d'une nourriture saine, aussi abondante qu'appréciée, et nous poursuivrons jusqu'au Haut Trombetas ou à peu près sans nous arrêter.

3. — Nous achevons de faire sécher la chasse. A tour de rôle les hommes vont, avec un sabre d'abatis et un rifle, garder notre viande.

Garder la viande qui sèche au soleil, dans un pays désert, cela doit vous paraître bizarre. Hélas! non, c'est seulement une précaution nécessaire. Si nous jouissons de l'absolue et bonne liberté inhérente à notre vie de voyage en forêts vierges, nous en avons aussi les inconvénients.

Ainsi les urubus, grands corbeaux, qui seuls sont chargés du service de la voirie, ne demanderaient qu'à traiter notre viande comme détritus. Et ils sont légion, ici, ils auraient vite fait de notre provision.

Le jaguar, le tigre du Brésil, qui, en maître, viendrait s'installer au milieu et que nous ne délogerions qu'avec des balles. Notre viande en souffrirait.

Le maracaja, chat sauvage, tacheté comme la panthère, vif et léger, peut d'un bond venir nous chercher un morceau de viande, et, y prenant goût,

renouveler sa visite. Alors nous perdrions notre temps, notre viande, et surtout notre sel. Ah ! notre sel. C'est lui qui a la meilleure place dans le canot, et, sans lui nous souffririons beaucoup, il serait même impossible de faire un long voyage.

Je me rappelle que pendant mon voyage à l'Itacayuna, nos canots ayant été au fond pendant la nuit, nous sommes restés huit jours avant de pouvoir nous procurer un peu de sel, nous avons tous énormément souffert. Ma femme et moi nous étions arrivés à ne plus rien manger du tout.

Nous avons aussi le jacaré, le crocodile du Brésil, qui fait croisière. De temps en temps il s'approche un peu plus de la rive ; s'il n'y avait personne, quel bon repas il ferait à nos dépens !

Malgré tout, la vie est bonne en pays désert. Personne ne me trouble, plus besoin d'accommoder mon tempérament aux exigences de la société, la solitude des forêts vierges me réjouit, c'est pour moi le meilleur des biens.

4. — Nous continuons le voyage. Devant nous la rivière paraît fermée par des haies de saranzals. Puis, dans la rivière élargie, une demi-douzaine d'îles grandes et petites, nous sommes à la cachoeira do Jandiá.

LA CACHOEIRA DO JANDIA, au milieu d'un petit archipel, se compose de trois travessões de force moyenne que nous passons à la corde.

Il nous arrive des visiteurs au-dessus de la cachoeira. Une famille de loutres, six ou sept, viennent, en faisant un tapage infernal, jusqu'à portée de la perche des hommes qui, bien entendu, s'amusent à taper dessus. Ces bêtes paraissent savoir que leur chair ne vaut rien pour nous et qu'ici nous n'avons pas besoin de fourrures.

Nous sommes obligés de leur envoyer du plomb pour les chasser, car si un des hommes venait à tomber à l'eau, ce qui se produit constamment, les dents de ces carnassiers ne manqueraient pas de s'attaquer à leurs jambes.

Au-dessus de la cachoeira nous allons avec des fonds de trois à quatre mètres d'eau, devant nous la rivière paraît se fermer.

Nous passons les rapides de *Tira-camisa* à la perche et nous allons avec des alternatives de fonds « ras » et de « poches » profondes.

Nous voilà obligés de chercher notre chemin parmi les pierres de la rivière rétrécie. Le Trombetas ici a seulement 250 mètres environ et les fonds ne sont pas considérables, nous allons à la perche.



Retour de chasse.

Rive droite, quelques collines assez fortes avec une montagne derrière et de très petites plages qui commencent à se montrer sur les deux rives. Nous entendons une cachoeira en amont; c'est la cachoeira da Resaca.

LA CACHOEIRA DA RESACA se compose de cinq grands travessãos et de deux rebujos.

Le premier travessão, très fort, est passé à la corde dans un petit canal accosté à la rive droite.

Le deuxième est moins fort mais plus sec. Le troisième est moyen.

Le quatrième, de suite en amont d'une grande baie (resaca) d'où la cachoeira tire son nom, est très fort. De plus, ce travessão possède en aval un rebujo



Cachoeira do Inferno.

et un autre en amont. Il s'agit de passer au bon moment afin d'éviter que le rebujo d'aval rejette le canot dans le rebujo d'amont et vice versa. Ces deux tourbillons sont très mal placés, l'un rive droite, l'autre rive gauche, ce qui les rend très dangereux.

Nous sommes obligés de décharger les canots. Les hommes passent la charge

rive gauche sur un mauvais pédral où les pierres sont pointues et blessent les pieds des matelots. Un pédral de « pierres maigres », me dit Passarinho.

Ce soir, il paraîtrait qu'il y a de l'orage dans notre ciel toujours si calme. Je vois Madame aller et venir, les sourcils froncés, donner des coups de sabre sur les arbres; serait-ce sérieux? Les colères de ma femme sont rares (heureusement!) mais d'une violence où je reconnaiss bien notre sang de Charentais.

Tout l'équipage travaille avec une ardeur sans pareille. La charge est passée excessivement vite, les canots ne s'aperçoivent pas qu'il y a des rebujos; il est vrai que Madame est un peu en amont, au milieu de l'eau, je ne vois que son chapeau, et même je ne l'aurais pas vu si les yeux des hommes ne s'y portaient à chaque instant.

Le travail est fini, les canots sont rechargés, nous pourrons partir demain matin de très bonne heure.

Mais voici ma femme qui arrive l'air bien contrarié. Qu'y a-t-il? Je vais savoir. J'écoute.

« Hippolyto, viens ici, je veux te causer.

— A vos ordres, Madame, répond-il avec le ton obséquieux qui lui est habituel.

— Il y a un mois que nous sommes en voyage, combien as-tu distribué de litres de tafia? ouvert de paniers de farine? de boîtes de lait? combien de kilos de sucre?

— Je ne sais pas, Madame.

— Ah! tu ne sais pas! Qui est-ce qui est chargé de distribuer les rations?

— C'est moi, Madame, mais on me vole.

— On te vole! Il y a des voleurs dans mon canot! Cela m'étonne beaucoup, tu as toujours les clés avec toi, tu es constamment dans le canot. Puis enfin, tous tes camarades, il y a aussi longtemps que toi qu'ils sont à notre service, pourquoi aux autres voyages tout allait-il très bien, et à celui-ci tout disparaît-il comme par enchantement : tafia, café, lait, chocolat, fruits, etc?

— Madame, ce sont les deux nouveaux.

— Le mensonge est très mal trouvé, Hippolyto. Heureusement je vois clair. Je crois que tu veux qu'un de tes camarades te caresse le dos avec une corde. Depuis quatre ans que tu es à notre service le Docteur a fait beaucoup pour toi, tu le payes en ingratitudo, c'est la règle. Hier, tu as invité un de tes camarades à se battre au sabre avec toi, tu sais que je n'aime pas cela, je veux qu'ici vous vous traitiez tous en frères. Tu n'aimes pas tes camarades, il est vrai qu'ils te le rendent bien. Je veux t'avertir aujourd'hui que si tu ne te corriges pas, si tu continues à... gaspiller, à chercher querelle aux autres, tes côtes feront connaissance avec mon sabre, justement Firmin me l'a très bien aiguisé ce matin. Tu comptes sur la bonté du Docteur, tu as tort : devant la preuve de ta mauvaise conduite, le Docteur te laissera, et tu dois savoir que moi je ne promets jamais deux fois une correction. »

Hippolyto pleure, et il paraît pleurer de véritables larmes.

« Laisse-le, me dit ma femme, j'ai fait l'impossible pour rester calme, car je suis furieuse. »

Elle continue :

« Hippolyto est perdu; si nous pouvons le garder jusqu'à la fin du voyage, ce sera tout, et il nous faudra beaucoup de patience. Quand il est gris, ce qui lui arrive à peu près toutes les nuits (il a bu ou fait boire plus de 4 dames-jeannes de tafia en un mois, soit 100 litres au lieu de 45), il dit aux autres qu'il a « laissé d'être bête », ce qui lui serait difficile. Il a ses préférés et pour eux il y a grande distribution, même de nos conserves.

« Je ne sais pas si le mal est grand ou très grand, j'y verrai à la première halte. Les provisions, c'est notre vie à tous, et je dois y veiller.

« Ce qui m'a donné l'éveil, c'est qu'ayant à côté de moi une dame-jeanne vide, je vois Antonio en prendre trois et les mettre sur son dos. Je lui en fais l'observation : « Antonio, ne prends qu'une dame-jeanne, tu tomberas et tu « casseras tout. »

« — Pas de danger, Madame, elles ne sont pas lourdes, elles sont vides. »

« Vides! tu peux t'imaginer le bond que j'ai fait jusqu'à lui. Et c'était vrai, elles étaient vides !

« Alors me voilà partie par le sentier, faisant des entailles dans les arbres à droite et à gauche; pauvres arbres, ils n'en pouvaient mais ! Mais en marchant



Cachoeira da duas praias.

je réfléchis que si je me fâche tout de suite le travail en souffrira et qu'il vaut bien mieux finir de passer la cachoeira. Et tu as pu constater que j'ai su attendre et même rester presque calme. Aussi bien, je me suis mise à l'eau, tu sais, c'est souverain, un bain bien froid, pour calmer les nerfs des femmes trop irribables.

« Hippolyto accuse les deux nouveaux parce qu'il a peur qu'en leur qualité

de blancs et de Français l'un d'eux prenne sa place de capataz¹. Je ne sais pas encore ce que valent ces deux jeunes gens, mais puisque c'est seulement pour que ce voyage leur permette d'avoir un peu d'argent pour se tirer de l'embarras où ils étaient, laissons-les tranquilles. Puis je vais y veiller. »



En aval du furo do Damiano.

Hippolyto passe une partie de la nuit à faire des projets. Il veut partir à travers la forêt et il fait ses préparatifs avec fracas, il met de la farine dans un sac, prend un sabre d'abatis, un rifle, des balles et... il regarde ses camarades. Il voudrait que l'un d'eux le retienne, mais personne ne lui dit un mot. Alors... il abandonne son projet de fuite.

1. Capataz, nom de celui qui est chargé de distribuer les vivres.

Il voudrait bien savoir comment Madame a pu deviner. Les autres lui disent d'aller le lui demander. La démarche ne lui sourit pas.

Il jure que le lendemain il ne travaillera pas. Ses camarades lui font entrevoir la perspective de la diète. Car l'habitude, dans mon canot, est ainsi : « Tu ne travailles pas, donc tu es malade, vite une très forte purge; après la purge tu ne travailles pas, alors tu es très malade, défense de manger; » il est permis seulement deux ou trois tasses de thé. Le jour suivant, mon matelot est en parfaite santé et n'y revient plus.

Alors il travaillera mais de travers. Mais Chico lui dit : « Compadre, laissez-nous donc dormir. Tout ce que vous faites et dites, autant en emporte le vent de la cachoeira et c'est tout. Vous n'avez pas de courage, compadre, à présent que Madame sait ce que vous avez fait, vous feriez mieux d'aller demander pardon, peut-être le Docteur vous sauverait. Mais vous êtes là à causer et à pleurer comme un enfant. Bonne nuit, compadre! »

Hippolyto se fâcherait bien, mais déjà Chico dort et ne l'entend plus.

Alors voulant noyer son chagrin dans un verre de tafia, il cherche de tous les côtés la grande consolatrice des matelots ennuyés. Mais la dame-jeanne est sous le hamac de Madame!

5. — Nous laissons derrière nous gronder la cachoeira da Resaca. Je ne conseillerai pas d'entreprendre de passer cette cachoeira avec un équipage quelconque; avec l'état actuel des eaux ce serait un naufrage certain.

La rivière est très étroite, et elle le paraît davantage à nos yeux habitués aux grandes largeurs des cachoeiras d'aval, où comme toujours, en pareil cas, la rivière est sensiblement élargie. Ici nous avons d'une rive à l'autre de 100 à 150 mètres.

A la place du Trombetas que l'on considérait comme un grand cours d'eau, il faut placer quatre grands torrents : le Trombetas, la rivière mère, le Rio Cachorro, la Mapuera et le Cuminan, affluents. Mais chacun de ces affluents est presque aussi important que la rivière principale.

Nous suivons un long canal rectiligne bordé de pierres et de rochers,

quelques-uns de plusieurs mètres cubes et qui semblent avoir été alignés ainsi par le seul effort des eaux. Quelques bancs émergent au milieu de ce canal profond que forme la rivière rétrécie.

Et nous allons avec le soleil dans les yeux, ce soleil qui fait paraître la rivière d'une blancheur éclatante et qui rend d'autant plus noir le sombre paysage des rives.

Les berges sont à pic sans être bien élevées, 2 ou 3 mètres en moyenne. La végétation est fournie, mais ce ne sont que des arbisseaux, nous ne voyons pas de beaux arbres.

La CACHOEIRA DAS DUAS PRAIAS (des deux plages) tire son nom de deux plages hautes situées sur la rive droite. Trois travessões : le premier est sec, le second forme un petit saut, le troisième est moyen.

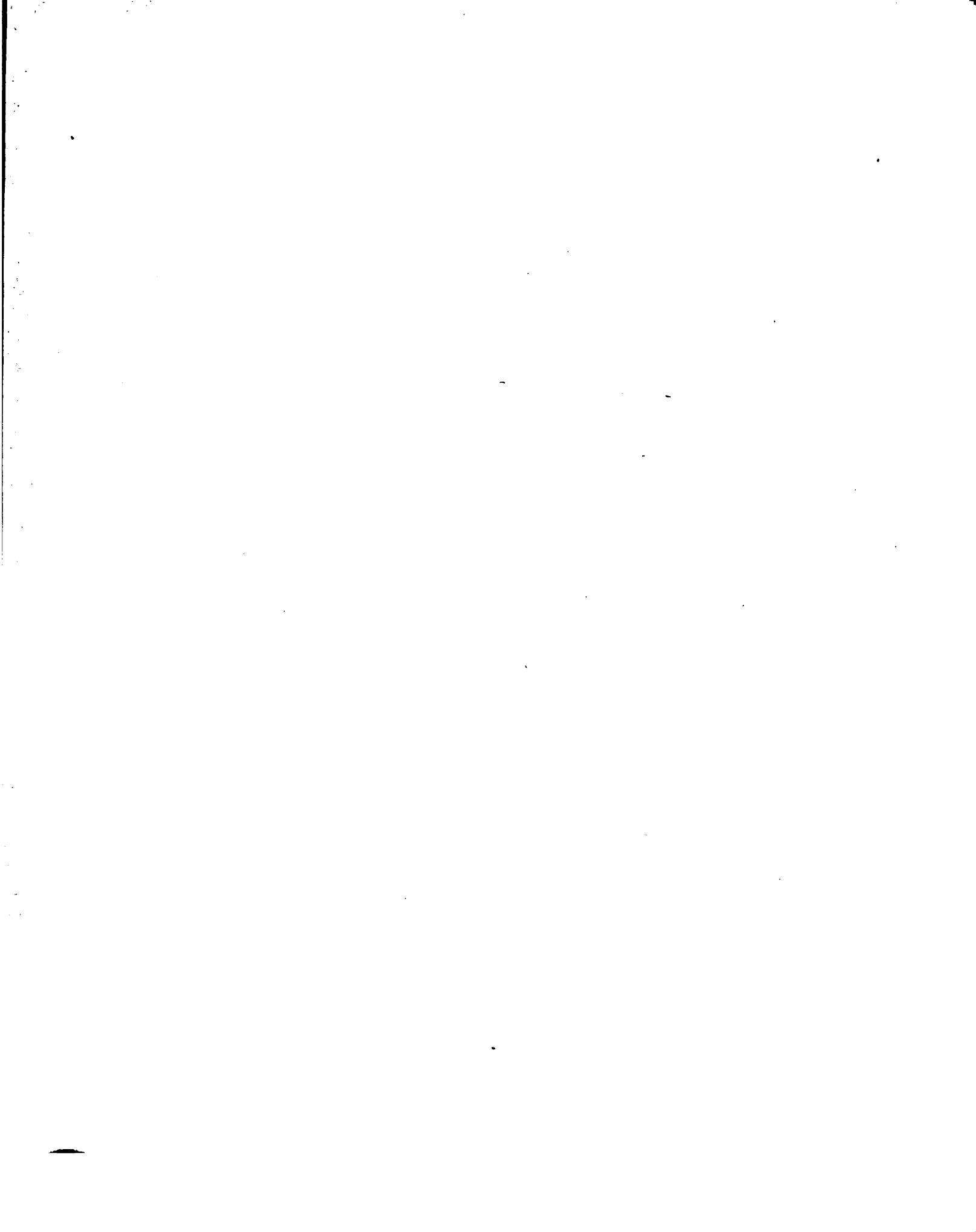
Les canots sont déchargés et malgré cela les hommes ont bien de la peine à passer. La force d'eau d'hiver est telle, que tout le saranzal en est incliné à 45 degrés dans le sens du courant.

Il est midi. La chaleur est accablante et nous sommes sur un pédral où il n'y a pas un seul arbre, c'est à ne pas y tenir. Passarinho me fait un abri avec une tente jetée sur des saranzals, il était temps. Ce n'est certainement pas l'agréable fraîcheur d'une véranda, mais ce n'est déjà plus la suffocation.

Ma femme est étonnante, la voilà devenue Indienne. Elle est nu-pieds au bord de la rivière, sous ce soleil de plomb, elle pêche! Je suis obligé de l'envoyer chercher ; j'ai peur, j'ai peur d'une insolation pour elle.

Antonio vient de sortir de l'eau une trahira de 5 kilogrammes (la trahira est l'aymara des Guyanes), il nous l'apporte en chantant et en dansant, il en est très heureux et nous aussi.

Antonio est toujours gai et il a bien raison. La gaieté est une joie immédiate, c'est l'argent comptant du bonheur.



CHAPITRE III

Traversée pénible. — Cachoeira do Inferno. — Antonio dans la cataracte. — Cachoeira do Damiano. — Passage difficile. — Furo do Damiano. — Repos. — Furo numéro 2. — Suyants furos ou canaux. — Construction d'un canot. — Mme Coudreau à la dérive. — Arrêt forcé. — Reinarques sur les nombreuses chutes rencontrées. — Division de ma troupe en deux expéditions.

En amont de la cachoeira das duas Praias, la rivière change brusquement de direction; nous allons maintenant nord-ouest, sud-est.

Les rives nous présentent toujours des amas de pierres et des berges hautes. Quelquefois les rives rocheuses sont interrompues par de petites plages et nous allons à la perche jusqu'à un fort travessão.

Ce travessão a une force d'eau telle que nous sommes obligés de mettre une seconde corde de sûreté, si nous ne voulons pas que le canot soit rejeté, comme une balle, d'une rive sur l'autre, et se brise sur les rochers.

En amont de ce travessão nous rencontrons de très forts rapides; presque tous forment des tourbillons, nous sommes obligés d'aller avec beaucoup de prudence.

Un second travessão fort mauvais est passé à la corde, rive droite. La rivière est presque barrée par des bancs de rocs.

Un torrent avec des trainées de pierres partout et rien que des rapides : on

ne va plus qu'à la corde. Trente à quarante mètres d'eau libre et très vivante, violente, héroïque, folle, se hâtant, se poussant, bondissant à travers les rangées bizarrement irrégulières de pierres noires étendues au pied de la ligne boisée de chaque rive. Les couleurs blanc d'argent ou plomb fondu de l'étroit cours d'eau, les masses noires des roches, semées de quelques masses de sable jaune, le ton des rives d'un vert métallique qui déteint, et, par-dessus, l'azur laiteux d'un ciel où, derrière la forêt, le soleil d'abord atténué éteint ses feux : c'est le Trombetas dans toute sa beauté triste de torrent guyanais à l'étiage.

Il a fait froid cette nuit sur la petite plage où nous avons dormi : le froid des plages aux beaux jours de l'été.

Nous passons un petit igarapé rive gauche, son débit d'eau est bien faible maintenant, d'ici peu il sera à sec. Aussitôt en amont de cet igarapé nous avons la cachoeira do Inferno.

La CACHOEIRA DO INFERNO (cataracte de l'Enfer) se compose de cinq travessãos.

Le premier, avec un rebujo assez mauvais en aval, est passé à la corde avec succès, mais non sans risques.

Au second travessão il faut absolument décharger entièrement les canots, car avec les remous très forts qu'il y a, il est certain que l'eau ira de la proue à la poupe faisant le nettoyage du canot.

Les rives sont escarpées, elles s'élèvent brusquement à pic, sans présenter toutefois des collines bien élevées. Les hommes sont obligés de faire le sentier comme ils peuvent sur le flanc de la petite colline située rive gauche. Il est énormément pénible d'être obligé de monter avec une forte charge sur le dos, des Européens n'y tiendraient pas.

Un énorme banc de pierres au milieu de la rivière canalise l'eau et redouble la violence du courant. Le canal de la rive droite avec la vitesse vertigineuse de ses eaux ne nous permet pas d'essayer de continuer. Le canal de la rive gauche, n'ayant pas un aussi grand débit, nous laisse passer après une lutte acharnée d'une demi-journée.

Nous traversons à la corde, toujours rive gauche, les trois travessões d'amont et nous laissons derrière nous, avec un soupir de soulagement, cette cataracte bien nommée de l'Enfer qui a manqué de nous enlever un de nos hommes.

Lorsque nous avons passé le premier travessão de cet « inferno », le rebujo d'aval a emporté Antonio ; je l'ai vu arriver quelques instants après pâle et ému, me disant :

« Monsieur le Docteur, Notre-Dame de Nazareth vient de me sauver, aussi lui ai-je fait une promesse. Ah ! Monsieur, j'ai bien besoin d'un verre de tafia ! »

Ce disant Antonio se laisse tomber, sur le sable de la petite plage où nous sommes, pour trembler à son aise. Le verre de tafia est apporté. Antonio, un peu remis, me raconte ceci :

« Monsieur, j'étais en train de plonger tranquillement, ne me doutant de rien. Mais la bête qui est au fond du rebujo était réveillée ; elle m'a pris les jambes et les bras et a tordu mes deux bras ensemble et mes deux jambes ensemble ; j'ai été roulé sur les pierres au fond de l'eau et j'étais perdu, si Notre-Dame de Nazareth que j'ai tout de suite appelée ne m'avait envoyé l'idée de me tenir bien raide, sans faire un mouvement. Quand la bête a voulu me tordre une autre fois elle n'a pas pu et le flot m'a rejeté à la rive, où je me suis bien vite cramponné à une énorme roche. La bête en colère est venue une troisième fois pour me prendre, mais grâce à Notre-Dame de Nazareth je tenais bien et j'étais sauvé. Aussi en arrivant au Pará j'irai à la messe et je brûlerai un eierge. »

Jé n'ai pas cherché à expliquer à Antonio la cause naturelle qui a manqué causer sa perte. Je perdrais mon temps. La « bête du fond des rebujos et les revenants », c'est sérieux il ne faut pas y toucher. Si vous n'y croyez pas, ne le dites pas ; sinon vous, vos serviteurs et votre canot étant destinés assurément à périr, vous ne trouveriez pas un seul matelot à embarquer.

Puis j'aime bien mieux lui donner de l'argent pour Notre-Dame de Nazareth que pour aller se griser.

Car il en est ainsi : un de mes matelots fait un vœu, c'est chose sacrée pour



Rebujo do Damiano.

lui, il faut absolument qu'il l'accomplisse ; mais comme il n'a jamais d'argent c'est lui qui fait la promesse et... c'est moi qui paye.

Un saranzal sur un banc de pierres, rive gauche, rétrécit encore le canal déjà si étroit et nous oblige, vu la force du courant à aller à la corde.

Nous nous trouvons brusquement en face de deux bras à peu près d'égale largeur. Nous nous décidons pour le bras rive droite parce que nous savons que rive droite le Trombetas n'a plus d'affluent et aussi bien parce que le débit d'eau de ce bras est plus grand.

Nous laissons la direction nord-ouest sud-est que nous suivions depuis une dizaine de kilomètres, depuis la cachoeira das duas Praias et nous prenons la direction nord nord-est à la cachoeira do Damiano.



En amont do Damiano.

LA CACHOEIRA DO DAMIANO tire son nom du bras rive gauche, appelé improprement par les Mucambeiros igarapé do Damiano.

Sur la rive d'aval à l'embouchure du furo do Damiano, nous voyons des traces de pas, des feuilles coupées où une personne s'est couchée et quelques détritus de canne à sucre.

Grand émoi! nous sommes à une soixantaine de kilomètres du dernier habitant, au-dessus de huit fortes cataractes. Les alentours sont minutieusement visités. Nous finissons par découvrir, en aval, quelques branches froissées et un petit arbre coupé en biseau, d'une section nette, c'est-à-dire avec un fer tranchant, incisant bien, donc, c'est un civilisé, car les Indiens n'ont que de mauvais sabres qui coupent toujours fort mal.

Les matelots respirent plus librement et commencent à passer la cachoeira.

Il y a trois travessãos et deux rebujos, les canots passent entièrement déchargés.

Le troisième, de beaucoup le plus fort, est un très étroit canal ayant un rebujo en aval.

Notre premier canot, notre « Andorinha », passe avec peine, mais bien. Je ne sais si les hommes fatigués ne tiennent pas aussi bien la corde, mais le second canot, « Bentevi », est pris une première fois par le rebujo, danse un peu sur les remous et est rejeté à la rive où le bordage de tribord est cassé par la violence du choc sur les roches.

Retenant courage, après quelques minutes de repos ils recommencent. Bentevi est repris par le rebujo qui joue avec, comme un enfant ferait avec une balle, et le rejette sur les roches; le bordage est complètement brisé.

Les matelots sont furieux, aussi une troisième tentative est couronnée d'un rapide succès. Ce travessão est le plus fort que nous passons depuis Viramondo.

La rivière se continue étroite et profonde entre des roches jaunâtres qui semblent avoir été vernies. A chaque instant les hommes glissent et de temps en temps s'assoient.

Nous allons cinq ou six kilomètres et nous rencontrons un autre bras. D'où vient-il? Avant de nous risquer plus loin, il est nécessaire de faire une reconnaissance. Nous campons sur le pédral d'aval, ce qui nous permettra d'aller étudier le furo do Damiano et ce nouveau bras.

João, Passarinho et Hippolyto sont chargés d'examiner les environs.

Les autres pêchent au pied de la cachoeira. Nous avons tellement de poissons jahús, pirahibas, trahiras, qu'il nous faut boucaner notre pêche.

Voici le résultat rapporté par les trois éclaireurs. Le furo do Damiano a les deux travessãos de la bouche, que nous avons vus à l'entrée, puis une grande « secca » où par endroit il n'y a pas un palme (22 centimètres) d'eau, puis ensuite trois grands sauts formant un ensemble d'une douzaine de mètres où il nous aurait été impossible de pénétrer. Nos éclaireurs n'ont pas pu voir plus loin, car il faut traverser un bras à la nage, et ils n'ont même pas essayé à cause du courant. Ce n'est pas satisfaisant, car si ce bras a des sauts, il nous faudra passer de fortes cachoeiras pour racheter ce dénivellation.

Demain ils iront voir le furo numéro 2. (Vu le grand nombre des bras ou canaux de la cachoeira où nous sommes, je trouve qu'il est préférable de les numérotter.)

Ce soir la vie paraît bonne à nos matelots : ils ont mangé une telle quantité de poissons ! Chacun est dans son hamac, digérant en fumant des cigarettes. Tout ce dont ils sont capables, c'est de chanter un peu et de faire de la musique.

Je suis toujours en admiration devant la résistance de mes nègres. Après une journée de durs labeurs ils devraient éprouver le besoin de se reposer. Eh bien, non ! l'un prend « a viola » (guitare), deux autres les tambours de basque, un autre l'accordéon et pendant une heure ou deux nous avons une effroyable musique dans les oreilles.

Le canal numéro 2 est le pendant du canal numéro 1 ou furo do Damiano. Tout de suite deux forts travessãos à l'entrée, puis aussitôt, à la pointe d'une île un saut à pic d'une douzaine de mètres. Hippolyto traverse à la nage le canal, en amont du saut, traverse l'île aussi et va voir l'autre canal qui est également impraticable.

Il nous faudra donc suivre le grand bras, le bras nord. Les eaux baissent rapidement, aujourd'hui nous avons une différence de 10 centimètres avec le niveau d'hier ; encore un peu et nos canots ne pourront plus passer.

Il faut aviser. Je vais laisser ici un de mes canots, « Bentevi », et une grande partie de ma charge à la garde des trois matelots les moins durs à la besogne, Firmino et les deux jeunes Français. Je partirai avec les autres, six hommes et un patron, ce qui me constitue un excellent équipage m'assurant une



Canal d'hiver.

rapidité à peu près double. Firmino chassera, Charles pêchera, Félix fera la cuisine.

Nous partons avec un minimum de provisions, comptant bien pousser le voyage autant que faire se pourra.

Un travessão très fort entre des pédrals vernis, brûlants. Les pieds des hommes se dépouillent au contact de ce foyer ardent sur lequel ils sont obligés de marcher.

En amont deux plages hautes et aussitôt cinq travessãos reliés qui n'en forment en réalité qu'un seul, dangereux, passes étroites entre des rochers épars. Un rebujo en aval du deuxième travessão, il faut passer le canot complètement à vide.



Trou de sucurijú.

En face du troisième travessão débouche, rive gauche, un petit canal numéro 3, avec un saut de quatre à cinq mètres à l'embouchure. C'est très joli mais impraticable.

A un kilomètre environ en amont du cinquième travessão débouche le canal numéro 4, avec un saut à l'embouchure.

Le canal 5 et le canal 6, formés par une île à la bouche d'un canal plus

grand, présentent deux travessões et dans le fond un saut d'une douzaine de mètres au-dessus duquel, ayant visité ce curieux paysage, nous rencontrons un saut de 3 mètres puis un autre d'un mètre; après quoi, en amont, le canal paraît d'eau tranquille.

Ce serait donc 15 mètres à racheter d'ici peu pour arriver à la rivière calme. Sera-ce un seul saut ou plusieurs travessões.

Le niveau laissé par les crues est environ à six mètres au-dessus du niveau actuel. En hiver ce doit être bien dangereux.

Nous dormons en face de ces chutes qui, toute la nuit, nous bercent d'un bruit énorme et monotone.

D'autres grandes chutes ronflent en amont, débouchant en façade sur le canal principal. Nous passons ainsi les canaux 7 et 8 et nous voici au-dessus du travessão où débouchent les canaux 9 et 14. Le canal 14 est étroit, et comme tous les autres a un saut d'une dizaine de mètres.

Nous nous engageons dans le canal 9, nous y voguons malgré un travessão assez fort, et nous nous trouvons dans un cirque où débouchent les canaux 10, 11, 12, 13. Les canaux 10, 11, 13 avec chacun leur saut de 12 à 15 mètres nous permettent de les admirer mais nous interdisent d'y pénétrer. Le canal 12, avec seulement deux travessões à la bouche, nous laisse un espoir, bien vite déçu. Après 500 mètres environ ce canal se divise en deux autres canaux dont un, rive droite, est très étroit et l'autre, rive gauche, offre le spectacle de la plus belle chute de toute la cachoeira de Jacicury, la « pancada grande ». L'embrun nous force à nous tenir assez loin, ce dont le photographe de la Mission ne paraît pas satisfait.

Nous voilà cernés par des sauts infranchissables. Je veux pourtant suivre mon programme, il faut trouver un moyen de continuer.

Nous accostons dans l'île située entre les canaux 13 et 14, et je fais ouvrir un chemin pour passer mon canot par terre. Nous voilà maintenant pionniers, ouvrant à coups de sabre et à coups de hache un chemin dans la forêt vierge, un large et confortable chemin où passera notre « andorinha ».

Notre chemin est terminé et nous sommes satisfaits. Il a 1400 mètres de longueur et une largeur moyenne de 3 mètres.

Nous nous endormons aux bruits des grandes chutes, les unes semblables à un bruit souterrain d'un incessant tremblement de terre, les autres pareilles à quelque tonnerre prodigieux toujours grondant au loin.

Tous les hommes ont des blessures, sont plus ou moins malades, fièvre, rhume de poitrine. Pour les blessures, toutes suivies d'inflammation, que les hommes se sont faites en passant les cachoeiras, nous n'avons employé qu'un remède, remède que vous connaissez bien, Mesdames, qui passerez plus tard les cachoeiras des rivières amazoniennes, ce remède c'est la crème Simon.

Malgré les blessures, fièvre ou rhume, avec courage le canot est sorti de l'eau et poussé sur une petite plage au pied du talus où on va le hisser. On abat de petits arbres pour installer des espèces de rails et traverses sur lesquels on mettra le canot qui de cette façon sera poussé plus aisément que sur le sol nu, lequel est ici inconsistant par endroits et raboteux sur d'autres points.

Il faut des efforts énormes pour faire avancer bien peu le canot, en huit jours nous ne serons pas en haut du talus. C'est à perdre patience! Et aux autres grandes cachoeiras de là-haut ce sera encore à recommencer. Mon canot n'est pourtant pas bien grand.

Mais ce n'est qu'avec de petites barques de pêcheurs qu'on peut voyager dans ces rapides et ces cataractes. Va donc encore une fois pour les explorations à la sauvage.

Je vais faire faire une coque de canot de pêcheur, une manière de pirogue et nous allons finir avec cela l'exploration du Haut Trombetas, conformément à notre programme, jusqu'au confluent du Haut Trombetas et du Turuna des Mucambeiros, le Uanamú et le Caphú de Schomburgk.

A midi, on va à la découverte de l'arbre; il faut un arbre assez gros et sans défaut pour avoir une bonne coque.

Sur le soir, les hommes arrivent et m'annoncent que trois arbres ont été abattus en terre ferme sur le bord d'un igarapé, rive droite. L'un servira à faire la coque,

les autres les bordages. Ce sont des « louros sassafraz » (laurier sassafras); le bois, tout en étant résistant, sera facile à travailler.

Ces arbres ont failli me coûter cher. Mme Coudreau était partie avec les hommes, car elle ne prétend pas qu'ils perdent de temps. Il fallait traverser le canal 14. Les matelots cherchent un gué et en trouvent un où Madame avait



Canal du Jacicury.

seulement de l'eau jusqu'à la poitrine. Mais ils avaient compté sans les pantalons de bicyclettes qui immédiatement s'emplissent d'eau et, gonflés comme deux énormes ballons, font perdre pied, Madame s'en va à la dérive, et le saut est en aval! Hippolyto se jette à l'eau pour la retenir, mais le courant les entraîne tous les deux; ce que voyant, Chico appelle Passarinho, et se laisse tomber à l'eau; il peut saisir une des mains de Madame, prend le bout du rifle que Passarinho lui

tend en guise de perche et les voilà remontant tranquillement sur la rive. Il paraît que toute l'émotion de Madame a été de dire à Passarinho en riant :



Pont à l'entrée du Jacicury.

« Eh ! Passarinho, si c'était une filhote de ce poids-là que vous auriez tirée de l'eau, nous aurions eu à manger pour plus de huit jours. »

Passarinho me dit que le canot sera prêt dans cinq ou six jours.

João et Estève tirent les bordages, Passarinho, Hippolyto, Chico et Antonio creusent la coque. Martinho fait la cuisine pour tout le monde.

Les chutes brillent au soleil couchant comme une neige alpestre par un ciel clair de décembre. Parfois, à travers le bruissement des innombrables rapides et le tonnerre toujours roulant dans lequel le bruit des chutes vient se fondre dans une sauvage harmonie, on croirait entendre des voix, des appels d'Indiens, des cris de détresse ou de menace, illusion qui naît spontanément de la sinistre beauté de cette solitude. Cela tient du bruit de la mer et du bruit de l'orage, du grondement des foules bruyantes et du sanglot du vent d'automne dans les bois qui se dépouillent. Un site merveilleux, pour relire les belles pages désolées de Jouffroy sur l'étrange angoisse de la destinée humaine.

Nous sommes installés maintenant au-dessus du saut du canal numéro 13, en amont de l'île à l'extrême du chemin, pour être plus près du chantier du canot. Une colonne de vapeur s'élève du saut qui est à nos pieds, de même que de toutes les chutes dans certaines conditions atmosphériques.

De quel genre d'utilité seront pour le Pará tous ces cours d'eau encombrés de chutes? Au delà de l'étroite vallée, au sud comme au nord, tout est chutes et rapides. Ce n'est pas là, il est vrai, un obstacle absolu à la petite batellerie; des embarcations à deux, à quatre ou même à six hommes peuvent transiter partout entre la vallée amazonienne et la région des sources des rivières au centre du plateau de Guyane et du plateau du Brésil.

Mais la défectuosité de ce système hydrographique est un obstacle à la rapidité des communications. Les chutes pourront bien être et évidemment seront un jour utilisées comme moteurs électriques ou autres; toutefois le problème de la pénétration des deux plateaux intérieurs restera fatalement avec cette unique solution: la voie terrestre, le chemin de fer.

Les affluents supérieurs de l'Amazone, ceux qui traversent l'État d'Amazonas, navigables à la vapeur, se peuplent déjà et iront longtemps encore attirant à eux l'immigration, alors que les deux plateaux du Pará, malgré les avantages de leur

climat, resteraient à peu près déserts si de grandes voies terrestres n'y étaient ouvertes.

Les campos qui existent dans le nord et dans le sud, entre le Bas Araguary et le Ilaut Cuminan, entre le Moyen Tapajoz et le Moyen Xingú, et entre le Moyen Xingú, l'Araguya et le Tapirapé, ces deux grandes régions de campos sont au nombre des milieux les plus favorables au développement d'une colonisation systématique, nationale et étrangère. Il ne s'agit que de faire le nécessaire, car de ce côté il paraît bien évident que le succès couronnera l'effort.

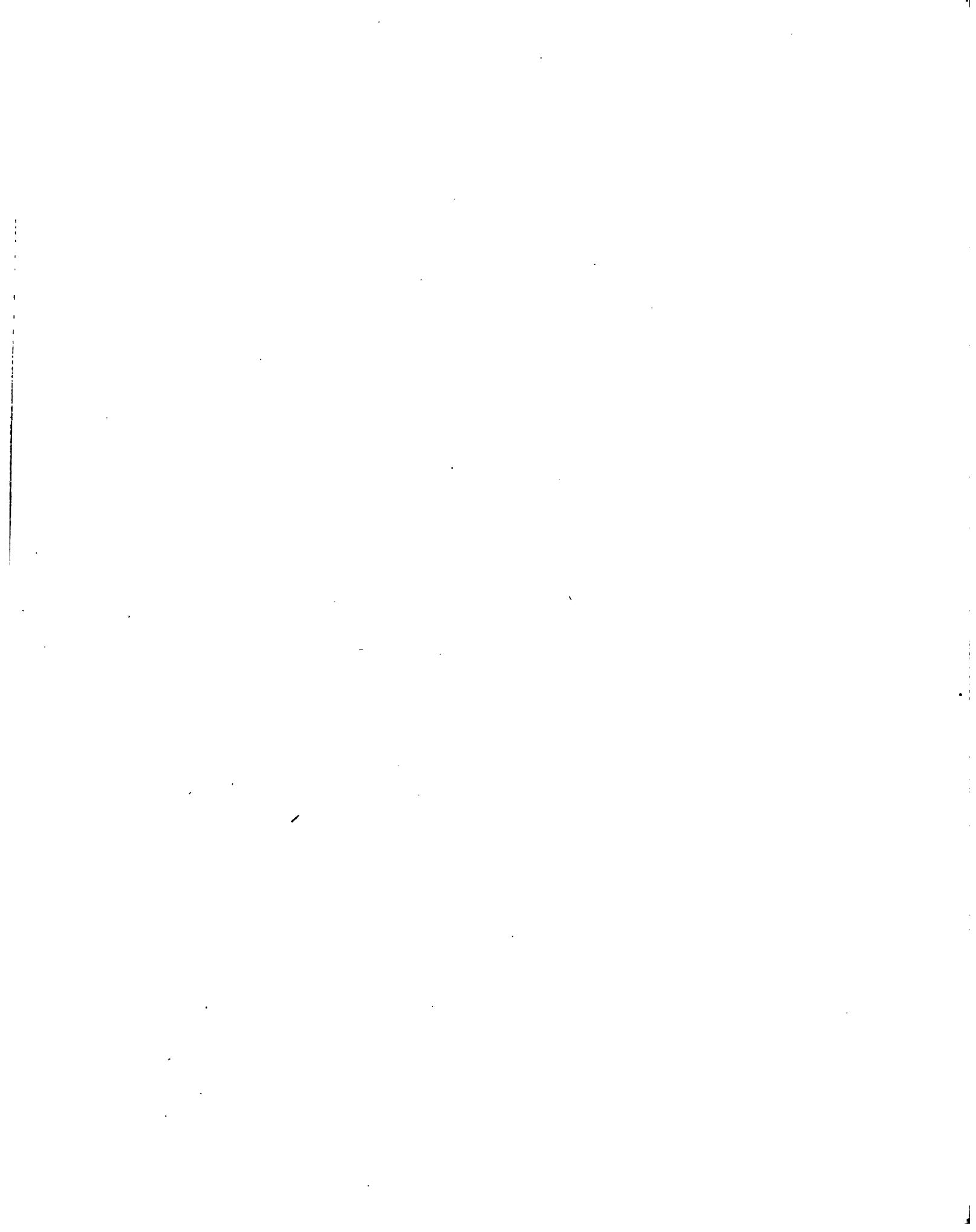
Midi. — La chaleur est accablante sous un ciel bas que surbaissent les nuages noirs entassés, c'est une lumière imparfaite qui fait croire à la nuit prochaine. Les bruits des chutes sont assourdis. Il semble qu'un voile lourd va s'épandant sur l'Univers, étouffant le bruit et éteignant la lumière, propageant l'anxiété de quelque grand événement cosmique dont le frisson déjà semble se sentir sur la face de la terre. Treize Novembre!... aurais-tu de l'avance? et notre médiocre planète serait-elle destinée à périr avant que j'aie le temps de terminer l'exploration du Rio Trombetas?

Ce soir 17, septembre, mon canot complètement terminé est mis à l'eau. Il lèvera aisément quatre rameurs, nous deux, et la charge pour quinze jours. Le canot est léger; déchargé, les hommes le porteront à la main sur les roches. Ce travail qui nous a coûté six jours, nous fera gagner plusieurs semaines, car la rapidité de notre marche en sera plus que doublée. Le confort seul est sacrifié, mais c'est là un point secondaire.

Je ferai le voyage avec quatre hommes, notre canot ne pourrait pas en prendre davantage. Madame a donné à notre canot le nom de « Mâi da lua »¹.

Pendant ce voyage, qui sera rapide, le reste de mon personnel ira, avec un de mes canots, chercher la charge laissée chez M. Amaral au lago Batata dans le Bas Trombetas et me la rapportera à la bouche du Rio Cachorro que nous allons étudier à notre retour de là-haut.

1. La « Mâi da lua » est un oiseau très laid qui la nuit vocalise une gamme descendante.



CHAPITRE IV

Départ pour les cachoeiras d'en haut. — Tristesse et aide de ceux qui restent. — Maladie d'Hippolyto. — Cachoeira do Franco. — Pêche merveilleuse d'Antonio. — Cachoeira do Coliango. — Cachoeira do Guajará. — Cachoeira do Mina. — Cachoeira de Campiche. — Désillusion. — Colonisation possible. — Réflexions.

18 septembre. — Ce matin à huit heures nous reprenons le voyage. Nous avons eu une petite pluie pendant la nuit, le pédral de la cachoeira est luisant et glissant.

Ceux des hommes qui restent nous regardent partir avec une expression de tristesse et de regret sur le visage, ils auraient préféré être du voyage « d'en haut ».

Puis ces vaillants, qui tous les jours affrontent le danger, savent bien que souvent on ne revient pas de ces hauts de rivière.

Ils nous aident à passer le petit saut d'un mètre, le dernier en amont pour la cachoeira do Jacicury. Puis ils suivent sur la rive, ne se décidant pas à nous quitter, João fait ainsi plus d'un kilomètre et je suis obligé de me fâcher pour le renvoyer.

Notre « Mái da lua » se comporte assez bien, bien qu'elle soit « un peu folle », disent les hommes, ce qui veut dire qu'elle n'est pas stable. Nous allons de bonne allure; derrière nous, en bas, gronde la cachoeira grande do

Jacicury que nous avons vaincue. Nous passons encore sept travessões coup sur coup, mais avec notre embarcation ce n'est plus qu'un jeu.

La rivière a assez peu d'eau, beaucoup d'endroits sont ras dans le canal où nous sommes, rive droite. Beaucoup de rapides, tous les hommes sont à l'eau tirant la montaria à la main, cherchant le chemin.



Canal du Jacicury.

De petites îles forment plusieurs bras, mais aucun de ces bras n'aurait, avec les eaux actuelles, assez d'eau pour mon grand canot que j'ai bien fait de laisser en bas. La rivière coule sur de grandes roches plates très glissantes.

A cinq heures du soir nous pensons à nous reposer : cette première journée a été bien fatigante pour tous. Hippolyto a une forte fièvre pendant la nuit.

A notre réveil, un brouillard épais s'étend sur toute la rivière, il nous faut

attendre qu'il soit dissipé pour nous engager dans le travessão au pied duquel nous avons dormi.

Nous allons à la vara avec un mètre de fond en moyenne, quelques castanheiros sur la rive gauche.

Le Trombetas, libre d'îles, s'élargit soudain. D'étroite, pleine de pierres, laide



Canal du Jaciury.

et triste, la rivière apparaît belle et riante, large mais toujours peu profonde, sauf dans quelques « ressacas » où il y a des creux, et alors elle ne court pas du tout.

Après six ou sept kilomètres de rivière libre, les îles recommencent. Et nous voici avec un homme malade dans un petit canot où il ne faut pas remuer sous peine de chavirer! Hippolyto vomit de la bile toute la matinée. Martinho pilote à sa place.

Au déjeuner, Hippolyto va se coucher au frais dans le bois et ne veut rien manger. Comment faire? Je ne peux pas le déposer ici comme il le demande, il me faudrait alors en laisser un autre avec lui et il ne me restera que deux hommes; avec ces deux hommes je ne puis pas poursuivre le voyage. Il faut



Canal du Jacicury.

qu'il suive. Je lui fais faire une place à la poupe, on le couvre avec une couverture à cause du soleil et, en avant!

Nous passons une île montagneuse et nous avons devant nous la cachoeira do Franco.

C'est à cette cachoeira, selon les Mucambeiros, que les Indiens du Rio Cachorro, les Cachuanas, traverseraient le Trombetas pour aller visiter les Indiens du Rio Cuminan. Ces Indiens du Rio Cuminan habiteraient la rive droite de ce fleuve et s'appelleraient Alhermos. Les Cachuanas, en suivant les bords d'un

igarapé qui déboucherait en aval de la cachoeira do Franco, seraient en un jour de marche chez les Alhermos : ce serait donc de 15 à 20 kilomètres en ligne droite.

Nous avons fait de minutieuses recherches en aval et en amont de la cachoeira do Franco pour trouver cet igarapé, et nos recherches sont restées infructueuses.

Je donne cette version des Mucambeiros sans y ajouter foi, car tous les



Canal du Jacicury.

renseignements qui m'ont été donnés par eux, jusqu'à présent, après vérification, se sont trouvés faux. Si nous les avions écoutés, nous serions maintenant tous au fond du Trombetas.

Hippolyto marche soutenu par deux de ses camarades, il exhale sa souffrance d'une voix plaintive et inarticulée, il paraît bien malade. Je m'en vais plus loin pour ne pas le voir souffrir. Mais la voix courroucée de Madame me fait revenir, elle se fâche après ce pauvre Hippolyto, je l'entends qui le menace d'être battu s'il ne boit pas, et il boit.

Enfin, qu'est-ce que cela veut dire ? C'est que tout le mal d'Hippolyto vient d'une dysenterie qu'il a depuis quatre ou cinq jours et qu'il n'a pas soignée. C'est lui qui d'habitude distribue le bismuth à ses camarades, pourquoi n'en a-t-il pas pris ? ou pourquoi ne l'a-t-il pas dit ? Prétend-il que je ne ferai pas mon voyage jusqu'au bout à cause de lui ? Il se trompe, il devrait pourtant me



Saut du Jacicury.

connaître. Il parait que ma femme furieuse, et, avec raison, lui a administré une dose dont il se souviendra.

La cachoeira do Franco se compose de quatre travessões. Le premier, de beaucoup le plus fort, a trois petits sauts formant un dénivellation d'un mètre au plus, le second est faible, le troisième et le quatrième sont moyens.

La charge est transportée au-dessus du premier travessão et le canot passe à vide, les autres sont passés à la corde.

En amont de la cachoeira, de grandes îles et une chaîne de montagnes, rive gauche.

Ce soir, nous n'avons rien à manger, il faut attendre que le poisson veuille



Saut du Jacicury.

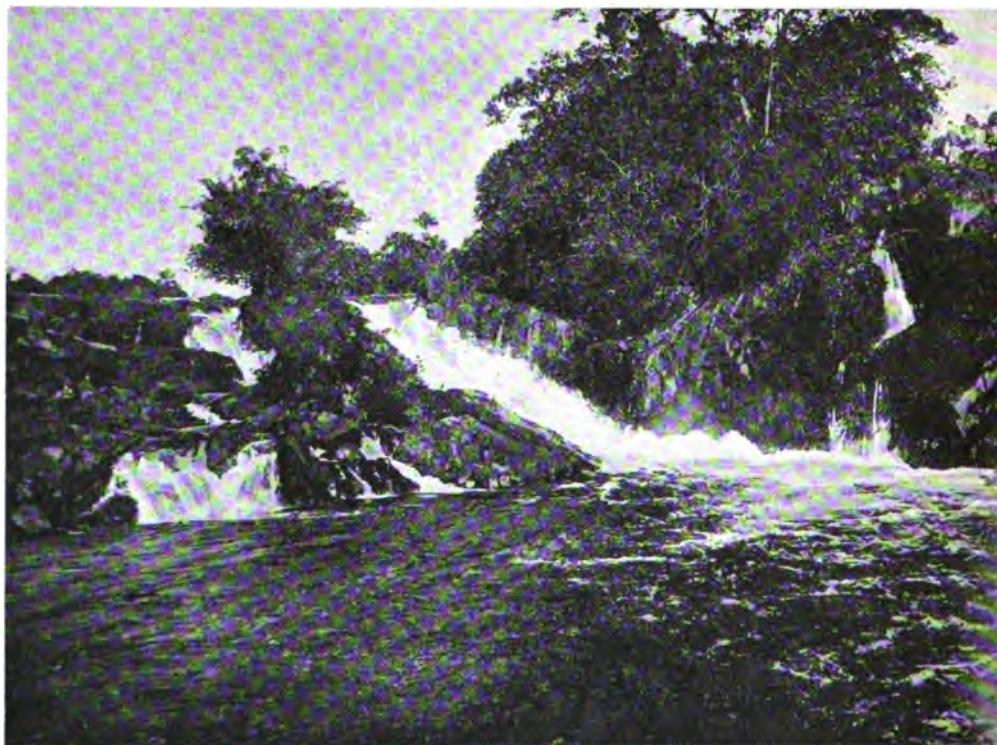
bien mordre à l'hameçon. Firmino et Antonio pêchent, car ils veulent manger. Madame et moi nous buvons chacun une tasse de thé et nous allons nous reposer dans nos hamacs.

A peine sommes-nous installés que nous entendons Antonio danser, chanter, crier, faire un tapage infernal, c'est qu'il vient de sortir de l'eau un énorme « peixo cachorro » (poisson chien). Martinho va le faire cuire immédiatement et

Madame dit qu'elle mangera, car elle a bien faim; à moi, ma tasse de thé suffit.

Cinq minutes se sont à peine écoulées, autres cris d'Antonio. Cette fois c'est une pirarara, puis arrivent successivement trois trahiras et un autre peixo cachorro, il faut se fâcher pour qu'il ne pêche plus.

Antonio est tellement heureux qu'il nous apporte toute sa pêche entre nos



Saut du Jacicury.

deux hamacs pour que nous l'admirions. Et dans sa joie il a oublié de les bien tuer, si bien qu'une trahira, en faisant des bonds désordonnés, saute dans le hamac de Madame qui lui cède la place avec une rapidité dont je ne la croyais pas capable. Aussitôt j'ai baissé prudemment ma moustiquaire.

Hippolyto qui, il y a quelques heures, était à moitié mort, dévore plus de

« peixo cachorro » que tous les autres ensemble. Je suis obligé de l'envoyer coucher en lui défendant de manger davantage.



Saut du Jacicury.

L'odeur de notre poisson nous a attiré un visiteur qui nous force à faire du



Saut du Jacicury.

feu toute la nuit, un jaguar rôde autour de notre campement; nous ne parvenons pas à le voir pour le tirer.

La rivière est large et a beaucoup de fond, nous allons à la rame presque constamment, à la vara de temps à autre.

Nous parcourons ainsi 18 à 20 kilomètres et nous arrivons à une très forte cachoeira.

La CACHOEIRA DO CALIANGO a sept travessãos, de très forts rapides, une



Saut du Jacieury.

quantité innombrable de petites îles, de saranzals, de pedrals. La journée se passe à charger et à décharger le canot, nous allons comme nous pouvons, tantôt rive droite, tantôt rive gauche, mais toujours à la corde.

Après un fort travessão, nous arrivons à la cachoeira do Guajará. Les quatre travessãos de cette cachoeira sont passés à la vara et à la corde sans beaucoup de difficultés. La rivière élargie a très peu de fond.

Rive droite le morro de Guajará, montagne isolée qui paraît être à 2 ou 3 kilomètres dans l'intérieur. Nous traversons une petite capuera rive gauche et nous arrivons à la cachoeira do Mina.

C'est à la cachoeira do Mina que les Mucambeiros avaient fait leur première installation aussitôt après leur fuite¹. Le Mucambo était situé rive gauche près



Saut du Jacicury.

d'un igarapé et s'appelait *Maravilha*. Il n'y avait pourtant rien de merveilleux, au pied d'une cachoeira d'un dénivellation de près de 2 mètres, derrière une petite île, dans un ravin à la base d'une assez forte chaîne de montagnes : l'emplacement était vraiment bien choisi comme défectueux et insalubre.

Après avoir passé avec beaucoup de peine les quatre traversões de la cachoeira

1. Voir au chapitre IX l'odyssée des Mucambeiros.

do Mina, nous arrivons dans un pays plat, avec une rivière pleine d'îles. Pour faire le plan de tous les bras il faudrait passer ici plus de six mois.

Nous avons pris le bras central, croyons-nous, nous sommes dans un canal étroit, où nous passons quarante et un travessãos; nous déchargeons notre



Saut du Jacieury.

« Mãi da lua » cinq fois, mes pauvres matelots n'en peuvent plus. Dans les autres bras, à droite et à gauche, nous entendons gronder de fortes chutes; les éviterons-nous ou serons-nous obligés à des débarquements successifs si pénibles pour mes hommes et si occupants pour nous?

Enfin, après un jour et demi de pénibles efforts, nous sortons de ce canal froid et humide et arrivons dans la grande rivière avec un soupir de soulagement.

Après avoir cherché longtemps un endroit pour camper, nous sommes obligés de nous arrêter dans un lieu froid et humide. Ici les deux rives sont marécageuses, le terrain sans consistance n'est que de l'humus en formation.

La nuit nous sommes réveillés par une bande de singes qui font au-dessus de



Pancade grande.

nos têtes un bruit assourdissant, ils semblent, dans leur criaillerie insupportable, nous reprocher d'envahir leur demeure, peut-être n'ont-ils que l'étonnement de notre présence. Avec beaucoup de peine nous les chassons et pouvons enfin goûter quelques heures de sommeil.

Nous avons laissé derrière nous la cachoeira Comprida et la cachoeira Quebra canoa.

Rive gauche s'étend une chaîne de montagne assez forte. Nous ne rencon-

trons plus que de petites îles, ce qui nous permet de voir la rivière d'une rive à l'autre ; elle est large, belle, nous respirons à l'aise.

Nous passons deux travessões, puis plus loin deux autres ; le dénivellation des deux premiers est d'environ 1 m. 50, mais il y a un bon canal rive droite ; les deux seconds ont plus d'un mètre et sont un peu secs, nous les traversons à la corde sans décharger.

Bizarre particularité de quelques-uns de ces affluents de l'Amazone : ils ont une largeur moyenne beaucoup plus grande dans la région des hauts qu'à leur confluent.

La CACHOEIRA DE CAMPICHE que nous joignons a cinq travessões au milieu d'îles de moyenne grandeur. Le canal est rive droite, « Mái da lua » est passé à la main.

En amont du dernier travessão nous voyons quatre petites capuera rive droite et deux rive gauche.

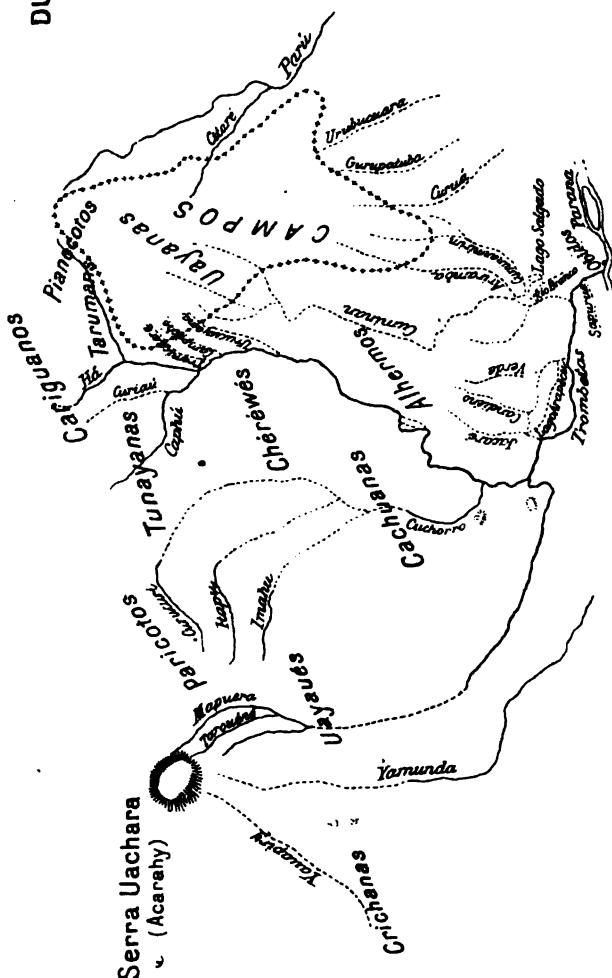
Nous trouvons dans la plus grande capuera, rive gauche, la « capuera da villa », un pieu planté en terre, ancien poteau d'une baraque ; nous voyons également l'emplacement d'un four à manioc.

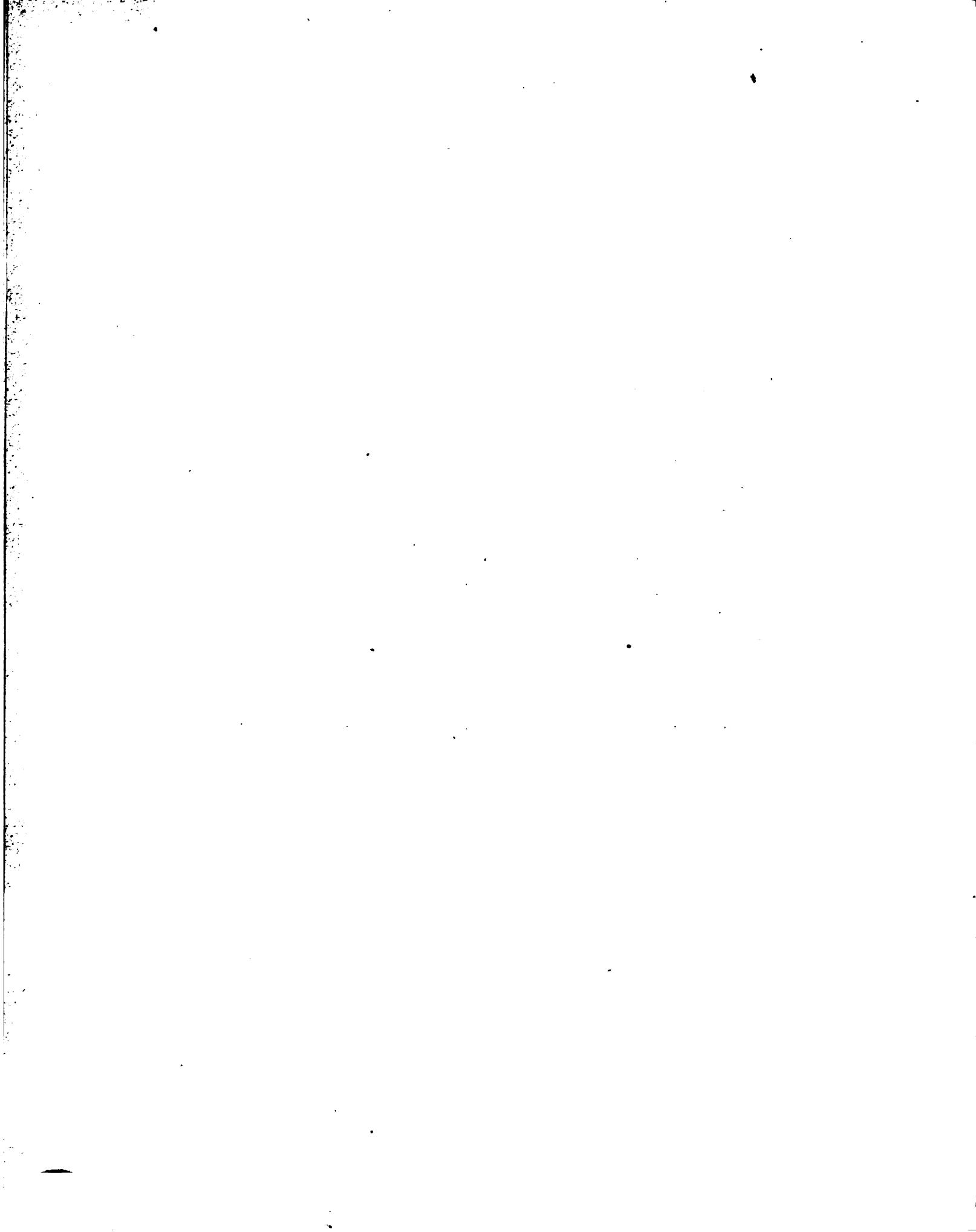
Ces vestiges sont bien peu de chose et cependant il nous est agréable de penser que des hommes ont vécu là, qu'ils ont fait produire à la terre qui nous entoure quelque chose pour leur subsistance. Pourquoi ont-ils abandonné ce beau paysage ? Pourquoi n'ont-ils pas lutté contre la nature, qui, pour prix de leurs efforts, leur eût donné l'aisance et le bonheur ?

Rive gauche nous voyons la bouche de l'igarapé de Trémicuera. Cet igarapé, d'après les Mucambeiros, était le chemin que prenaient les Indiens qui venaient les visiter. Je n'ai pas pu savoir le nom de ces Indiens.

Après bien des réticences j'ai appris que sur la rive droite du Trombetas, entre le Haut Trombetas et le Haut Cachorro, il y aurait des Chérewes, aux sources du Caphu (Turuna des Mucambeiros), des Tunayanas, aux sources du Ha et du Curiaú des Cariguanos, aux sources du Wanamú (Poana des Mucambeiros) les Tarumans et les Pianocotos. Sur la rive droite du Cuminan les

TRIBUS INDIENNES
DU BASSIN DU TROMBETAS





Alhermos, sur la rive gauche dans le campo les Uayanás. Dans le Moyen Cachorro des Cachuanás. (Voir le cartouche à la page précédente.)

S'il est vrai que les Indiens aient connu autrefois ce chemin de Trémicuera,



Le meilleur chemin.

ils l'ont bien oublié, car sur les deux rives nous ne trouvons pas une seule trace de passage, c'est la forêt vierge dans toute sa beauté.

En face des capuera de Campiche et de l'igarapé de Trémicuera débouchent

cinq bras, à peu près d'égale importance; les uns étroits et profonds, les autres plus larges mais très secs.

Nous suivons le bras rive gauche qui, à l'embouchure, nous paraissait avoir



Le canot descend.

plus d'eau que les autres, mais nous avons bien de la peine à nous frayer une route. La rivière est très sèche et pleine de pierres, c'est le Xingú en petit. Et dans ces rivières pierreuses, pendant la journée, la chaleur y est accablante, intolérable, et la nuit le thermomètre descend à 24 et à 22 degrés centigrades;

la transition brusque oblige à s'envelopper d'une couverture de laine. On se demande alors si vraiment on est près de l'équateur. On éprouve ici ce qui se passe dans le voisinage des hautes montagnes : chaleur torride avec le soleil, froid glacial avec les rayons de la lune. Mais ici, cela est d'une intensité telle



Saut du Jacicury.

que nous avons été tous enrhumés, nous avons eu des toux persistantes et un malaise général.

Après un arc de cercle d'environ 14 kilomètres dans le bras rive gauche, où nous avons passé quantité d'îles et une vingtaine de travessões secs où souvent les hommes sont obligés de faire un chemin en déplaçant des pierres dans le lit de la rivière pour que nous puissions passer notre Mai da lua qui pourtant ne cale pas beaucoup, la rivière revient avec un bras unique, canal rectiligne profond avec un fort courant et des remous qui souvent font tourner notre

canot comme un fétu de paille et nous font perdre en quelques minutes le travail d'une heure.

Notre horizon s'étend à perte de vue, cela nous change, car, jusqu'à présent, la vue était toujours bornée par des îles ou des changements de direction de



Remous en amont du Jacicury.

la rivière: ici un canal rectiligne nous montrant les rives d'un vert métallique, puis vert foncé, puis bleu, puis gris bleu, puis gris, cet *estirão* n'en finit plus.

Rive gauche, une petite capuera, oh! bien petite et bien vieille, nous ne l'aurions pas vue sans un pied de manguier et un cajueiro (acajou blanc du Brésil) encore existants sur la rive.

Martinho voit ces vestiges le premier. Il dit : « Un cajueiro ». Tous s'arrêtent d'une seule fois, car ce simple mot : un cajueiro, invoque chez nous tous l'idée d'une habitation. Le cajueiro est un arbre planté, (il y a aussi le cajueiro sauvage très rare, mais il est impossible de confondre les deux arbres). Où il



y a des cajus, il y a des hommes; et qui parle d'hommes, ici dans cette terre sauvage dit ennemis. C'est alors la flèche empoisonnée lancée de la rive, c'est la surprise pendant le sommeil, c'est souvent le naufrage du canot et la mort pour nous tous.

Nous descendons à terre, nous cherchons avec le plus grand soin et ne voyons ni chemin, ni trace de pas, ni branche cassée. Bien convaincus que c'est une ancienne habitation, une tapéra, que derrière les arbres de la rive, il n'y a rien, toutes les figures s'éclairent et nous continuons joyeusement notre chemin.

Nous passons une petite bouche avec une petite cascade de 1 m. 50. Avec quel empressement nous nous approchons, espérant que cette bouche est celle d'un igarapé ; alors nous allons avoir de l'eau fraîche ! Désillusion, cette eau est aussi chaude que celle de la rivière, nous n'en pouvons plus et nous souffrons davantage, maintenant que nous devons dire adieu à cette espérance.

Cet « igarapé de la désillusion » est certainement un petit bras qui vient de



En amont du Jacicury.

la rivière principale. Le campement est triste, plus de rires, plus de chants, à peine une causerie à voix basse ; hier et aujourd'hui nous n'avons pas eu de pêche, les hommes ne prennent rien, le poisson est descendu. Si nous refusons l'intelligence aux poissons, il faut avouer qu'ils ont l'instinct joliment développé. Dans tous les igarapés qui séchent l'été, dans les hauts, vers les sources des rivières, lorsque arrive la saison précédant la grande sécheresse, tout le poisson descend vers la grande rivière, dans les endroits profonds et bas afin d'être assuré d'avoir toujours son élément en quantité suffisante.

Nous nous contentons de boire un peu de thé, ce qui n'est pas fait pour sustenter des hommes qui dépensent énormément de forces. Allons, du

courage ; demain, s'il n'y a ni pêche, ni chasse, il faudra couper un palmier pinot. Le chou palmiste n'est pas si mauvais que cela : nous pouvons le manger à la croque au sel, et nous nous imaginerons avoir des primeurs de petits artichauts ; nous pouvons le faire bouillir et nous aurons quelque chose de bien meilleur que les salsifis.

D'ailleurs, nous autres, voyageurs, ne devons-nous pas être faits à toutes les privations, à toutes les maladies, à toutes les souffrances, et marcher, marcher toujours, nouveaux juifs errants, jusqu'au jour où nous irons enfin nous reposer dans les solitudes des cieux ? Peut-être, alors, notre âme immortelle saura-t-elle quelque chose de plus que ce qui est pour elle maintenant l'Inconnaissable. Ou peut-être sera-ce le Néant ! L'âme, serait-elle force perdue et improductive au milieu des autres forces !

Nous sommes installés sur un immense pédral à une bifurcation, bifurcation qui est pour moi celle vue par Schomburgk en 1838. Nous sommes donc au confluent du Caphú et du Wanamú. (Le Turuna et le Poana des Mucambeiros.)

Nos matelots vont dans le Caphú, rive droite, et dans le Wanamú, rive gauche ; ils cherchent avec ardeur un passage pour notre montaria. Ils y mettent beaucoup de bonne volonté, sachant que je serais très heureux de faire au moins une demi-journée dans chacun de ces bras, mais ils ne peuvent pas faire l'impossible. Le Caphú mesure 85 mètres de largeur, le Wanamú 53 mètres ; en ce moment de plus grande sécheresse de l'année, l'eau occupe à peu près la moitié du lit de ces rivières.

Lorsque ce pays se colonisera, qu'enfin les efforts raisonnés de hardis émigrants, que la pléthore de l'ancien et du nouveau continent aura amenés dans ces parages, ouvriront les yeux des indifférents, et que les partisans du progrès et de la civilisation brésilienne se décideront à tenter l'essai, il faudra prendre garde de tomber dans l'erreur qui a ruiné bien des contrées, erreur qui consiste à déboiser, et, par conséquent, à priver un pays de la fraîcheur indispensable aux climats équatoriaux.

Les terrains sont en général assez fertiles, mais certains endroits, surtout certaines rives, sont inaptes à la culture.



Descente d'une cachoeira.

De sorte que si l'on déboisait les bords du Caphú et du Wanamú les sols avoisinants deviendraient des déserts.



En bas de la cachoeira.

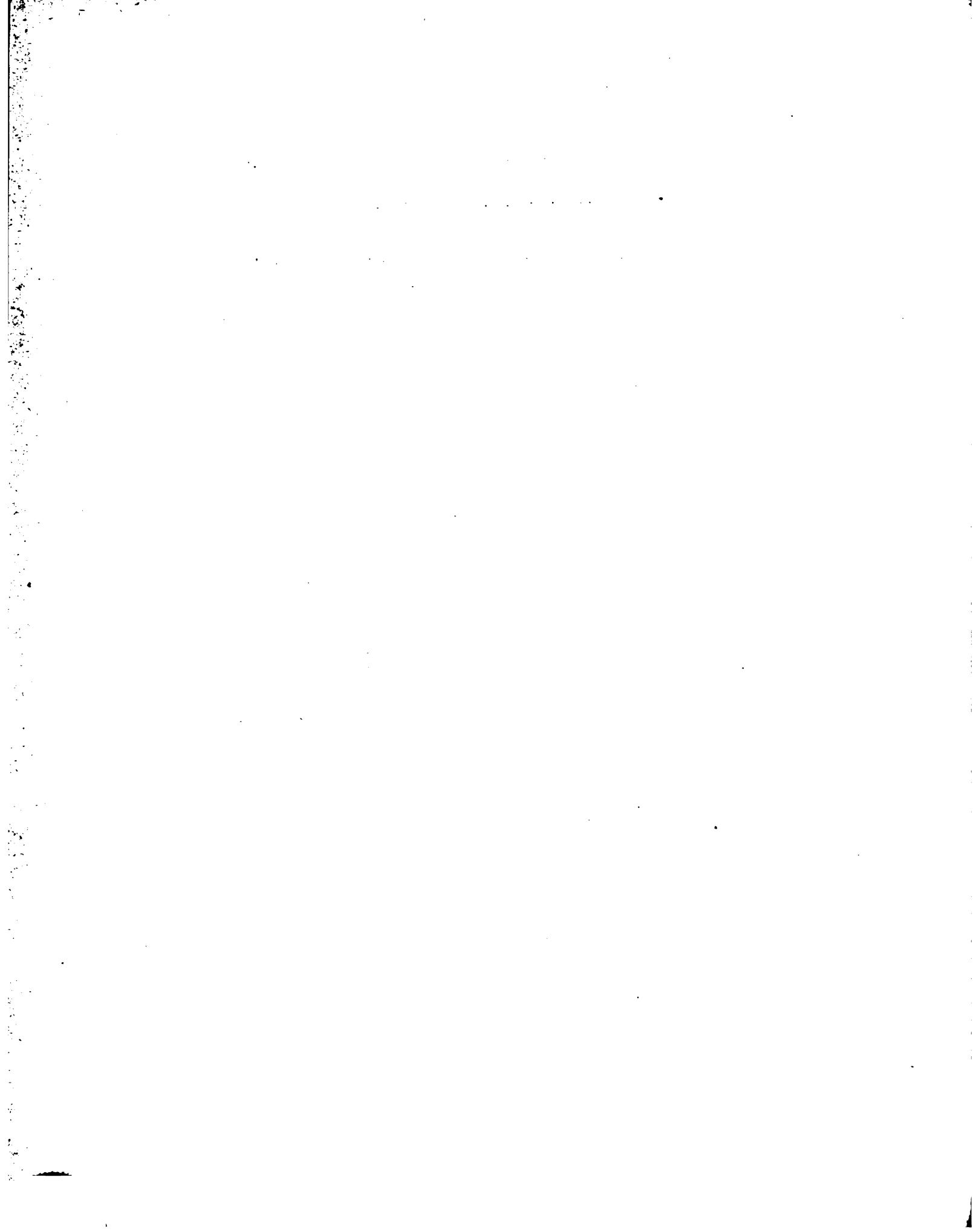
Les rivières elles-mêmes s'en ressentiraient. Torrents en hiver, ruisselets à

l'époque de la sécheresse, elles se détruirraient et nous aurions ici un nouveau Sahara.

Ce serait aller à l'encontre du but que les civilisateurs et les partisans de l'extension agricole et commerciale se proposent d'atteindre.



Morro do Guajará.



CHAPITRE V

Iles de la Confluencia. — La descente. — Retour au Rio Cachorro. — Rapatriement du reste de la troupe. — Charles veut rester avec les Mucambeiros. — Retour, marche accélérée. — Rencontre de trois blancs à la recherche de gisements d'or. — Envoi des malades au Pará. — Exclusion de Charles.

Et nous nous préparons à descendre cette rivière déserte. Une topographie de tous les furos et paranas du Trombetas ne se terminerait pas en une année.

Arrivés aux îles de la « Confluencia », nous prenons la rive droite du cours d'eau, puisque en montant nous en avions suivi la rive gauche.

Le canal, rive droite, est un peu plus étroit que celui de la rive gauche ; il n'a que cinq petites îles et quatorze travessãos. Ces travessãos sont secs et forts et ce bras beaucoup plus sec ; des arbres tombés ferment la rivière et nous voilà obligés de nous improviser bûcherons pendant plus d'une heure.

Nous passons la bouche d'un igarapé qui, l'hiver, doit avoir un très grand débit d'eau, étant donnée la largeur de son lit, mais qui, en ce moment a si peu d'eau qu'elle ne semble pas couvrir un amas de grosses roches qui, à la saison des pluies, doivent faire des remous terribles ; il ne serait pas prudent, je crois, de vouloir y passer avec une montaria en hiver. De grandes rangées de pierres entassées en murailles cyclopéennes sont en bordure sur les deux rives, parfois sur une étendue de plusieurs kilomètres.

Nous nous arrêtons pour déjeuner dans un endroit où nous avions campé en montant ; nous trouvons un sabre d'abatis et une petite lampe que nous y avions égarés. Malgré toute notre attention, nous laissons souvent quelque chose dans la broussaille et lorsqu'on a besoin du même objet on se dit : « Ah ! oui, je l'ai



Le canal.

oublié derrière l'arbre où j'avais attaché mon hamac. » Et en descendant nous reprenons les objets perdus.

Nous marchons avec une bonne vitesse et nous franchissons assez facilement ces travessões qui nous ont donné tant de peine en montant.

Parfois, comme ce matin, une rame se casse ; on s'arrête, on va couper un sapupema (arcaba) dans la forêt et, séance tenante, un des hommes nous fabrique à la hache et au sabre d'abatis une rame très suffisante, qui pourrait même avoir une valeur marchande au marché du Pará. Tous mes hommes sont

un peu charpentiers : ils savent faire un petit canot, calfater ; ils connaissent assez bien les diverses essences de bois, mais surtout sont bons cachoeristes, ce qui est le principal pour l'exploration de ce pays. C'est surtout dans les cachoeiras que nous voyons la valeur d'un matelot, car la moindre erreur, un



Bifurcation, rive gauche.

manque de coup d'œil ou de sang-froid et nous sommes perdus : l'ignorance ou la peur d'un seul amène la perte du canot et souvent la mort de tous. Ils le savent bien, les matelots du Pará, et en profitent pour se faire bien payer.

A la cachoeira de Campiche le canal est plus sec ; tous les hommes sont à l'eau ; nous avons plus de travail qu'à la montée. Quand cette rivière aura été déboisée et que la culture aura fertilisé ses bords, ce torrent cessera probablement d'exister.

Dans ces canaux étroits pleins d'ombre, la fraîcheur du matin est délicieuse. Parmi les feuillées supérieures des arbres se trouvent des cigales qui chantent

avec un bruit assourdissant ; des iguanes, du haut des branches surplombantes, se laissent choir de peur, à l'approche du canot, avec un bruit rapide de branches froissées, puis d'un coup sec tombent dans l'eau.

Le petit équipage silencieux est somnolent. Un des matelots, tout à coup, crie ou chante, et l'ensemble s'ébranle, se remet à ramer, tels des bœufs sous l'aiguillon.

Nous allons toujours par les canaux étroits qui semblent trois ou quatre rivières parallèles reliées entre elles par d'autres canaux de traverse. Dans l'un d'eux nous apercevons un petit canard sauvage, nous tirons des balles ; mais lui semble se rire de nous, suit tranquillement sa route malgré les balles qui sifflent, sans le toucher, autour de lui. Canard enchanté qui toujours nous précède et jamais n'est atteint. Et c'est la seule pièce de chasse que nous voyons depuis la cachoeira do Travá. La rivière est déserte : nous n'avons entendu chanter ni hocco, ni agami, ni perdrix.

La cachoeira do Mirra est plus difficile à franchir qu'à la montée ; l'eau ayant baissé, il nous faut passer toute la charge par terre : les canots vidés avancent poupe la première.

La rivière tout en paranas se canalise rarement en un bras unique ; nos embarcations raclent les pierres du fond, tout le monde est à l'eau à la descente comme à la montée.

Deux des hommes sont à peu près inutilisés : Hippolyto et Antonio ; le premier a un panaris au pouce, le second a le gros orteil complètement pourri d'une piqûre d'épine des plantes du fond de l'eau. Heureusement nous sommes de retour à la bouche d'amont de notre sentier de la cachoeira do Jacicury, encore un petit effort et nous arriverons à un campement où nous pourrons manger un peu ; ce rapide voyage ne nous a point engrangés, il serait nécessaire de nous fortifier.

Nous faisons notre campement où nous l'avions fait en montant : l'emplacement est propre, les pieux plantés en terre sont solides. Demain nous chercherons le meilleur endroit à franchir. C'est un saut que nous nous passerions

bien de faire, car qui sait si notre Mai da lua n'arrivera pas en bas en morceaux ; enfin, à la grâce de Dieu !

Le seul saut qui nous donnera peut-être de la chance d'échapper est celui du canal 14, il a une moindre force d'eau que les autres ; nos bagages vont à travers l'île par le chemin que nous avons fait entre les canaux 13 et 14 jusqu'en aval des sauts.

Le canot est attaché avec des cordes à la proue et à la poupe, deux hommes sont à chaque corde, le retenant, le redressant, le suspendant et notre canot arrive en bas n'ayant que le bordage bâbord fendu mais non enlevé, comme nous l'avions craincé un moment.

Nous ne reconnaissons plus le canal central où nous sommes passés en montant ; les pierres sont hors de l'eau, c'est superbe, un vrai paysage de zone désertique ; l'eau est canalisée dans un étroit chenal tortueux, ayant un très fort courant. Nous risquons à chaque instant d'être brisés par ces belles mais dangereuses roches.

Nous arrivons pour déjeuner à une heure de l'après-midi à notre campement en aval du canal numéro 2, où trois hommes sont restés à la garde des bagages laissés en montant.

L'accumulation des privations et des fatigues se fait durement sentir. Malgré un déjeuner relativement bon que nous a fait Martinho, la table mise avec du linge blanc où brille le peu d'argenterie qu'il est permis à un voyageur d'emporter avec lui pour pouvoir manger proprement, nous ne pouvons toucher à rien, nous ne réclamons que nos hamacs.

Après quelques heures de repos, nous examinons notre situation qui est loin d'être satisfaisante. — Les quatre hommes qui sont descendus vers les bas chez Amaral ont fait ce qui leur avait été commandé. Ils sont partis avec « Bentevi » et la moitié de la charge qu'ils ont dû déposer à la bouche du Rio Cachorro. — Ici, deux marmites trouées ! pourquoi ? Avant de descendre, Passarinho a été obligé de faire sécher la farine que Charles, commis à sa garde pendant une nuit de pluie, a laissé mouiller. Et Passarinho, qui sait que la

farine est pour nous une question de vie, cherche à réparer autant qu'il le peut cette négligence inqualifiable de Charles.

Nous allons charger « Andorinha » et partir, mais sans trop savoir comment. — Hippolyto souffre de son panaris qui depuis cinq jours ne lui permet de



Bifurcation, rive droite.

prendre aucun repos, il est incapable d'aucun travail. — Chico a une très forte fièvre, il nous faut le descendre avec beaucoup de précaution, Antonio ne peut marcher; Félix, comme toujours, ne peut ou plutôt ne veut faire aucun effort; il ne reste que Martinho et Firmino. Madame déclare qu'elle ne veut pas se charger du gouvernail en cachoeira, elle n'est point sûre d'elle. Alors il nous faudrait descendre deux canots : Andorinha et Mâi da lua avec deux hommes, c'est une impossibilité!

J'envoie Martinho et Firmino chercher leurs camarades à la bouche du Rio Cachorro, pendant leur absence je ferai soigner les malades.

Quatre jours après, mes hommes sont de retour assez bien portants; il ne manque que Charles qui a refusé de remonter les cachoeiras, il est resté chez les Mucambeiros, disant qu'il voulait arranger sa vie avec eux. Je suis très contrarié de cela à cause de l'exemple qu'il donne à mes matelots; décidément



Morro du Cachorro.

Charles n'a pas la mémoire du cœur, car il devrait se souvenir que je l'ai tiré de la peine et de la misère.

Antonio, ne pouvant pas marcher, pilotera Māi da lua et Firmino ramera. Ils emportent avec eux une partie de la batterie de cuisine et une montre, ils s'arrêteront à dix heures pour faire le déjeuner.

Quand nous les rejoindrons, le repas sera prêt, ainsi nous ne perdrons pas de temps.

Dans « Andorinha », Passarinho pilote; João Estève et Martinho rament; Chico fait ce qu'il peut, Félix ce qu'il ne peut pas : se dépenser.

La rivière est extraordinairement encombrée de bancs de rochers, tous dehors.

Le fort rebujo de la cachoeira do Damiano qui avait cassé notre Bentevi à la montée est maintenant bien calme, à sa place un fort courant.

Les roches, complètement émergées, font d'énormes taches noires au milieu de la rivière étroite et sombre : on croirait naviguer sur le Styx, car la verdure des rives est encore indistincte dans le brouillard qui ne fait que commencer à se dissiper. Nous voyons aussi des murailles de rochers verticaux s'élevant au milieu de la rivière à une hauteur d'environ huit mètres ; on s'imaginera voir de loin des ruines de châteaux forts.

Nous arrivons à la cachoeira do Inferno, très sèche, au canal rive gauche, très à pic ; c'est peu de chose à côté du Jacicury, toutefois il nous faut décharger les canots pour descendre, comme il avait fallu le faire à la montée.

Antonio et Firmino ont attendu pour nous aider à passer ; le travail fini, ils repartent devant dans leur petit canot, n'ayant peur de rien, ils vont chantant et fumant. Mais, en aval de la chute do Inferno, il y a, un peu éloigné de la rive, un énorme rocher en dehors de l'eau, celui qui causait le rebujo qui faillit ensevelir Antonio. Les deux voyageurs prennent le grand canal, rive droite, mais le courant les rejette rive gauche, ils contournent le rocher et quelques secondes après ils reparaissent entre la rive gauche et le rocher. Voulant passer une seconde fois, il leur arrive la même chose ; absolument comme au théâtre Guignol, ils disparaissent et reparaissent immédiatement sur un autre point.

Je suis obligé d'envoyer João pour les passer, car Antonio, se souvenant qu'une fois il faillit rester à cet endroit, est pâle, défait, incapable de gouverner le canot. Il croit à une sorcellerie contre laquelle il se déclare impuissant.

La cachoeira das duas praias est assez forte ; cependant nous ne déchargeons pas. La cachoeira da Resaca n'est plus qu'un très long courant, notre marche devient rapide, accélérée par la vitesse acquise et par la force de l'eau.

Le ciel est gris, obscur et triste : pas d'azur, pas de bruit, les rapides sont sans voix, l'eau a des teintes de métal en fusion, on dirait une coulée de plomb et d'étain sortie de quelque bouche volcanique.

Au-dessus de la cachoeira do Jandiá, nous voyons sur la rive gauche un petit canot nous faisant des signes. Quelque pêcheur qui veut boire un verre de tafia. Passons.

Mais qu'est-ce à dire? Des têtes de blancs! Accoste, Passarinho.

Dans un petit canot, quatre hommes (trois blancs et un nègre). Le nègre, je le connais, c'est le vieil Esydio, du bas de la Porteiro. Les trois blancs, un Américain du Nord, un Anglais et un Allemand, me disent qu'ils vont faire de l'or dans les hauts du Trombetas, qu'ils sont à peu près sûrs d'en trouver.

Je leur demande s'ils connaissent déjà le Trombetas. Non, ils ignorent jusqu'au plus petit point de ces parages. Ils ne sont pas absolument sûrs de trouver de l'or, mais ils en ont la quasi-certitude. Il y en a dans le haut du Carsevenne, et tout est à croire qu'il s'en rencontre aussi dans les hauts du Trombetas.

Je m'étonne de leur déduction et je leur en fais la remarque. Ils en paraissent mécontents. Encore des malheureux qui ont la fièvre de l'or! Ils ont peu de chose dans leur petit canot. Que deviendront-ils dans ce Trombetas désert et inhospitalier? Madame se risque et leur demande s'ils ont besoin de quelque chose. Ils acceptent seulement un peu de tafia.

Nous, nous allons tristes, vivement impressionnés. Trois insensés qui ne reviendront pas, ils courront après la fortune, ils ne trouveront que la mort. Un jour proche, leur famille anxieuse, au lieu du retour désiré, en recevra la pénible nouvelle. Pourquoi ne pas se faire agriculteur ici dans cette bonne terre vierge du Pará que tout le monde néglige alors qu'elle paye au centuple la peine qu'on prend pour elle? L'homme, toujours tourmenté, poursuit l'illusion et repousse la réalité.

Nous repassons la cachoeira do Travá sous une abondante averse. Les homes mes ont transporté par terre l'appareil photographique, les plaques et la valise

où sont les papiers. Et ils passent lentement cette cachoeira qui n'avait pas été très ennuyeuse à la montée, mais qui par la sécheresse est devenue fort difficile.

Après le tumulte des cataractes, des courants et des rapides, quel repos pour



Saut du Cachorro.

nous d'aller, balancés par la cadence des rames, sur une eau tranquille où se reflètent les blancheurs argentées des cumulus du ciel !

Le confluent du Rio Cachorro apparaît. Je le trouve fort beau, comme d'ailleurs me paraît splendide l'entrée de chaque rivière. Je suis toujours gai, joyeux et plein d'ardeur quand je vais dans l'inconnu ! Le retour m'attriste toujours un peu; s'il n'est pas pénible chaque fois, il est toutefois pour moi régulièrement et inévitablement teinté d'une mélancolie qui s'empare de mes pensées à mon insu.

Je suis obligé d'attendre quelques jours à la bouche du Cachorro. Madame a

besoin de descendre au bas de la Porteira, pour trouver deux hommes qui voudraient conduire nos malades jusqu'au vapeur à Oriximiná.

Hippolyto fera soigner son pouce. Félix ira à l'hôpital pour son ténia. Antonio et Chico refusent énergiquement de descendre : Chico en bégaye deux fois



Saut du Cachorro, rive droite.

plus, et Antonio dit qu'il est déjà mieux, qu'il peut marcher, même il va danser si nous voulons.

Madame part avec Passarunho, João, Estève, Martinho et les deux malades. Moi, je reste avec Chico, Antonio et Firmino.

Le lendemain, à trois heures, Madame était de retour, sans incident, après avoir embarqué Hippolyto, Félix et Charles. Il était indispensable de se débarrasser de ce dernier dont le départ s'imposait. Il sera mieux au Pará qu'au milieu de nous. Les Mucambeiros l'avaient gardé, pensant que nous allions

payer ses dépenses. En attendant, toute la famille où il était mangeait sur nos conserves. Il avait ouvert une de nos caisses. Ce qui était arrivé ne pouvait se réparer, mais il fallait prévenir, empêcher le fait de se renouveler. Voilà pourquoi Madame a expédié Charles, avec 150 milreis dans sa poche, au Pará. Il a son métier de cuisinier, il se débrouillera.

La jeunesse est l'époque des illusions, et beaucoup d'entre nous ont perdu leur printemps à la poursuite de rêves irréalisables.

Mais avoir, comme Charles, l'idée de se créer chez les Mucambeiros une situation par sa seule volonté et sans argent, sans personne pour aider, est la plus insensée des chimères. Pour faire quelque chose sur la terre brésilienne, il faut grouper des efforts et avoir la somme ou le crédit nécessaires à toute exploitation. D'ailleurs, cela n'est-il pas indispensable partout, lorsqu'on veut accomplir une œuvre quelconque?

Dans la colonisation, on ne saurait jamais trop se défier de ces aventuriers qui viennent sur une terre vierge lui ravir toutes ses richesses naturelles et qui, après avoir fait fortune, laissent la terre violée et meurtrie, pour revenir jouir en paix en Europe des fruits de leurs larcins.

Les dirigeants ne feront jamais assez de sacrifices pour les travailleurs et les hommes de bonne volonté qui cultivent le sol, l'ensemencent de bon grain et sont le seul avenir des terres immenses des bords de l'Amazone.

CHAPITRE VI

Exploration au rio Cachorro. — Invasion des Carapanas. — Les morcegos. — Cachoeira de Bocca. — Montagne du Cachorro. — Secret de Raymond dos Santos. — Le brouillard de la chute mouille nos papiers et l'appareil photographique. — Pluie et orage violent. — Viramondinho. — Visite de Raymond dos Santos. — Son histoire sur les Indiens Cachuanas. — Charles s'est sauvé, il est malade. — Madame le soigne et le guérit, il part.

Le Rio Cachorro, affluent de droite, se jette dans le Trombetas par deux bouches formant une île de moyenne grandeur. La bouche la plus en amont et la plus grande mesure environ 400 mètres ; celle d'aval, 80 mètres, et elle est sèche l'été.

Le Rio Cachorro est important, puisque, même en ce moment où l'été est en pleine force, son débit d'eau est très grand.

Nous avions été heureux dans le Trombetas, nous n'avions pas de « praga » de pluie, ce supplice intolérable des pays chauds. Mais, si nous avons eu une paix relative sur le Trombétas, nous le payons ici en ennuis de toutes sortes. Les « carapanas » ne nous laissent de repos ni le jour, ni la nuit. Des « carapanas » qui se respectent ne piquent que la nuit ; ceux du Rio Cachorro, à midi, au moment de la plus grande chaleur, nous font souffrir de leurs piqûres brûlantes : nous ne pouvons même pas déjeuner en paix.

Nos trois jours de repos sont trois jours de purgatoire qui nous méritent

certainement les douceurs du paradis. Un dicton brésilien dit : « Il n'y a pas d'enfer pour les cachoeiristes. » Alors le purgatoire ne devra pas exister pour les explorateurs exposés aux morsures de la « praga » des pays équatoriaux.

Une autre « praga », ici, ce sont les « morcegos », des chauves-souris qui ne sont pas les grands vampires de la Cordillère, mais qui savent très bien nous



Saut du Cachorro, rive gauche.

enlever, à l'emporte-pièce, un petit morceau de chair soit au doigt, soit au nez, soit au pied, pour prendre le sang nécessaire à leur nourriture. Quand, après un long voyage fatigant qui a anémié tout l'être, on a le malheur d'être mordu par un de ces terribles animaux qui, doucement, vous tire trois quarts de litre de sang, on n'a qu'à partir se refaire au Pará : on n'est plus bon à rien.

L'orage de cette nuit a purifié l'air, la lumière du matin rayonne dans l'atmosphère d'une transparence indicible.

Mais le jeudi 12 octobre, la nature change son décor; le soleil à peine levé se cache, le ciel est noir: c'est la pluie. Il fait très sombre; une vague et lointaine rumeur de tonnerre, de pluie et de vent résonne dans les profondeurs des forêts; et il faut partir.

Nous attendons jusqu'à huit heures du matin; la pluie s'étant calmée, nous



Le Cachorro en amont du saut.

allons par le Rio Cachorro à la rencontre de ces fameux Indiens Cachuanas dont nous ont tant parlé les Mucambeiros.

La cachoeira de Bocca mesure 2 kilomètres 400. De la bouche nous passons dans le canal, rive gauche.

Aussitôt, en amont, nous franchissons une autre cachoeira, puis une multitude de petites îles et sept travessãos, que nous pouvons passer sans décharger.

Et nous allons au milieu des îles et des bras qui débouchent ou s'enfoncent. Le Cachorro a absolument l'aspect d'une grande rivière.

Nous voyons avec surprise la montagne du Cachorro très près ; nous la croyions beaucoup plus éloignée. D'après les Mucambeiros, cette montagne était à deux jours dans la rivière, tandis que réellement elle est à peine à 15 kilomètres ouest de la bouche. Les journées des Mucambeiros sont courtes.

La montagne du Cachorro est une masse compacte de forme irrégulièrement hexagonale, d'une altitude de 250 mètres environ. Cette montagne, avec ses rochers à pics et des effleurements de terre blanchâtre, est seule dans un pays plat, ce qui permet de la voir d'assez loin.

C'est vers cette montagne que Raymond dos Santos a trouvé un produit qu'il tient secret ; croyant faire sa fortune avec lui, il ne veut le montrer à personne, n'en point donner d'échantillon, se taire même sur l'endroit où il l'a trouvé.

Mais Dalila a bien vendu Samson, et la femme de Raymond, pour un verre de tafia que lui a donné Madame, a conté ceci : « Nous sommes allés chercher des œufs de tortue dans le Cachorro et Raymond est parti chasser dans la montagne, il est monté jusqu'à son sommet en poursuivant une biche. Là, il a vu une chute d'eau qui descendait du faîte et derrière cette chute un grand trou où une famille pourrait se loger ; ses parois sont en pierre, le sol est du sable, mais, en enlevant une mince couche de ce sable, on trouve des grains blancs et ces grains blancs se vendront quand nous le voudrons. Les commerçants d'en bas nous en ont demandé des échantillons pour les envoyer au Pará, mais personne n'en aura jamais ; c'est tout pour nous. » A ce compte-là la famille Raymond mourra pauvre. Je crois d'ailleurs que cette fameuse découverte est tout simplement de l'azotate de soude qui se trouve d'habitude en couches de deux ou trois pieds d'épaisseur recouvertes de sable granitique ; cet azotate est employé pour la fabrication de l'acide azotique ou de l'acide sulfurique. Ou bien Raymond a pris de l'alunite, sulfate qui cristallise en petits rhomboèdres utilisée pour la fabrication de l'alun, pour du diamant.

Nous passons une bouche d'igarapé en amont de la montagne; est-ce là l'igarapé de Raymond?

La montagne du Cachorro fait changer la direction de la rivière; de l'embouchure jusqu'ici nous avions fait constamment ouest; maintenant nous allons nord-ouest et rencontrons de très grandes îles.

Nous nous couchons tous très fatigués, n'ayant même pas l'idée de manger: une tasse de thé nous suffit. Si seulement nous pouvions dormir!

Nous nous réveillons avec la moustiquaire remplie de moustiques et de carapanas. Où ces insectes ont-ils passé? la moustiquaire n'a pas de trou, elle traîne bien jusqu'à terre; c'est à croire à la génération spontanée.

Le lendemain, brisés, nous reprenons notre marche; nous nous arrêterons de meilleure heure aujourd'hui.

Les îles continuent et forment une quantité de petits bras, il y a de l'eau dans chacun de ces bras, mais très peu, aussi notre canot va en zigzag cherchant son chemin. Puis la rivière se canalise; nous n'avons plus qu'un seul bras assez profond mais étroit, une moyenne de 95 à 100 mètres.

Dans la direction nord-ouest nous avons brusquement devant nous un saut. Ce saut, le plus beau et le plus haut de tous ceux que j'ai vus jusqu'ici, coupe nettement toute la rivière; il ne nous est pas possible de hisser notre canot par-dessus un entassement à pic de plus de quinze mètres de hauteur. Il nous faudrait faire une embarcation en amont comme nous avons fait pour le Jacicury du Trombetas, nous n'en avons ni le temps ni les moyens: je n'ai avec moi que trois hommes, une hache, quelques sabres; c'est trop peu pour entreprendre un canot.

Le brouillard de la chute nous oblige à nous tenir assez loin; mon papier est tout mouillé; pour le papier le malheur n'est pas grand, mais pour les photographies cela est plus grave. Un coup de vent a mouillé l'appareil et l'opérateur se désole: « Une si belle chute et je ne l'aurais pas! Je referais le voyage plutôt! Ce serait bien ennuyeux de refaire le voyage; enfin, s'il le faut... » L'ennui est qu'avec notre « Mâi da lua » nous ne pouvons emporter

grand'chose ; les produits sont restés en bas : nous n'avons ici que trois châssis.

Nous grimpons en nous aidant des mains en amont du saut du Cachorro. La rivière est large, belle. Il me semble tout à fait évident que ce Cachorro est mon Couroucouri que les cartographes ont fait aller au Trombetas. — L'Itapu et l'Inamhu seraient des affluents de ce Rio Cachorro. — Le débit d'eau est considérable et nous sommes dans la saison des sécheresses.

Mais alors les Mucambeiros qui ne m'ont jamais parlé de ce saut ne sont pas venus jusqu'ici. Leurs fameux Indiens Cachuanas ne seraient donc qu'une légende.

Nous sommes impuissants devant cette beauté naturelle, nous saluons et nous mettons proue en bas ; puis nous continuons tristement, obligés d'abandonner le projet d'aller chez les Indiens où je comptais faire une bonne moisson géographique, ethnographique, linguistique, photographique, et cela parce que je ne puis passer ce saut ! Le saut du Rio Cachorro est par $59^{\circ} 47' 59''$ de longitude ouest et $1^{\circ} 5' 2''$ de latitude sud.

Nous redescendons sans incident jusqu'à notre campement de la bouche du Cachorro, puis nous reprendrons le Trombetas que nous descendrons jusqu'au Rio Mapuera.

A Quebra Pote toute la rivière s'écoule par un étroit canal, rive gauche ; tout le reste est rochers et plages avec de grandes flaques d'eau stagnante. Dans cet unique canal nous rencontrons deux forts travessões également dangereux : le canot ne peut passer qu'à vide.

Le vent accourt à travers les forêts ; on entend au loin des branches qui craquent et plus près des tourbillonnements de feuilles mortes : c'est la pluie qui s'annonce.

Oh ! ces promenades sur ces interminables pédrais des cachoeiras aux heures les plus chaudes de la journée ! Il est sûrement vrai ce dicton brésilien : Il n'y a point d'enfer pour les cacoéristes ». Nous nous préparons à descendre Viramondinho.

Viramondinho est en ce moment, un petit ruisseau au milieu d'un grand champ de pierres duquel émergent quelques buissons.

L'orage gronde, nous sommes ici entre deux montagnes; celle de Viramondo et celle de Barraca. Sur les deux s'amoncellent des nuages, les deux orages se



Le Rio Mapuera en aval de Taboleirinho.

répondent l'un l'autre, et nous, qui sommes au milieu, nous attrapons toute la pluie; le ciel est noir, jaunâtre; l'air fait mal à respirer.

Le vent devient de plus en plus furieux, les éclairs s'entre-croisent de tous côtés, la foudre tombe quatre fois non loin de nous; tous nos hommes ont lancé leurs sabres au loin et se sont rassemblés autour de nous sous une tente jetée sur un saranzal. J'ai mis mes papiers dans mon caoutchouc et suis assis dessus pour les préserver; mais nous, mon Dieu, dans quel état sommes-nous!

inondés et grelottants, notre sang ne circule plus, il nous faut une partie de la nuit pour nous sécher.

Viramundo grande a en ce moment deux chutes inclinées à 45 degrés. La chute d'aval pourrait peut-être se passer, mais la chute d'amont a un rebujo qui engloutirait sûrement nos canots à leur descente de la chute.

Le canal de rive droite, le canal Barracão, n'a maintenant presque plus d'eau.

Nous passons avec beaucoup de difficultés dans Viramondinho. Jamais aucun canot du volume de mes deux grandes igarités n'a navigué au-dessus de la Porteira. Les Mucambeiros ne voyagent qu'avec des bateaux de pêcheurs pouvant contenir trois ou quatre personnes.

Les canots sont entièrement déchargés et poussés à la main sur les roches plates du fond du lit de la rivière.

L'île aux soubassements pierreux entre Viramundo et Viramondinho est un des plus beaux coins du paysage avec ses rochers noirs dont quelques-uns atteignent 6 mètres, rochers cuits à la surface, blancs à l'intérieur et portant encore très visibles des traces de la lointaine incandescence des temps éruptifs. —. De grandes pierres plates et des stratifications horizontales brisées sont sur le canal.

Nous sommes tous indisposés et Passarinho est bien malade; on se repose un jour à la plage des Botos en aval de Viramundo. Par moment le bruit de la cachoeira nous arrive énorme dans une bouffée de vent.

L'après-midi est obscure; l'heure de l'averse passe sans pluie; cependant l'orageuse journée fatigue tous les organismes, personne ne fait résonner la rabeca, on ne cause pas.

La nuit il fait très frais, la pluie menace et ne vient pas. Les hommes mêmes sont enveloppés de couvertures de laine ou tout au moins se mettent des paletots inaccoutumés. Le vent vient tantôt d'aval, tantôt d'amont, nous apportant simultanément dans le silence de la nuit le ronflement de la Cachoeira Porteira et celui de la Viramundo.

Cette journée de repos que nous venons de prendre ne nous a pas reposés :

sauf Passarinho personne n'est positivement malade, mais une lassitude, un malaise se manifeste par un manque d'entrain.

Les quatre travessões d'amont de la Porteira sont assez secs. Nous passons à la corde poupe la première : le fond de la rivière est une immense pierre plate. Nous sommes à l'embouchure du Rio Mapuera, affluent rive droite du Trombetas.

Nous nous sommes arrêtés pour déjeuner avant de commencer cette rivière, après quoi nous aurons à faire une bonne demi-journée.

Mais voici Raymond dos Santos qui arrive dans un petit canot avec son petit-fils. Voilà plusieurs jours qu'il guette notre passage, il a besoin de me causer. J'ai grande envie de l'envoyer promener : n'en ayant jamais tiré que des mensonges, je ne sais pas pourquoi je vais perdre mon temps à l'écouter.

Il a l'air bien ennuyé. Il a certainement quelque chose à me demander ; si je peux lui rendre service je le ferai volontiers, mais avant je vais le faire causer. Voici ce qu'il m'apprend : Raymond a été dans le Rio Cachorro jusqu'au saut ; il ne m'en avait pas parlé parce que son patron d'en bas lui avait défendu ainsi qu'à ses compagnons de nous donner aucun renseignement. Lui, il n'a jamais vu les Cachuanas, mais un jour il a trouvé une flèche arrêtée dans les saranzals de la rive au-dessus du saut. Les vieux Mucambeiros connaissent les Indiens de ce pays mais Adão, Esydio, Pédro, Carréna, qui sont des Mucambeiros de la fuite, n'ont jamais vu ces Indiens. Alors?...

Il y a chez un patron, en bas, deux Indiens qui seraient Cachuanas, Macueú et sa sœur, Maria Domingo. Ils se seraient sauvés encore enfants de leur pays pour venir habiter chez les Mucambeiros ; ils parlent encore le dialecte indien mais je ne pourrai les voir que si je paye leur compte chez leur patron.

Toute cette histoire n'est pas claire ; ces enfants pourraient bien être des enfants volés ; tout me porte à le croire : ils ne savent plus le nom des Indiens dont ils sont issus ; ils ne veulent me donner aucun renseignement sur les mœurs, la langue de ces Indiens. Peut-être en revenant du Rio Mapuera en saurai-je davantage.

Mais voilà bien une autre histoire. — Charles qui s'était embarqué avec les deux malades pour retourner au Pará, pour qui nous avions payé le voyage, s'est sauvé dans le bois quand il a été chez Raymond ; depuis huit jours il a la dysenterie et la fièvre ; il nous fait demander des remèdes.

Madame part immédiatement avec Raymond, emmenant seulement João ; elle reviendra demain.

Madame trouve Charles en triste état. Raymond et sa famille le soignaient en lui donnant de l'eau autant qu'il en voulait ; Madame est restée toute la nuit à côté de lui, lui faisant prendre, après une bonne dose de bismuth, du bouillon de poule, et dès le lendemain matin le malade allait beaucoup mieux, il était en état d'être embarqué.

Madame a de nouveau payé Raymond pour descendre Charles à Oriximiná où il a bien promis de prendre le vapeur pour le Pará et d'aller se refaire à l'hôpital.

CHAPITRE VII

Rio Mapuera. — Situation du Yamunda. — Capuera de Raymond dos Santos. — Madame fait le dentiste. — Cachoeira do Taboleirinho. — Les tartarugas et les capitaris. — Trafic des tartarugas. — Un taillardão. — Tapir poursuivi par un tigre. — Cachoeira do Taboleiro. — Cachoeira do Boqueirão. — Cachoeira das Ilhotas. — Cachoeira das Pedras Gordas. — Carrascas. — Cachoeira Grande. — La Tracajá. — Cachoeira das Ilhas. — Antonio se dégage d'un sucurijú et le tue. — Chasse d'un tigre et d'un serpent venimeux. — Castanha, caoutchouc, fève Tonka. — Retour au confluent de la Mapuera et du Trombetas.

Le Rio Mapuera, appelé Rio de Faro par les Mucambeiros parce que, prétendent-ils, cette rivière va à Faro, a son confluent à environ 60 kilomètres de la rivière du Yamunda, au nord de celle-ci, et à 160 kilomètres à vol d'oiseau de la ville de Faro. Cette ville est située sur le Yamunda au sud-ouest du Rio Mapuera.

Il en est de la géographie des Mucambeiros comme de leurs renseignements, il ne faut pas en tenir compte.

Le confluent de la Mapuera a 1500 mètres de rive à rive et une île de moyenne grandeur à l'entrée, puis un rapide et un travessão moyens que nous passons aisément à la corde ou à la vara. Le lit de la rivière est formé de grandes pierres plates comme dans le Trombetas.

A près de 4 kilomètres de l'embouchure de la Mapuera, rive gauche, une

capuera¹ est bien cachée dans l'intérieur des terres. Rien sur la rive ne pouvait la laisser soupçonner : c'est une ancienne roça² de Raymond dos Santos. Habitué à prendre le bien d'autrui, il a peur d'être volé; ainsi s'explique pourquoi il a mis cette capuera à l'abri de tout regard.

Nous avions d'abord pensé à faire un voyage très rapide, mais la chose nous est impossible, vu l'état général de notre petite troupe. Moi-même je suis très fatigué et ne me sens pas la force de me tenir dans un petit canot. Nous partons avec Andarinha et six hommes. Passarinho est incapable de faire le voyage, je le laisse à la garde du reste des provisions que nous laissons chez Raymond dos Santos.

Nous allons à la vara pour commencer. Il y a très peu de fond, mais le courant est assez fort.

Les premiers travessãos ont suffisamment de force pour nous permettre de décharger notre canot.

Les rives sont hautes et bien boisées, nous en avons de 20 mètres à pic nous laissant voir successivement des couches d'argile rouge et de calcaire blanc ou légèrement jaunâtre.

Nous nous arrêtons pour déjeuner à une petite île qui a en amont une grande dalle de pierre de plus de 100 mètres de large sur 300 mètres de long, d'une seule pierre usée seulement par endroits par le travail des eaux.

Chico ne peut pas déjeuner, il souffre abominablement du mal aux dents. Comment faire? Madame est une autre fois dentiste. C'est la troisième opération de ce genre depuis le commencement du voyage, mais il manque le fauteuil.

Chico se couche sur le dos, Madame prend un mouchoir pour ne pas que la dent glisse; elle la tient entre ses doigts comme dans un étau et, malgré les grimaces et les cris de Chico, la dent arrive et il est soulagé.

Nous repartons dans cette rivière, de paysage gracieux et de voyage relativement facile.

1. Capuera, abatis abandonné.

2. Roça, abatis (lieu défriché).

Nous arrivons à la cachoeira do Taboleirinho. C'est à cette cachoeira que les Mucambeiros paresseux viennent chercher des tartarugas et des œufs. Les plus vaillants s'aventurent jusqu'à la cachoeira do Taboleiro où ils en trouvent davantage.

Les tartarugas sont les tortues à écailles, mais leurs carapaces sont toujours inutilisées, jetées dans le bois ou au fond de l'eau. Et à ceci il y a une raison :

Une loi du Pará limite le nombre de tartarugas que chaque famille a le droit de consommer. Pour y veiller, il y a un « fiscal ». Mais le fiscal, qui trouve le commerce bon, une de ces tortues se vendant au Pará de 20 à 25 milreis, laisse passer les tartarugas à condition qu'on lui permette de prélever ce qu'il voudra. C'est ainsi que le fiscal du bas Trombetas vient, nous a dit Raymond, « d'en faire un chargement de canot pour la ville ». Et les tartarugas vont diminuant avec une très grande rapidité dans l'Amazone et ses affluents.

Elles vivent ordinairement dans les endroits profonds et tranquilles, dans les lacs de préférence. Elles sont herbivores. Elles se nourrissent principalement de l'herbe des rives, des feuilles qui tombent des arbres, des fruits des palmiers de la rive qui s'échappent dans l'eau ; elles sont très friandes de l'œil du palmier Jawary.

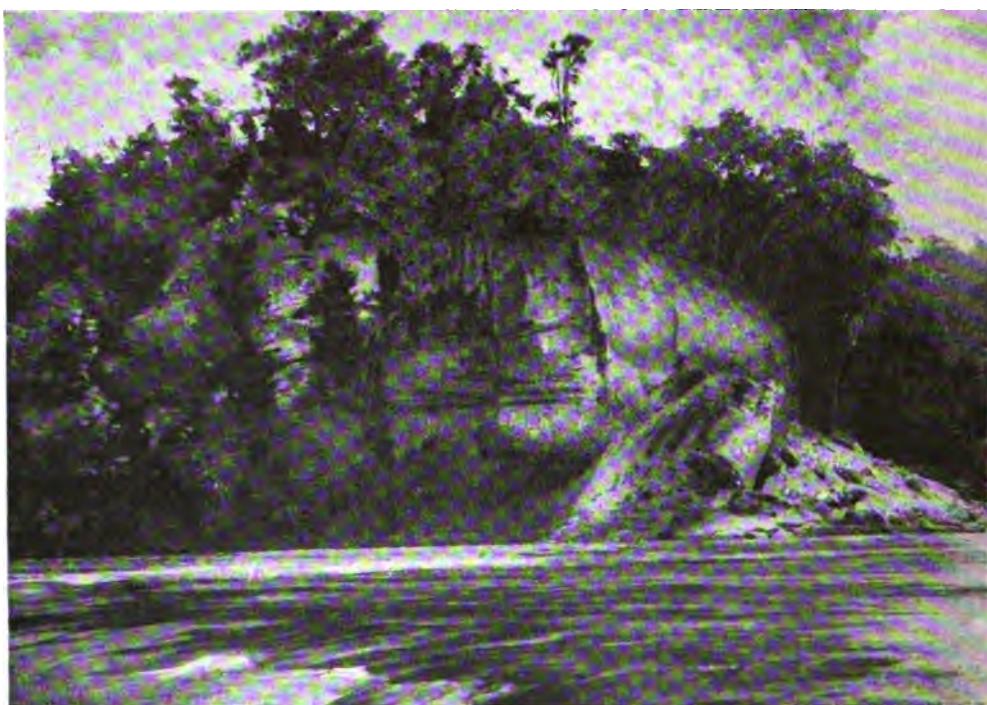
Quand arrive le moment de la ponte, la tartaruga sort des lacs et va à la recherche d'une plage. Une première nuit elle l'explore et, si l'endroit lui plaît, la nuit suivante elle vient y pondre. Dans le cas contraire, elle chemine plus loin jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un lieu à sa convenance.

Une fois la plage choisie, elle y creuse un trou circulaire d'environ 25 centimètres de diamètre sur plus de 1 mètre de profondeur et pond de 160 à 210 œufs selon son âge. La ponte se fait ordinairement de la Sainte-Marie (15 août) à la Saint-Michel (29 septembre). Je dis ordinairement, parce qu'il y a une légère variation avec chaque rivière, mais cette différence est peu considérable, elle ne dépasse pas de huit à quinze jours.

Aussitôt qu'elle a recouvert ses œufs avec du sable, la tartaruga s'en va à l'eau bien plus légère. Elle n'y plonge que plus difficilement par suite de cet

allègement ; elle est obligée de s'y reprendre à trois ou quatre fois pour pénétrer dans l'eau. C'est au moment de la ponte, peu de jours avant ou après, que les chercheurs de tartarugas les attrapent. Pour les saisir ils les tournent sur le dos, les pattes en l'air.

Les plages les plus grandes sont celles où l'on trouve et où l'on prend le



Cachoeira do Taboleirinho.

plus de tartarugas, on les appelle d'habitude « viracão, viracão grande ». Le jour de la Saint-Michel est le dernier où l'on va à la « viracão ». Il paraît que ce jour-là toutes les tartarugas et les capitaris (le capitari est le mâle de la tartaruga) sortent sur les plages et qu'alors on fait une très bonne chasse.

Je crois qu'il serait préférable, au lieu d'une prohibition vexatoire et inefficace, pour empêcher la prise des tartarugas et la destruction des nids, d'encourager l'élevage en fondant des établissements comme on fait chez nous pour

les huîtres et les moules. Avec l'énorme quantité d'œufs que donne chaque tartaruga on arriverait très vite à un résultat magnifique. Les éleveurs réaliseraient ainsi de gros bénéfices et le Pará acquerrait une nouvelle source de richesses, car non seulement les tartarugas alimenteraient le marché qui n'en



La cachoeira grande de la Mapuera.

est pas encore assez approvisionné, mais encore il pourrait être avantageusement établi un service d'exportation pour les écailles de la carapace.

A la CACHOEIRA DO TABOLEIRINHO nous avons cinq petites îles sur un soubassement et de grandes roches recouvertes d'une maigre végétation, puis deux travessãos. Celui d'amont, haut et sec, nous oblige à décharger.

A la rive droite apparaît un « talhadão », comme disent nos hommes (de talhado, roc escarpé), espèce de rocher à pic comme nous en voyons beaucoup depuis le commencement de la rivière. A en juger par celui-ci qui est éboulé, ce sont des amas sablonneux solidifiés, éboulés en coupures verticales et sur la façade desquels le temps a mis sa teinte grise.

Nous dormons un peu en amont de la cachoeira Taboleirinho, la rivière est large et profonde. Nous n'entendons plus la cachoeira d'aval, nous sommes trop loin pour entendre les travessões d'amont; il fait frais, le ciel est beau, le silence est absolu, le repos est bon.

10 heures du soir. — Un galop furieux. C'est un tapir qui est pressé de près par un tigre.

Le tapir vient dans la direction de notre tente. Arrivé à quelques mètres de nous, il aperçoit notre lanterne et s'arrête médusé, ce qui permet au tigre de sauter dessus. Mais les balles commencent à siffler et les deux bêtes effrayées se sauvent chacune de son côté. Malheureusement la nuit est noire et ne nous permet pas de suivre la trace du tapir. C'est une bonne pièce de gibier que nous perdons et qui nous aurait bien fait plaisir.

Le matin, au réveil, le brouillard est froid et épais, nous sommes forcés d'attendre une bonne demi-heure avant de partir. Des petits rapides sur des pierres glissantes qui empêchent qu'on puisse passer à la vara obligent les hommes à se mettre à l'eau par la froidure de ce matin glacé.

Les rives sont toujours hautes et bien boisées. Beaucoup de très beau bois de construction, tels que étauba, acapu.

La cachoeira do Taboleiro comprend d'abord quatre petits rapides secs, puis un long et fort rapide qui nous met dans la nécessité de décharger complètement notre canot. Elle a cependant encore passablement d'eau. Le partage se fait par un îlot sur la rive droite et il est assez bon.

Au-dessus de la cachoeira et sur la même rive, nous voyons une capuera ou plutôt un essai de capuera, car le taillis a été coupé. Il n'y reste que quelques gros arbres. Nous remarquons quelques traces de feu. Il est bon de noter qu'il

n'y a jamais eu là une bien grande plantation, une futaie bien garnie. De qui est cette capuera ? Je n'ai pas entendu dire que les Mucambeiros aient eu des abatis dans cette rivière, surtout à cette hauteur.

Dans ces parages, les nuits sont très froides, tous les hommes s'en plaignent : le matin, dans le brouillard quotidien, nous sommes tous grelottants.

Sur les rives, des assises rocheuses horizontales et en retrait les unes des autres ébauchent de gigantesques marches d'escalier : au pied de ces marches nous allons à la rame, car il y a 4 à 5 mètres de fond.

Nous apercevons quelques pieds de « castanheiros » des deux côtés, au sommet de murailles à pic de 3 à 4 mètres de hauteur; on dirait des murs d'un parc suspendu.

Nous laissons la moitié de notre charge dans le bois sous une de nos tentes afin de pouvoir, en allégeant ainsi le canot, aller plus loin et plus vite. Nous trouvons des ananas sauvages sur la plage broussailleuse où nous nous arrêtons pour déjeuner.

Nous arrivons ainsi à la CACHOEIRA DO BOQUEIRÃO dans un paysage de fortes montagnes qui s'étendent, rive droite et rive gauche, à une certaine distance dans l'intérieur. Cette cachoeira est un très long et très fort rapide que l'on ne peut passer que canot à vide et non sans grands efforts.

En amont deux rapides et deux travessões que nous remontons à la corde sans décharger. La rivière est divisée par des pédrals en trois canaux. Nous prenons celui du milieu, les deux autres étant un peu secs pour notre canot.

La CACHOEIRA DAS ILHOTAS est une suite de travessões tous très forts. Il n'y a pas de canal, nous allons en zigzaguant entre de petites îles. Nous pénétrons où nous pouvons avec beaucoup de peine, il y a de fortes montagnes de chaque côté des rives.

La rivière continue à traverser une région de fort beaux massifs montagneux. Entre les travessões la rivière est profonde de 6 à 7 mètres.

Nous avons laissé des pierres noires à angles brusques, à fines aiguilles, entrant profondément dans les pieds des hommes. Nous avons maintenant de

beaux blocs de rochers arrondis, quelques-uns de plusieurs centaines de mètres cubes.

Nous atteignons la CACHOEIRA DAS PEDRAS GORDAS. La vue est superbe. Nous croyons apercevoir une ville. Ce ne sont que de magnifiques pierres hautes de 12 à 15 mètres, larges de 8 à 10 et longues de 20 à 25. Ces pierres sont toutes arrondies, sont « gordas » (grosses). Elles barrent la rivière sur



Pedral.

toute sa largeur. C'est un beau paysage, mais excessivement ennuyeux pour la navigation. Un très fort travessão nous oblige à décharger.

Sur le flanc des montagnes bordant la rive gauche nos hommes voient des carrascas¹ et en sont tout joyeux. Ils sont tous enfants des campos et ils savent bien qu'où il y a des carrascas généralement le camp est proche. Ils me proposent pour s'en assurer d'aller à la découverte, d'escalader la montagne et de regarder de l'autre côté. J'ai le regret de le leur refuser. Ils sont à peu près tous quelque peu éclopés, ils me retourneraient malades et je ne pourrais pas achever mon voyage.

Nous traversons une véritable région montagneuse et toujours nous avons

1. Carrasca, lieu planté d'yeuses.

nos grands blocs de roches. Mais est-ce que ces pierres n'auraient pas donné



Montagne dans le Rio Mapuera.

le nom à la rivière? Serais-je dans l'Itapu? (Ita : pierre, — u : grande). Je verrai cela bientôt.



Cachoeira do pedral grande.

Nous voici à la CACHOEIRA GRANDE, au milieu d'un vaste champ de pierres et de roches où la rivière se divise présentement en plusieurs bras. On

y voit deux travessãos également forts d'environ chacun 1 mètre de dénivellation. Nous passons le premier rive gauche, le canot complètement déchargé, puis nous traversons, pour longer le second rive droite, où nous trouvons difficilement un chemin entre de petites îles rocheuses.

Nous nous arrêtons un peu au-dessus de la cachoeira, les hommes sont brisés; le voyage du Trombetas a été mauvais pour nous. La cachoeira fait un bruit assourdissant et pourtant nous l'avons passée sans l'entendre avec autant de force : c'est que le vent vient d'aval.

La rivière est excessivement sèche, nous sommes souvent arrêtés par des bancs de roches, nous avons un fond de sable avec au plus 60 centimètres d'eau. Sur les rives, des roches amoncelées et de grandes pierres plates forment des tables gigantesques.

Nous apercevons beaucoup de « carrascas » rive gauche. Il ne serait point étonnant que nous soyons ici dans une région de campos faisant suite à ceux de Cuminan pour aller à ceux de Rio Branco. Nous avons toujours quelques montagnes sur les rives, mais moins hautes. L'ensemble du pays est plus plat.

Nous rencontrons quelques plages dont l'une assez grande avec des œufs de tracaja (tortue plus petite que la tartaruga). La rivière s'élargit un peu mais au détriment de la profondeur qui n'atteint pas 1 mètre entre des roches, des pierres et des bouts de plages semés au hasard dans le lit du cours d'eau. La navigation, sans être impossible, est de la plus extrême difficulté.

La CACHOEIRA DAS ILHAS est très forte et à peu près à sec, d'autant plus que la rivière est ici partagée en plusieurs bras par une quantité d'îles de grandeurs diverses, généralement petites.

Le premier travessão d'aval, un peu sec, est passé à la main avec tous les hommes dans l'eau, le canal est au centre. Les autres travessãos sont une suite de rapides les uns au-dessus des autres; le canot traverse complètement à vide, mais toutefois est-on obligé de déplacer des pierres dans le lit de la rivière pour avoir un chemin de plus. Malgré sa suffisance d'eau, le canal où nous nous trouvons est très ennuyeux; nous sommes forcés de nous arrêter à chaque

instant pour couper au sabre ou à la hache les branches ou les arbres qui obstruent notre chemin.

A travers toutes ces îles il est presque impossible de se reconnaître : ce petit archipel fluvial est un dédale qui n'en finit plus.

Les travessões d'amont sont davantage canalisés, ils se présentent avec beaucoup plus de force, ce sont des remous violents formant une espèce de saut.

Sans nul doute notre igarité, même à vide, irait au fond, il faudrait trouver un petit canal plus calme. Mais après des recherches minutieuses nous devons nous rendre compte qu'on ne peut passer par le grand canal. Mes hommes sont malades comme moi d'ailleurs, nous n'avons point de canot au-dessus, nous ne pouvons y faire passer le nôtre, avec regret il nous faut revenir.

La Cachoeira das Ilhas est à $60^{\circ} 46' 27''$ de longitude ouest de Paris et $43' 27''$ de latitude sud.

Il me paraît de toute évidence que cette rivière, d'après sa direction et son débit d'eau, est celle que j'ai visitée en 1884-1885 et que les Indiens Tarumans m'ont désignée sous le nom de Mapouère, Mapuera selon l'orthographe brésilienne.

Nous redescendons cette riche et belle rivière. Depuis hier l'eau a baissé de plus de 15 centimètres. Pour que le canot avance, il faut creuser plus profondément le canal que nous avons fait hier. Je remarque alors que si la fortune inespérée que j'avais désiré voir réaliser mes vœux nous avait permis de nous hisser au-dessus du saut qui nous a barré la route, nous ne serions parvenus à aucun résultat satisfaisant. Il est probable même que nous serions restés prisonniers dans ce lieu isolé jusqu'au commencement de l'hiver.

Nous repassons la Cachoeira Grande, mais la poupe la première, comme il est indispensable dans toutes les cachoeira's un peu fortes. Les hommes qui sont à la corde retiennent le canot de manière à aller très doucement, l'empêchant de battre sur les bancs de pierres, le garant de tous les mauvais endroits : nous pouvons nous dispenser de l'alléger.

La nuit approche, nous nous arrêtons au milieu de la Cachoeira Grande; en aval et en face de nous nous admirons un splendide jeu d'ombres sur les belles montagnes qui s'étendent au bas de la cachoeira.

Dès le matin, un brouillard bleu cendré apparaît à une trentaine de mètres de hauteur sur les montagnes d'aval dont il cache partiellement le sommet.

La fraîcheur est un peu vive. Les hommes entourent notre feu en prenant le café. Dominant les conversations, la cachoeira bruit avec force, son mugisse-



Pedras gordas.

ment cause une certaine impression. Des oiseaux criards traversent la rivière dans les hauts du ciel pâle ou gris, la forêt sommeille encore.

Le canot descend à vide la seconde partie de la cachoeira; les perches le guident et le protègent contre les chocs; la corde le retient sur les déclivités trop brusques, nous allons avec une facilité relative.

En amont, entre les montagnes qui s'arrondissent en cercle, on voit la rivière descendre. Elle est partagée en plusieurs canaux petits et moyens, tout blancs de l'écume de l'eau bondissante et qui veinent d'hermine un champ de roches grises, moucheté de buissons verts ou roux, champ de roches qui est le lit même du cours d'eau maintenant à l'étiage.

En passant le canot, tous les hommes étant à l'eau, un serpent non venimeux, un *sucurijú*, un petit *sucurijú* de deux mètres de longueur, manœuvre pour enrouler les jambes d'un de mes matelots, Antonio. Celui-ci nous donne alors un extraordinaire exemple de sang-froid. Il saisit le serpent à deux mains par la queue et tirant vivement le reptile de l'eau, le frappe à coups redoublés sur cette eau même, en le faisant tournoyer sur sa tête comme une fronde. Il lui donne le dernier coup sur une roche, puis nous montre à bras tendus le



Montagne dans la Mapuera.

serpent mort. — Antonio est d'ailleurs calme et souriant; il ne commente même pas d'un mot son exploit qu'il considère apparemment comme une chose toute naturelle.

Sous le brouillard du matin qui tombe de plus en plus épais, nous continuons notre chemin parmi les rochers que nous heurtons parfois, au milieu des courants et dans une demi-obscurité d'un gris terne.

Bientôt le brouillard se dissipe, la rivière est pleine des feux du soleil levant. Elle coule ici de l'ouest à l'est et nous montre ses rives, ses plages, ses rochers et montagnes comme dans un décor de féerie.

Nous repassons, au Pédral Grande, les nombreux blocs de gros rochers isolés

épars au milieu de la rivière qui, l'hiver, doivent former une cachoeira périlleuse. En ce moment, nous n'y avons qu'un fort rapide.

En aval du Pédral Grande, rive gauche, il y a de petites plages avec quelques œufs de tracaja. Les plages n'ont pas d'étendue, mais elles ne sont pas rares, on en voit passablement ayant toutes un aspect uniforme.

Nous arrivons le soir à la cachoeira do Boqueirão. La journée n'a pas été trop mauvaise, en dépit de la violence augmentée de toutes les cachoeiras descendues plus à sec que quand nous sommes montés. C'est à cette cachoeira do Boqueirão que d'amont en aval finissent, dans le lit de la rivière et sur les rives, les pierres en grosses masses arrondies, et que commencent les pierres plates feuilletées ou en agglomérats.

L'été est dans son plein, le brouillard du matin est fort clair, il disparaît comme par enchantement. Le ciel est sans nuages, la matinée est radieuse. Des oiseaux s'ébattent et chantent dans les buissons de la rive, la nue est d'un azur tendre, légèrement teinté de lait.

Nous n'avons plus rien à manger, rien qu'un peu de farine de manioc; nous nous arrêtons au bas de la Cachoeira do Boqueirão pour chasser ou pêcher un jour ou deux.

La charge que nous avions laissée ici est intacte. Aussi bien les Mucambeiros n'ont-ils jamais passé la Cachoeira Taboleiro. Au-dessus de cette cachoeira, la rivière que nous avons parcourue était vierge.

Les Indiens n'y ont du moins laissé absolument aucune trace, ni d'habitation, ni de séjour, ni de voyage.

Notre chasse a été maigre, nous avons eu : un agouti, un hocco, une maraye, une perdrix, deux tortues de terre. Plus deux pièces non comestibles : un tigre et un serpent venimeux.

Sur notre plage broussailleuse, avec la montagne en face, la journée très chaude, orageuse et sans air, a été fort accablante. Le soir est arrivé sans nous apprêter la moindre fraîcheur. La fatigue des kilomètres que nous avons parcourus en moins de trois mois, dans cette région inconnue et déserte, tombe ce

soir sur nous comme le casque devenu trop lourd sur la tête fatiguée, toute pleine de la rumeur et de la folie du combat.

Nous poursuivons la rivière basse toujours. Partout des masses de pierres et de roches que nous n'avions pas vues en montant, et qui apparaissent dans le lit retiré du cours d'eau.

A la cachoeira do Taboleiro il faut entièrement décharger le canot. Les difficultés sont maintenant extrêmes. Le moindre rapide est devenu une « secca » d'une grande étendue, que l'on ne peut descendre qu'avec beaucoup de précautions et une très grande lenteur.

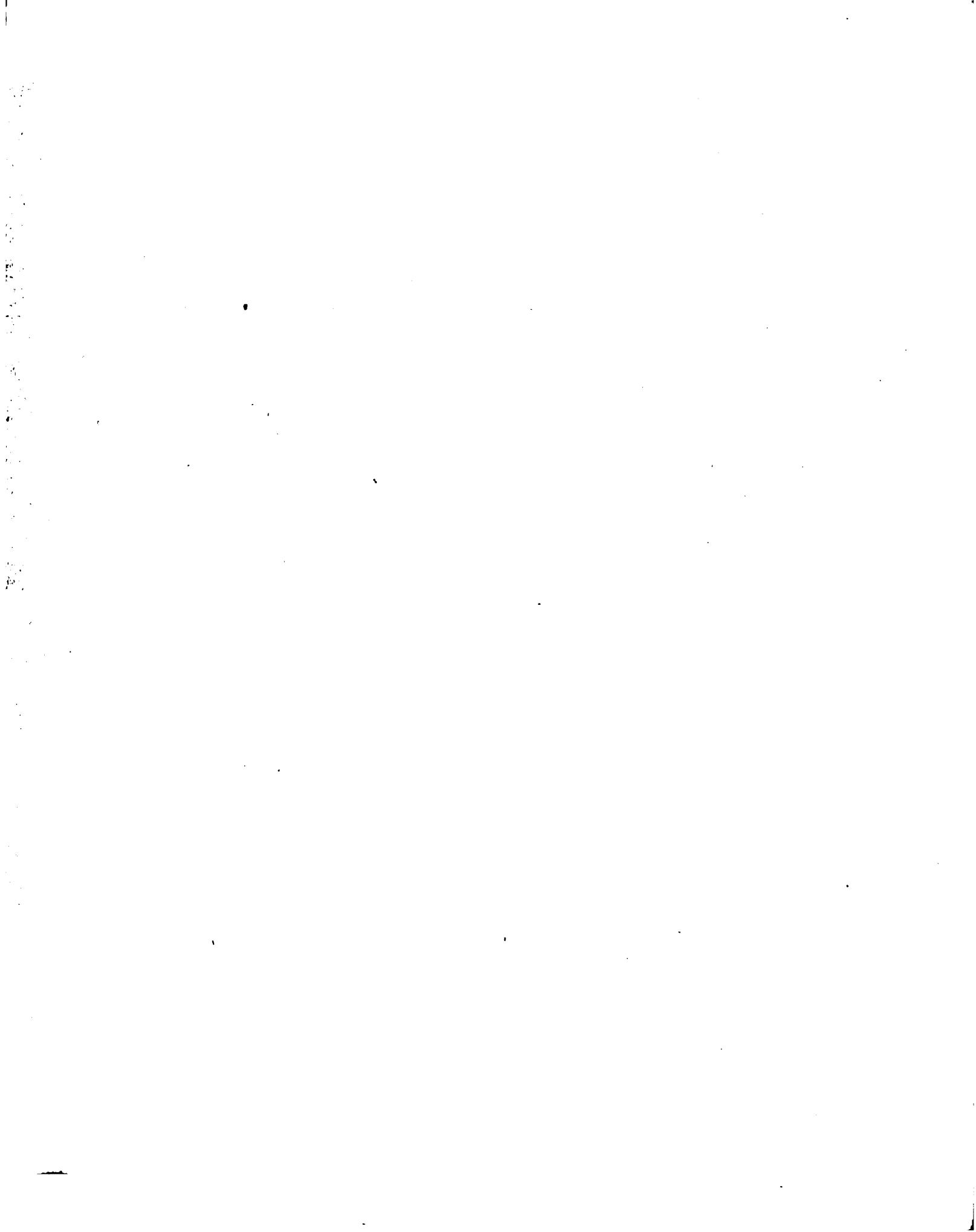
Nous trouvons des travessãos qui n'existaient pas en montant.

A la cachoeira do Taboleirinho il nous faut aussi décharger pour passer le canot. Mais les forces s'en vont, on réagit à coups de nerfs, puis il arrive qu'on tombe tout à fait. Courage ! nous voici à l'embouchure de la rivière.

Il paraît que quand la Mapuera est au plus sec, en novembre ou décembre, déjà le Trombetas a sensiblement augmenté. Ce phénomène de deux rivières jumelles, ayant un cours à peu près parallèle et traversant des régions sensiblement identiques, sans présenter une simultanéité absolue dans leurs périodes de crue et d'étiage, n'est point particulier à ces rivières. Le Tocantins et l'Araguaia présentent les mêmes caractères, la même spécialité.

La Mapuera est de beaucoup la plus riche des trois rivières que nous venons de visiter et de parcourir. Il y a peu de castanhas¹, mais le caoutchouc y est en grande abondance. Sur les rives pousse la fève tonka, qui paraît devoir exister en très grande quantité dans l'intérieur.

1. Castanha, châtaigne.



CHAPITRE VIII

Descente de la Porteira. — Mort d'Henri Coudreau. — Douloureuse séparation. — Veillée funèbre. — Lac Tapagem. — Retour à Oriximiná. — Rentrée au Pará.

Nous descendons la Porteira qui forme à cet endroit un saut rive gauche. Tout en étant dangereuse la rive droite nous permet, avec le canot vide, de passer sans avaries.

Nous voici en bas de ces terribles cachoeiras que nous ne devions pas pouvoir traverser. Maintenant il faut presser le voyage, il y a douze jours que je ne me nourris que de lait, et depuis hier il n'y en a plus. Il est impossible d'en trouver dans ce désert, il n'y a qu'à serrer les dents... et à aller vite. En attendant que je puisse me remettre à manger, mes jambes fléchissent et ne peuvent plus me porter.

* * *

Cette phrase est la dernière écrite par Henri Coudreau, le 9 novembre, vers les six heures du soir.

* * *

Nous étions dans notre canot. Henri Coudreau, notre chef, était étendu sur des couvertures et se préparait à dormir. Il était affaibli, mais son état ne

m'inspirait aucune inquiétude. Le voyant un peu affaissé, je ne voulus pas dormir, et je restai à côté de lui, cherchant à rafraîchir avec mes mains sa tête qui devenait de plus en plus brûlante.

Plusieurs fois, il me demanda du lait. Mais de celui que nous avions emporté, une partie avait été consommée à mon insu par deux hommes de notre troupe.

Hélas! je ne veux pas les maudire, car il y eut dans leur faute beaucoup d'inconscience. Ces hommes primitifs n'ont pas une haute culture morale, leurs instincts sont bien souvent leurs seuls maîtres. Mais ils me firent souffrir pendant quelques heures le plus pénible et le plus douloureux des supplices.

Je ne pouvais satisfaire le désir d'un malade, d'un mourant, et ce mourant était ce que j'aimais le plus au monde, celui pour lequel j'avais quitté ma famille, ma patrie. Partout où il était allé je l'avais suivi. J'avais vécu de sa vie de la bête, j'avais partagé ses dangers, et je voyais arriver avec une indicible souffrance le moment de la séparation.

La nuit très claire me laissait voir son pauvre et pâle visage. Je sentais qu'il était très mal. Lui cependant me parlait de l'avenir et, comme dans un rêve, faisait de riants projets.

J'appelai un de mes hommes pour soulever son oreiller et arranger les couvertures. Il prit le bras de mon mari et le laissa tomber avec stupeur. Lui me dit sans tremblement dans la voix : « Est-ce que j'en serais déjà là! » Alors je vis qu'au poignet le sang ne circulait plus, il s'amassait en boules.

Henri Coudreau lut-il mon effroi dans mes yeux? Il m'appela d'une voix déchirante, d'une voix où il y avait tout le regret de n'avoir pas assez pleinement joui de la vie qu'il laissait. J'ai lu dans ses yeux la souvenance des bonheurs passés et la douleur amère de me laisser. « Ma Fauvette, ma.... » Ce fut tout, ce fut l'accès pernicieux fulminant dans toute son horreur.

Il était deux heures et demie! Le désarroi fut complet. Je l'appelai désespérément, j'essayai les frictions, mais rien : ni un souffle ni un mouvement ne

répondirent à mes soins. Je ne pouvais plus garder d'espoir. Je levai la tête vers le Ciel, sondant l'Infini, écoutant si je n'entendais pas au fond de mon âme quelque voix mystérieuse qui me parlerait secrètement à travers l'étendue. Rien! Mes yeux appesantis regardèrent de nouveau mon mort bien-aimé.

Les hommes allumèrent autour de lui tout le luminaire dont nous pouvions disposer. C'était un spectacle navrant et terriblement beau que celui de cette illumination funèbre au milieu des eaux noires avec, au-dessus de nos têtes, un ciel constellé d'étoiles.

Il nous fallut attendre le jour pour trouver un coin de terre. Le soleil se leva inconsciemment radieux et rendit plus pénible encore ma veillée de mort.

Nous étions en face du lac Tapagem rive gauche. Il y a là quelques collines. C'est l'endroit que j'ai choisi pour qu'il puisse dormir tranquille de son dernier sommeil.

Nous n'avions pas de bois pour faire son cercueil. J'ai fait enlever les planches d'un canot et je suis restée là presque sans vie toute la journée, entre mon mari mort et les hommes faisant le cercueil à côté de moi et me distrayant à chaque instant de ma douleur, pour me demander comment il fallait s'y prendre.

Chaque coup de marteau retentissait dans mon cœur, et j'ai supporté cette peine pendant plusieurs heures, et je ne suis pas morte d'émotion. Aujourd'hui, je me demande comment cela a pu se faire, et pourquoi je suis encore de ce monde, comment j'ai résisté à de pareilles secousses!

Les hommes emportèrent le cercueil de celui qui toujours avait été bon et doux pour eux. Je les suivis, brisée.

Comme Jésus, j'ai monté mon calvaire, mais il m'eût été moins douloureux de marcher comme lui au gibet que de conduire à sa dernière demeure le compagnon de ma jeunesse, celui qui avait été pour moi un ami, un père, un frère, un époux.

Lorsque la funèbre tâche fut terminée, je fis attacher mon hamac à côté de



En amont de la cachoeira grande.

la tombe, et je me dis : « Désormais je vais rester ici, j'y mourrai pour ne pas être séparée de son corps, même dans la mort. »



Montagne dans la Mapuera.

J'y demeurai cette première nuit, puis une seconde. Mais pourquoi n'y suis-je point encore?...

Est-ce pour revoir la France? Non. Pour aller trouver ma mère, ma sœur, ma chère petite Jeanne? Non. Pour finir la tâche qu'il avait commencée? Non.

Alors... alors, je ne sais pas. Pourtant la mort aurait été meilleure en ce



Cachoeira das Ilhas rive gauche.

moment aux côtés de mon pauvre mort; elle m'aurait été douce près de sa tombe, dans la forêt vierge des bords du Trombetas.

Aussi est-ce du fond de mon cœur que je dis avec le poète :

- « Et toi, divine mort, où tout rentre et s'efface,
- « Accueille tes enfants dans ton sein étoilé,
- « Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
- « Et rends-nous le repos que la vie a troublé.

Pour revenir à Oriximiná, je ne voulus marcher que la nuit : c'était trop

triste de revoir seule les lieux que nous avions explorés ensemble. Nos canots, ayant à l'avant chacun une faible lumière, marchaient sur les eaux noires pendant l'obscurité de la nuit.

C'était bien une descente funèbre, une promenade des morts, la course éperdue d'une âme qui n'a plus le souffle qui pouvait lui faire accepter la vie.

CHAPITRE IX

Aspect général. — Récolte de la castanha. — Commerce d'Oriximiná. — Richesse du Rio Mapuera : bois de construction et caoutchouc. — Les Mucambeiros ; leurs mœurs, leur caractère, leurs installations et leur résidence. — Colonisation, son utilité, son urgence.

Dans le Trombetas comme dans toutes les rivières que nous avons visitées jusqu'ici, il y a deux zones bien distinctes, celle de la bouche aux cachoeiras et l'autre en amont des cachoeiras.

De la bouche du Trombetas à la Cachoeira Porteira le terrain est peu accidenté, on n'y rencontre que des terres basses et marécageuses. Le pays est à peur près désert : peu, bien peu d'habitants. La plupart des rares cases que nous avons vues sont vides, mais quand arrivera la safra de la castanha, il y aura une population relativement nombreuse.

La castanha est très abondante dans le bas Trombetas. L'Intendant municipal me disait qu'en 1899 il était passé à Oriximiná plus de 36 000 arrabas de castanhas (54 000 kilogrammes); le seul lac Trapécu en fournit, paraît-il, à lui seul plus de 4 000 barriques tous les ans, et encore il manque de bras. Il ne se ramasse pas, dans le Trombetas et les lacs riverains, le dixième de la castanha existante. Les rives seules sont exploitées, personne ne se risque à l'intérieur. Les principaux centres de récolte de la castanha sont : le lac Yacaré, le lac Trapécu et le Cuminan.

Dans le Trombetas, le seul centre est Oriximiná. Cette bourgade bâtie sur le flanc d'une petite colline est assez agréable à la vue avec ses maisons ou torchis bien badigeonnés de chaux et ses portes et fenêtres peintes de couleurs voyantes.

Le commerce y est prospère. Non seulement il y a la castanha, mais encore la pêche du lamantin et du pirarucú dans les lacs, la fève tonka, les peaux, les plumes d'aigrettes, un peu de cacao.

A Oriximiná, se construisent des canots petits et grands, de petites chaloupes à vapeur. Il y a actuellement cinq chaloupes qui naviguent dans le bas Trombetas : Occidental, Onça, Tuninha, Condor et Oximiná. Cette dernière appartient à un Portugais, M. Carlos-Marie Teixeira, établi déjà et depuis longtemps à Oriximiná, d'une éducation parfaite et d'un cœur excellent.

Au-dessus des cachoeiras, le climat et l'aspect de la rivière sont complètement différents. Le Trombetas est pauvre en produits naturels, peu de castanhas, pas de caoutchouc, un peu de fève tonka et quelques copayers, mais la terre nous a paru excessivement bonne pour la culture du café, et le climat est bon.

Dans le Rio Cachorro les bois de construction abondent, les terres sont excellentes pour la culture et il y a de la castanha ; mais cette rivière est inhabitable tellement elle est infestée de carapanas et de chauves-souris.

Le Rio Mapuera est riche, très riche même, la forêt a de très beaux bois de constructions navales et des bois d'ébénisterie, tels que l'acajou, le cèdre, le bois de rose. La castanha y est plus abondante que dans le Cachorro et dans le Trombetas ; sur les rives il y a beaucoup de fèves tonka et il paraît y en avoir davantage encore dans l'intérieur. La grande richesse de la Mapuera est son caoutchouc, le caoutchouc fin de l'intérieur. Son climat est assez bon.

Ces trois cours d'eau (le Trombetas, le Rio Cachorro et le Rio Mapuera), dotés de chutes importantes, seront certainement plus tard, pour les villes du bas des rivières, une énorme production de force électrique.

LES MUCAMBEIROS.

Les Mucambeiros¹ du Trombetas étaient tous esclaves sur les bords de l'Amazone entre Obidas et Prahinha. Il reste seulement cinq Mucambeiros de



Cachoeira das Ilhas, rive droite.

la fuite : Pedro Carrère, Ambrosio, Adão, Esydio et Ramos. Il n'y a entre eux aucun accord ni aucune entente.

Quand on a vu l'organisation chez les Bonis et les Youcas on ne peut avoir que le plus parfait mépris pour la misérable canaille qui compose cette population mucambeira. Eux et leurs patrons ne savent guère que raconter sur le Trombetas d'obscurs mensonges cachant sans doute quelques vilaines et inavouables histoires.

1. Mucambeiros, nègres marrons du Brésil.

Il serait évidemment étrange à notre époque de faire à d'anciens esclaves un crime d'avoir réussi à s'évader. Mais de là à tenir ces individus pour des héros ou même simplement pour des hommes de bien, il y a un abîme. Pour l'ordinaire, les esclaves qui s'évadaient étaient les pires, ceux, qui, fainéants, menteurs, fourbes chez leurs maîtres, ne seraient devenus, étant libres dans une société régulière, que des repris de justice. Mendians et trompeurs, serviles, hypocrites, paresseux, tels ils étaient avant leur fuite, tels on les retrouve aujourd'hui.

Dans leurs Mucambos ils s'unissaient pour des questions de mutuelle insubordination et pour se voler leurs femmes. Ils s'essaient à leur tour à la pratique de l'esclavage, tâchant d'avoir pour captifs leurs voisins les Indiens dont tout au moins ils tentaient d'enlever les femmes et les enfants.

Que ce soit chez les Bonis ou les Bochs de la Guyane française et hollandaise, ou chez les Mucambeiros de Chouna ou de Ouaraïp dans la Guyane anglaise, ou chez ceux du Curuá du Sud entre le Tapajoz et le Xingú, on voit partout l'esclave fugitif présenter les mêmes caractères moraux: bassesse, mensonge et trahison vis-à-vis du blanc s'il se présente, insolence et tyrannie vis-à-vis de l'Indien, et enfin entre eux la régression rapide vers ces mœurs plus franches des nègres primitifs, telles que les îles Fidji, le Dahomey et l'Ouganda nous en ont donné de si curieux spécimens.

Sorti de la barbarie depuis bien moins longtemps que le blanc, le nègre, pour commencer son aptitude à une civilisation encore si récemment acquise, a besoin pendant quelques générations de la protection commune du blanc et d'une forte discipline sociale.

Les Mucambeiros firent une première installation à la cachoeira Viramondo, sur la rive droite du Trombetas. Ne se croyant pas en sûreté ils remontèrent jusqu'à la cachoeira do Mina à Maravilha où les anciens maîtres vinrent les relancer. A la nouvelle de l'approche des blancs, ils brûlèrent leur Mucambo de Maravilha et s'ensuivirent jusqu'à Turuna.

Là ils firent un second Mucambo, puis, voyant qu'on les laissait tranquilles,

ils redescendirent peu à peu jusqu'à Campiche où ils en firent un autre, leur plus grand, avec une dizaine d'abatis : chacun de ces abatis était si petit qu'il ne pouvait certainement pas produire assez de manioc pour une famille.

C'est à Campiche que le Père Carmel est monté donner la liberté aux Mucambeiros au temps de la guerre de Paraguay. Ce Père espérait, paraît-il, les décider à le suivre pour aller à la guerre. Il fut vite détrompé et c'est avec peine qu'il trouva deux hommes pour le redescendre.

Depuis qu'ils ont leur liberté ils sont descendus au bas des cachoieras où ils résident maintenant. Depuis trente ans ils ont abandonné leur Mucambo du haut Trombetas, ils n'ont jamais remonté plus haut que la cachoeira de Jacicury.

Ils font leurs abatis au fond des bois, fort loin de leur habitation, et cela, disent-ils, « afin d'empêcher leurs camarades d'aller les voler », ce qu'ils ne manqueraient pas de faire.

Chaque Mucambeiro a une petite plantation de cacao, oh ! bien petite, et un abatis où il fait tout juste assez de farine pour lui et sa famille : il vit de chasse et de pêche. Autrefois il récoltait du tabac qui était bien apprécié, mais depuis qu'il pratique la safra de la castanha il a tout abandonné. La castanha lui permet de s'acheter un pantalon, une chemise et de faire des fêtes.

Les fêtes, les « pagodes », durent plusieurs jours, une huitaine. Pendant ce temps ils boivent jusqu'à dix demi-jeannes de tafia (environ 240 litres) à vingt personnes : hommes, femmes et enfants.

Comme nous sommes passés au moment des fêtes, Mucambeiros et fils de Mucambeiros s'étaient réunis et concertés pour faire naufrager nos canots dans les premières cachoieras, afin de nous piller à leur aise, car, disaient-ils, « ce docteur, ce blanc qui a de si bon tafia, est étranger, et personne ne nous inquiétera, puisque nos patrons sont avec nous ».

Mais ils ont vu que l'opération serait périlleuse pour eux et ils sont restés tranquilles.

Il faut donc compter les Mucambeiros du Trombetas comme une quantité nuisible. Il serait impossible de faire de ceux qui existent actuellement des

travailleurs et d'honnêtes gens. Avec eux il fait bon d'être prévenu et l'on doit de leur part ne s'étonner d'aucune mauvaise action.

COLONISATION.

La colonisation européenne au Pará est une question d'être ou de ne pas être. Si cette colonisation européenne et la colonisation nationale ne commencent pas bientôt sur une vaste échelle le peuplement du Pará, il y a à se demander si la région paraense ne deviendra pas assez prochainement la proie des races nègres des Antilles, dont le rapide pullulement pourrait fort bien à un moment donné menacer de transformer l'Amazonie non point en un nouveau Far-West, mais en une espèce de Soudan.

Et qui sait si quelque jour, peut-être plutôt qu'on ne le suppose, les 75 millions d'habitants des États-Unis ne commenceront pas à diriger vers l'Amazone un courant d'émigration appropriée !

Tant que les États-Unis américains se borneront à envoyer des canonnières découvrir l'Amazone, cela ne saurait avoir de suites bien graves, mais si un jour ils se mettent à y expédier des émigrants aptes à coloniser sous ce climat, des Celtes et des Latins¹, ce jour-là, dans le continent sud-américain, c'en sera virtuellement fait du groupement actuel.

La question du besoin immédiat de colons pour l'État du Pará ne peut pas être mise en discussion. C'est dans les endroits d'un climat bon qu'il faut commencer, afin de n'avoir pas une mortalité trop grande, ce qui équivaudrait à un échec.

Le climat de l'Amazone n'est pas plus mauvais que celui de la Martinique et de la Guadeloupe où s'habituent et vivent très bien les « petits blancs » qui cultivent eux-mêmes la terre et dont la postérité est nombreuse.

La Mapuera, au point de vue de la colonisation, est une rivière idéale. Elle

1. Il ne faut pas oublier qu'aux Etats-Unis du Nord, il y a 15 000 000 de Celtes et 7 500 000 Latins (Français, Espagnols, Italiens).

a des terres hautes dès le confluent, relativement peu de cataractes et pas de



Œufs de tartaruga.

marais. Non seulement les produits naturels sont en quantité, mais encore et surtout les terrains sont excellents pour la culture.



Œufs de tartaruga.

Mais, comme me l'a répété si souvent notre regretté chef, Henri Coudreau, le champion de la colonisation européenne au Pará, le Français qui a tant aimé

l'Amazone, dans les régions amazoniennes l'acclimatation de la race blanche ne sera pas une chose qui se fera toute seule : les hygiénistes en même temps que les économistes y trouveront pendant longtemps encore l'emploi du meilleur de leurs facultés.

Il ne faudrait pas considérer la colonisation par l'immigration seulement comme une affaire où quelques individualités pourront donner la mesure de leur habileté spéciale. Il faudrait y voir surtout un service public, le premier des services publics, lequel sera dans une large mesure le dépositaire de la réputation et de l'avenir du pays.

Autant que possible il est donc nécessaire que le Gouverneur actuel constitue un personnel à l'instar de sa propre science et de ses propres vertus, un personnel d'une probité intransigeante, d'une bienveillance ferme et éclairée.

Angoulême (Charente), le 25 février 1900.

O. C.

APPENDICE

COORDONNÉES

Oriximiná	Latitude	1° 58' 50" S.
—	Longitude	58° 17' 17" O. Paris.
Confluent du Cuminan	Longitude	58° 29' 42" O. Paris.
—	Latitude	1° 45' 29" S.
Cachoeira Porteira	Longitude	50° 29' 42" O. Paris.
—	Latitude	1° 14' 47" S.
Point extrême atteint dans le Haut Trombetas	Longitude	59° 19' 25" O. Paris.
—	Latitude	57' 31" S.
Confluent du Rio Cachorro	Longitude	59° 47' 59" O. Paris.
—	Latitude	1° 5' 12" S.
Point extrême atteint dans le Rio Cachorro	Longitude	59° 53' 23" O. Paris.
—	Latitude	53' 51" S.
Point extrême atteint dans le Rio Mapuera	Longitude	60° 46' 27" O. Paris.
—	Latitude	43' 27" S.

ALTITUDES

D'après un baromètre altimétrique Naudet, et un baromètre enregistreur Richard Frères avec tables de corrections.

Oriximiná	15 mètres.
Porteira	28 —
Jacicury	65 —
Cachoeira do Mino	96 —
Au confluent dans le Haut Trombetas	132 —
Bouche du Rio Cachorro	36 —
En aval du saut du Cachorro	42 —
Au point extrême atteint dans la Mapuera	60 —

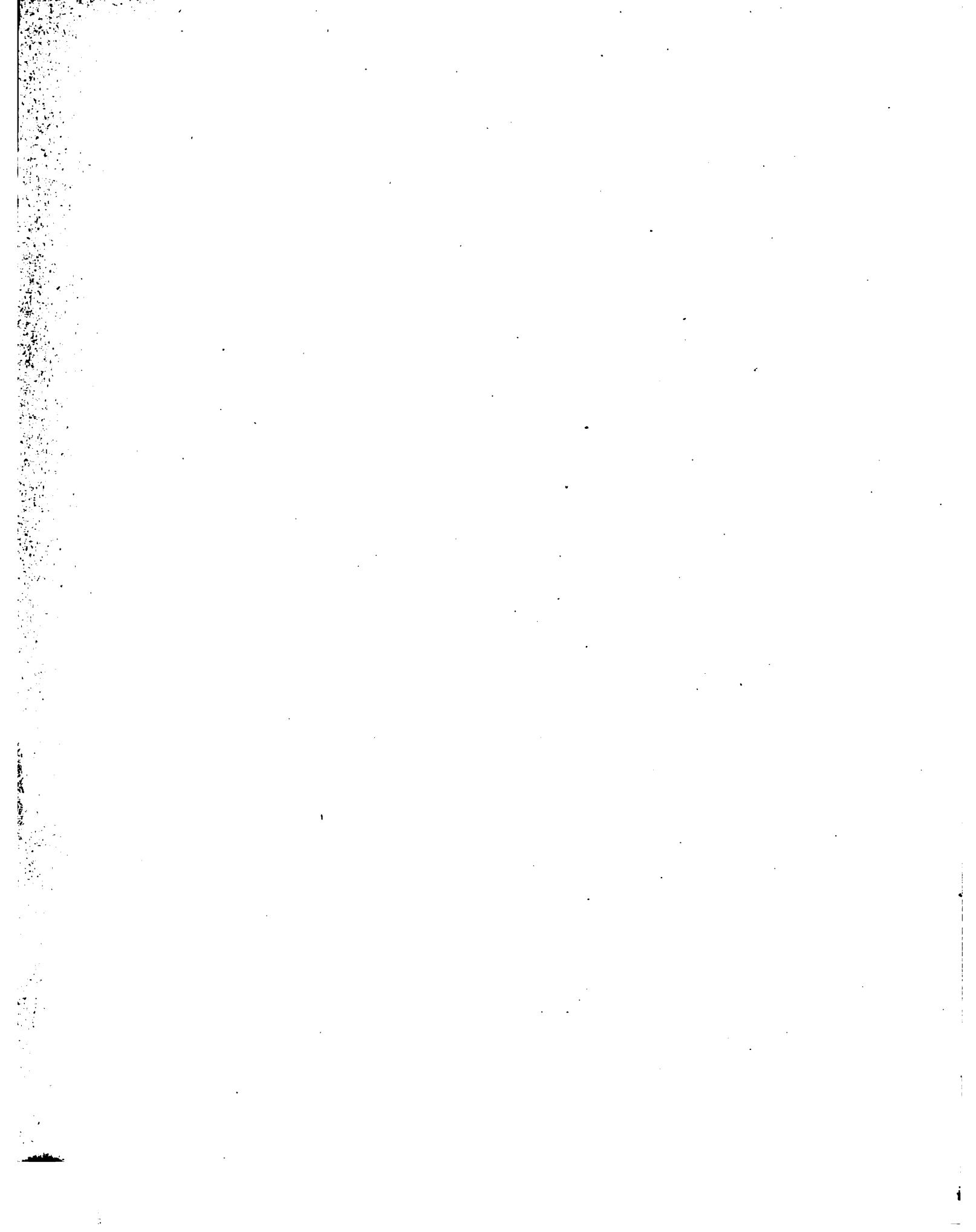


TABLE DES GRAVURES

1. — Henri Coudreau	vii
2. — Expédition Henri Coudreau	ix
3. — Cachoeira Porteira rive gauche	4
4. — Cachoeira Porteira rive gauche	5
5. — Viramondinho	8
6. — Viramondinho	9
7. — Viramondinho	12
8. — Viramondinho	13
9. — Végétation dans des pierres	20
10. — Stratification	21
11. — En aval de Viramondo	24
12. — Viramondo grande	25
13. — Stratification	28
14. — En aval de Quebra pote	29
15. — Retour de chasse	32
16. — Cachoeira do Inferno	33
17. — Cachoeira das duas praias	36
18. — En aval du furo do Damiano	37
19. — Rebujo do Damiano	44
20. — En amont do Damiano	45
21. — Canal d'hiver	48
22. — Trou de sucurijú	49
23. — Canal du Jacicury	51
24. — Pont à l'entrée du Jacicury	53
25. — Canal du Jacicury	58
26. — Canal du Jacicury	59
27. — Canal du Jacicury	60
28. — Canal du Jacicury	61

29. — Saut du Jacicury	61
30. — Saut du Jacicury	63
31. — Saut du Jacicury	64
32. — Saut du Jacicury	65
33. — Saut du Jacicury	65
34. — Saut du Jacicury	66
35. — Saut du Jacicury	67
36. — Saut du Jacicury	68
37. — Pancade grande	69
38. — Le meilleur chemin	73
39. — Le canot descend	74
40. — Saut du Jacicury	75
41. — Remous en amont du Jacicury	76
42. — En amont du Jacicury	77
43. — En amont du Jacicury	78
44. — Descente d'une cachoeira	80
45. — En bas de la cachoeira	80
46. — Morro do Guajará	81
47. — Le canal	84
48. — Bifurcation rive gauche	85
49. — Bifurcation rive droite	88
50. — Morro do Cachorro	89
51. — Saut du Cachorro	92
52. — Saut du Cachorro rive droite	93
53. — Saut du Cachorro rive gauche	96
54. — Le Cachorro en amont du saut	97
55. — Le Rio Mapuera en aval de Taboleirinho	101
56. — Cachoeira do Taboleirinho	108
57. — La cachoeira grande de la Mapuera	109
58. — Pedral	112
59. — Montagne dans le Rio Mapuera	113
60. — Cachoeira do pedral grande	113
61. — Pedras gordas	116
62. — Montagne dans la Mapuera	117
63. — En amont de la cachoeira grande	124
64. — Montagne dans la Mapuera	124
65. — Cachoeira das Ilhas rive gauche	125
66. — Cachoeira das Ilhas rive droite	129
67. — Œufs de tartaruga	133
68. — Œufs de tartaruga	133

TABLE DES MATIÈRES

BIOGRAPHIE	xii
----------------------	-----

CHAPITRE PREMIER

Départ de Pará. — Voyage sur l'Amazone. — Arrivée à Oriximiná. — Séjour à Oriximiná. — Départ d'Oriximiná. — Sur le Trombetas. — Lac Cajupuri. — Lac Curupira. — Jeunes Indiens géophages. — Bernardo. — Lacs desséchés en été. — Bouche du Cuminan. — Surpris par les tempêtes. — Lac Batata — Chez Amaral. — Lac Mussura. — La Castanha. — Petits lacs. — Lac Arapécú. — Bouche du Jacaré. — Lac du Jaracé. — L'intendant d'Oriximiná. — La chaloupe à vapeur. — La « Colonia ». — Raymond dos Santos et les Mucambeiros. — Renseignements sur les Mucambeiros. — La Cachoeira. — Retour de l'Intendant	i
---	---

CHAPITRE II

Cachoeira Porteira. — Les Mucambeiros. — Cachoeira Viramondo. — Cachoeira Quebra Pote. — Adão et José. — Pêche de Chico. — Rio Cachorro. — Cachorro do Travá. — État de la troupe. — Chasse, tapir et biche. — La viande salée. — Ennemis de notre conserve de viande : urubus, jacaré, jaguar. — Cachoeira do Jandia. — Les loutres. — Rapides de Tiro. — Camisa. — Cachoeira do Resaca. — Hippolyto. — Disparition de notre approvisionnement. — Cachoeira das duas praias	19
--	----

CHAPITRE III

Traversée pénible. — Cachoeira do Inferno. — Antonio dans la cataracte. — Cachoeira do Damiano. — Passage difficile. — Furo do Damiano. — Repos. — Furo n° 2. — Suivants furos	
--	--

ou canaux. — Construction d'un canot. — Madame Coudreau à la dérive. — Arrêt forcé. — Remarques sur les nombreuses chutes rencontrées. — Division de ma troupe en deux expéditions

41

CHAPITRE IV

Départ pour les cachoeiras d'en haut. — Tristesse et aide de ceux qui restent. — Maladie d'Hippolyto. — Cachoeira do Franco. — Pêche merveilleuse d'Antonio. — Cachoeira do Caliango. — Cachoeira do Guajará. — Cachoeira do Mina. — Cachoeira de Campiche. — Désillusion. — Colonisation possible. — Réflexions.

57

CHAPITRE V

Îles de la Confluencia. — La descente. — Retour au rio Cachorro. — Rapatriement du reste de la troupe. — Charles veut rester avec les Mucambeiros. — Retour, marche accélérée. — Rencontre de trois blancs à la recherche de gisements d'or. — Envoi des malades au Pará. — Exclusion de Charles.

83

CHAPITRE VI

Exploration au rio Cachorro. — Invasion des carapanas. — Les morcegos. — Cachoeira de Bocca. — Montagne du Cachorro. — Secret de Raymond dos Sontos. — Le brouillard de la chute mouille nos papiers et l'appareil photographique. — Pluie et orage violent. — Viramondinho. — Visite de Raymond dos Santos. — Son histoire sur les Indiens Cachuanas. — Charles s'est sauvé, il est malade. — Madame le soigne et le guérit, il part.

95

CHAPITRE VII

Rio Mapuera. — Situation du Yamunda. — Capuera de Raymond dos Santos. — Madame fait le dentiste. — Cachoeira do Taboleirinho. — Les tartarugas et les capitaris. — Trafic des tartarugas. — Un tailladão, — Tapir poursuivi par un tigre. — Cachoeira de Taboleiro. — Cachoeira do Boqueirão. — Cachoeira das Ilhotas. — Cachoeira das Pedras Gordas. — Carrascas. — Cachoeira Grande. — La Tracajá. — Cachoeira das Ilhas. — Antonio se dégage d'un sururijú et le tue. — Chasse d'un tigre et d'un serpent venimeux. — Castanha, caoutchouc, fève Tonka. — Retour au confluent de la Mapuera et du Trombetas.

105

CHAPITRE VIII

Descente de la Parteira. — Mort d'Henri Coudreau. — Douloureuse séparation. — Veillée funèbre. — Lac Tapagem. — Retour à Oriximiná. — Rentrée au Pará

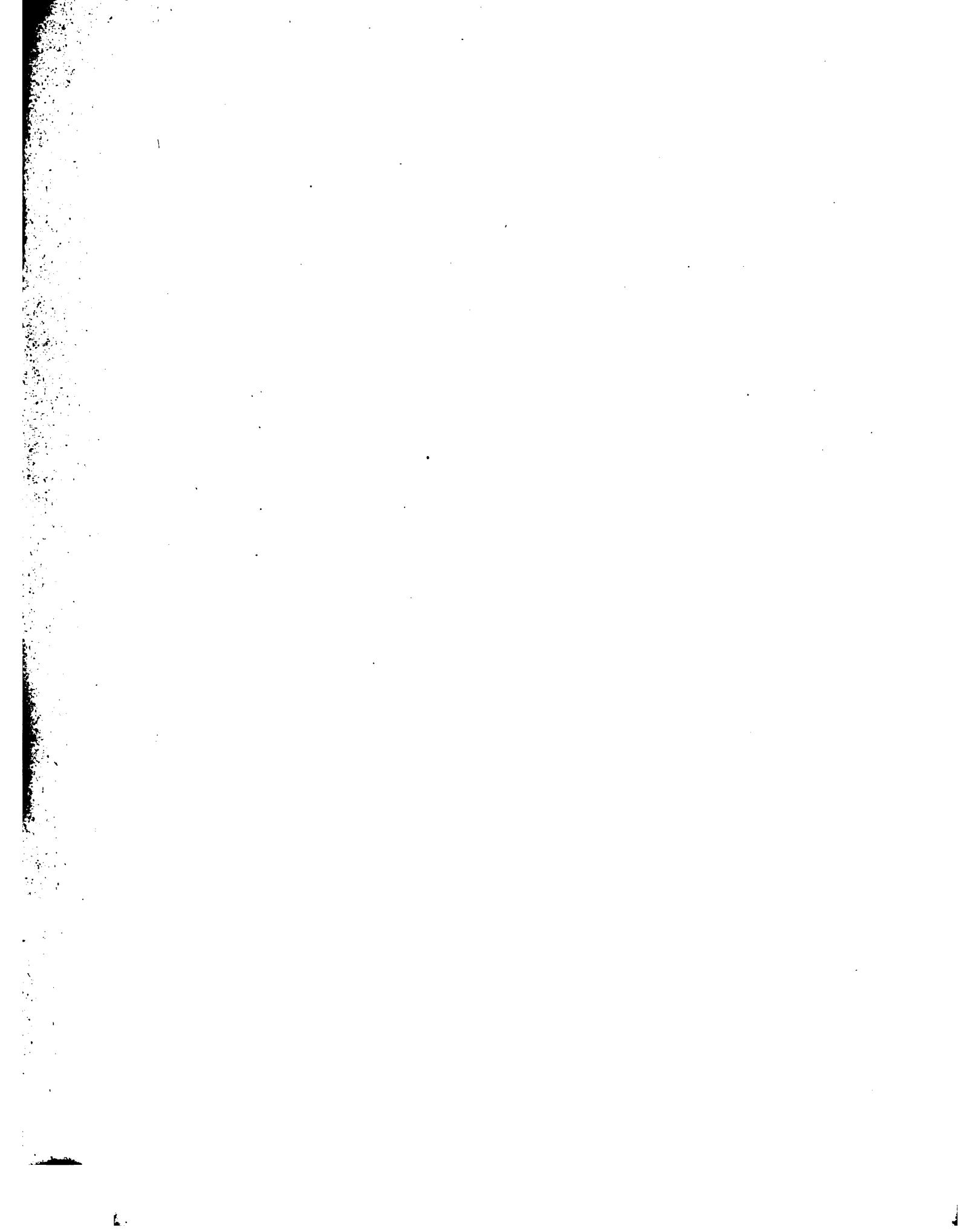
121

CHAPITRE IX

Aspect général. — Récolte de la Castanha. — Commerce d'Oriximiná. — Richesse du Rio Mapuera, bois de construction et caoutchouc. — Les Mucambeiros; leurs mœurs, leur caractère, leurs installations et leur résidence. — Colonisation, son utilité, son urgence.	127
---	-----

APPENDICE.

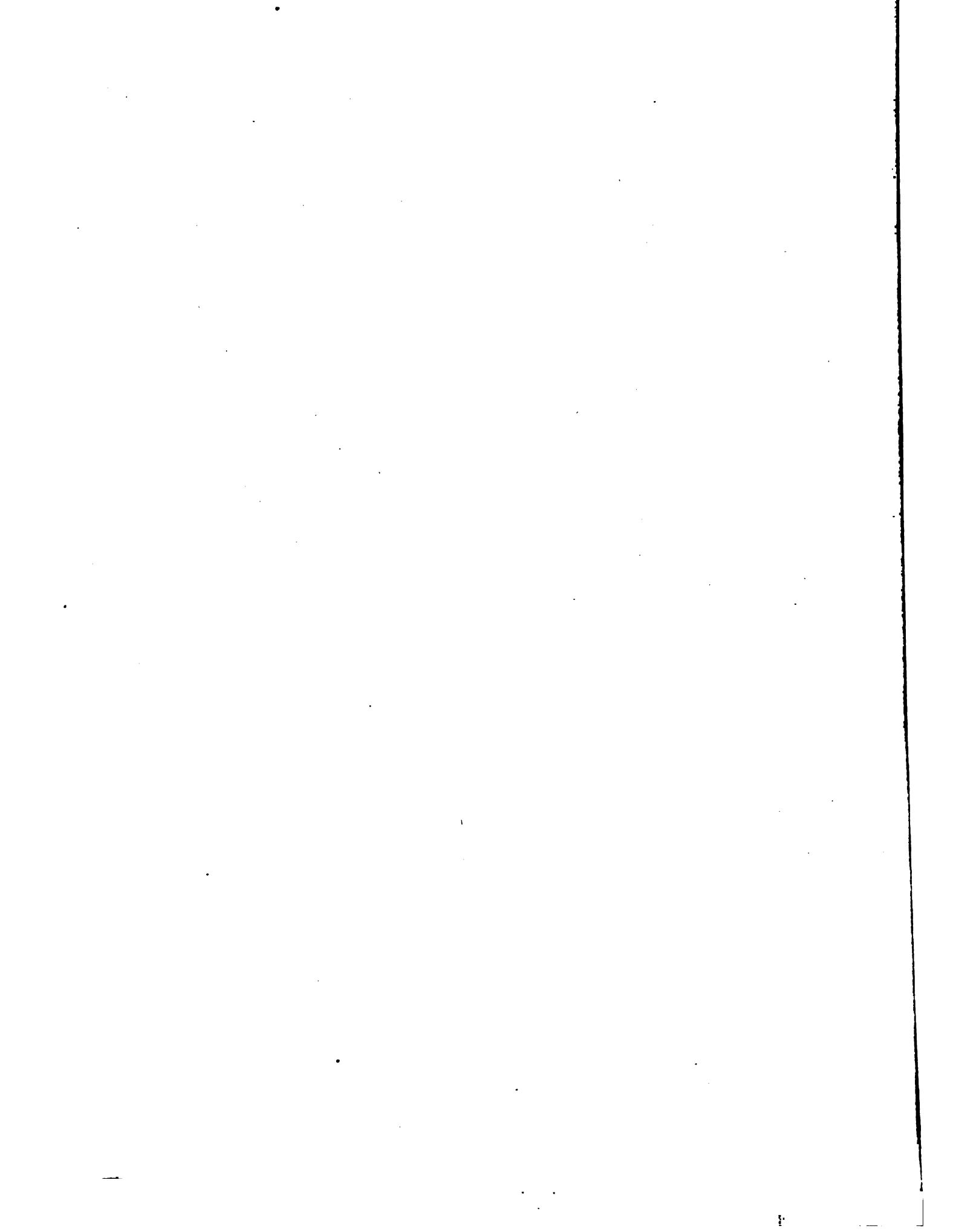
Coordonnées	135
Altitudes	135
TABLE DES GRAVURES	137
TABLE DES MATIÈRES	139

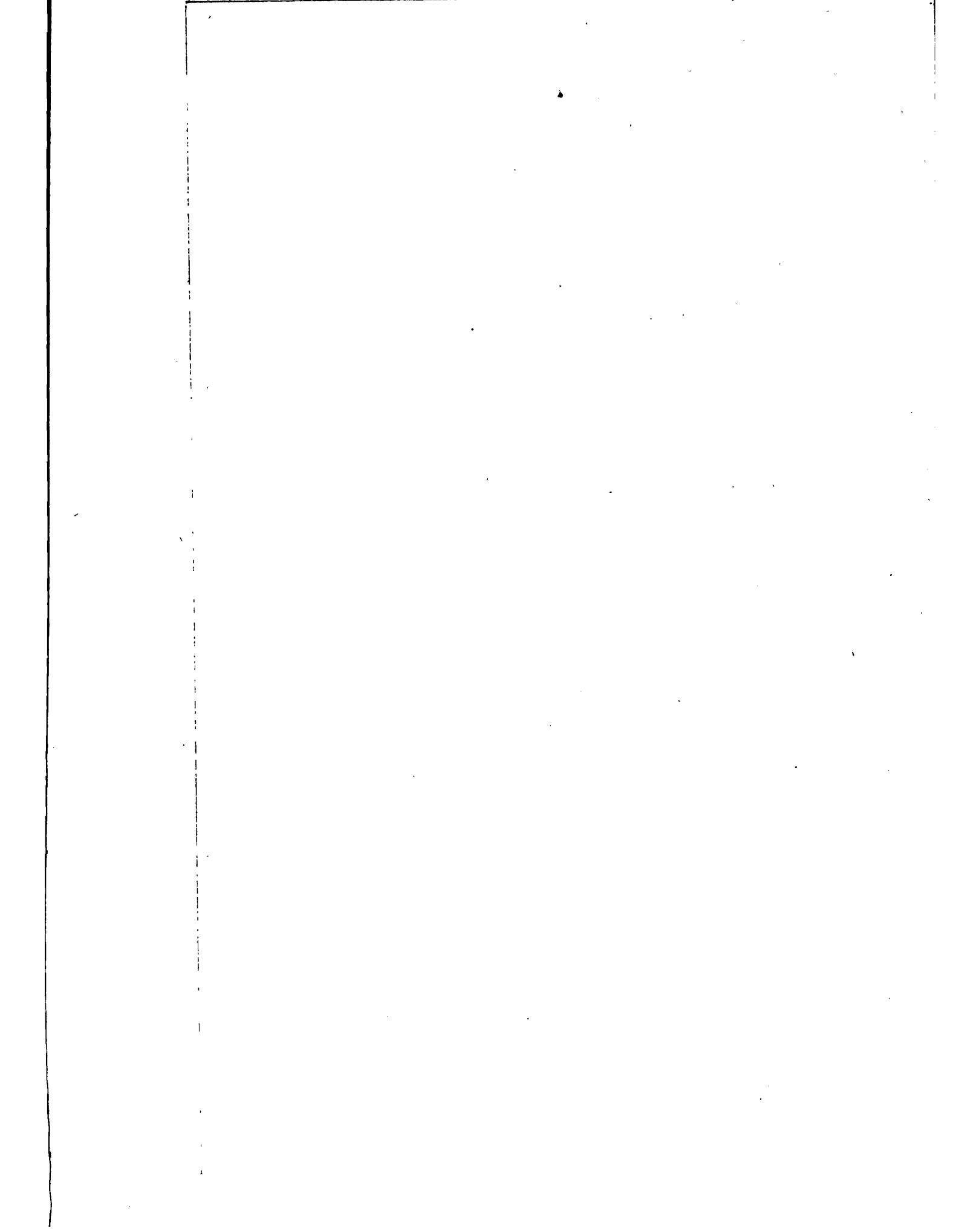


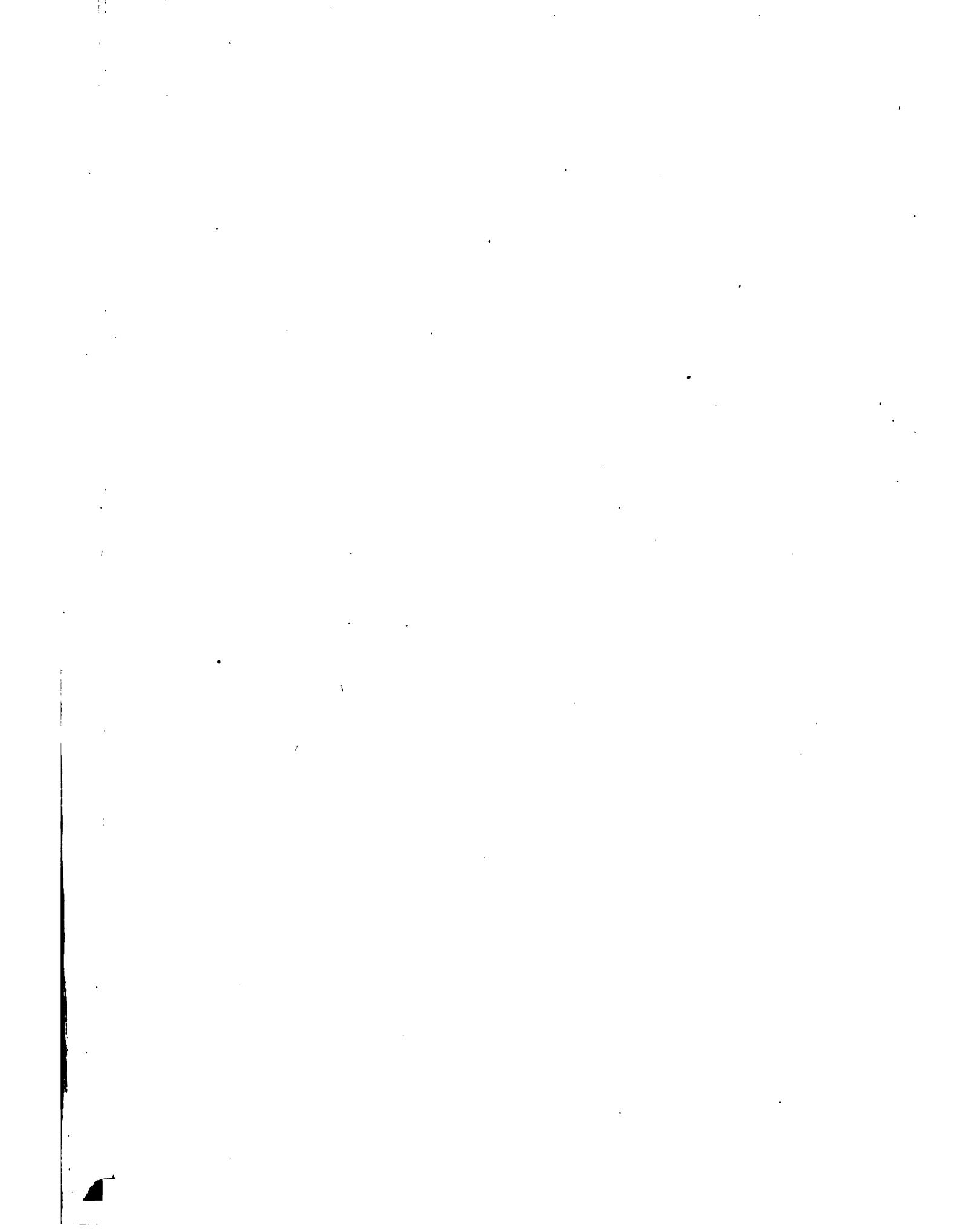
CE VOLUME

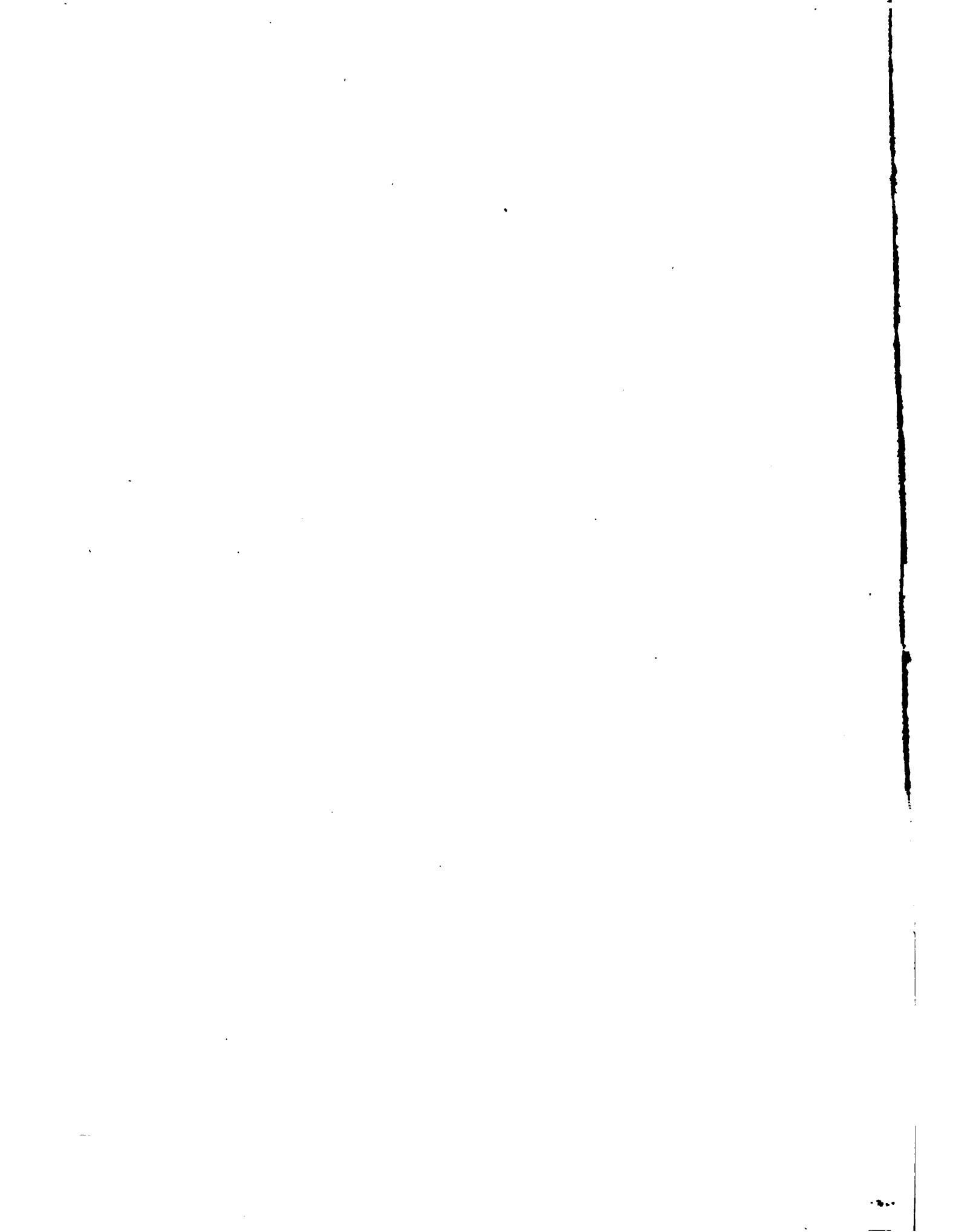
A ÉTÉ RÉDIGÉ ET LES CARTES EN ONT ÉTÉ ÉTABLIES
de décembre 1899 à février 1900.

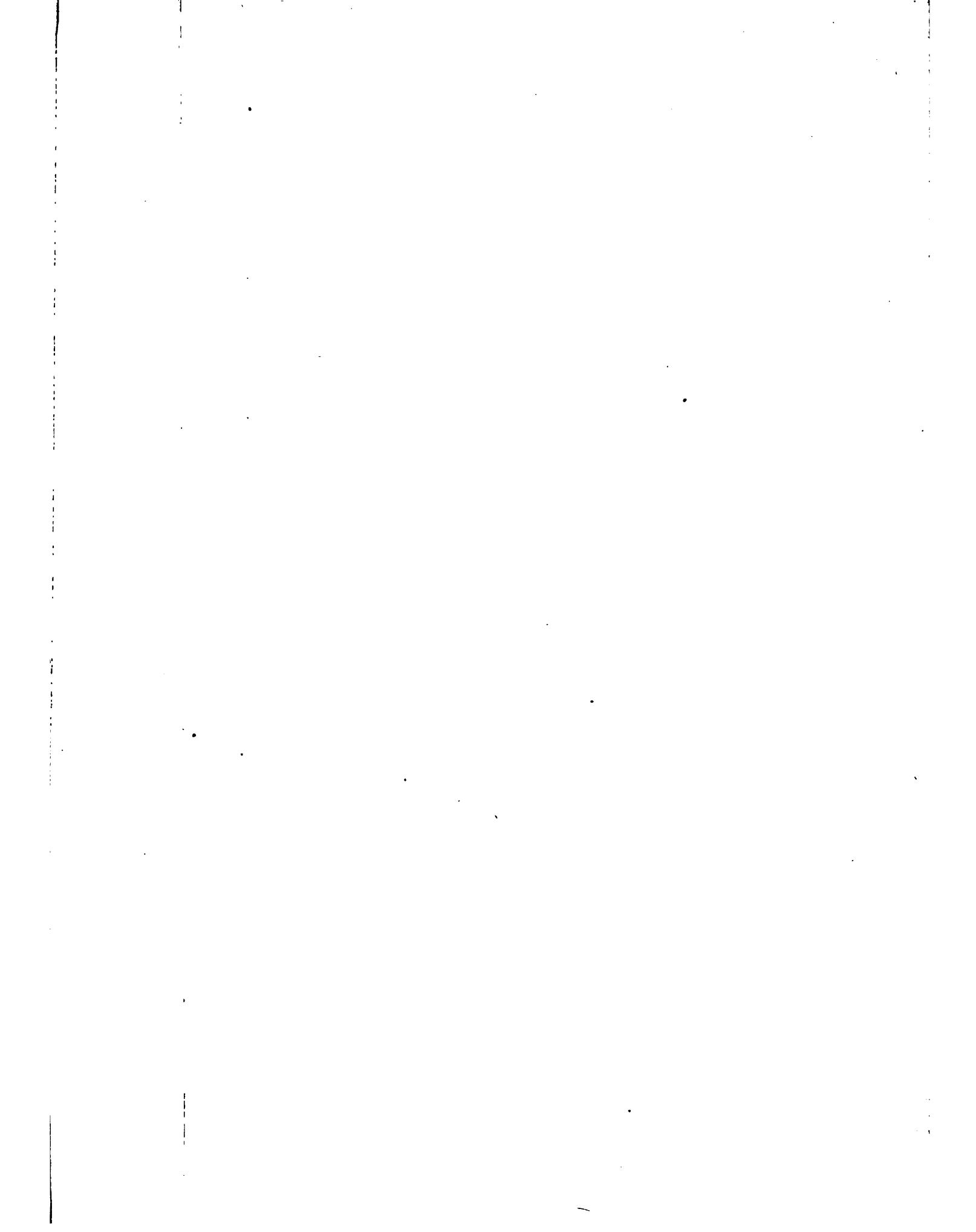
41994. — PARIS, IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9

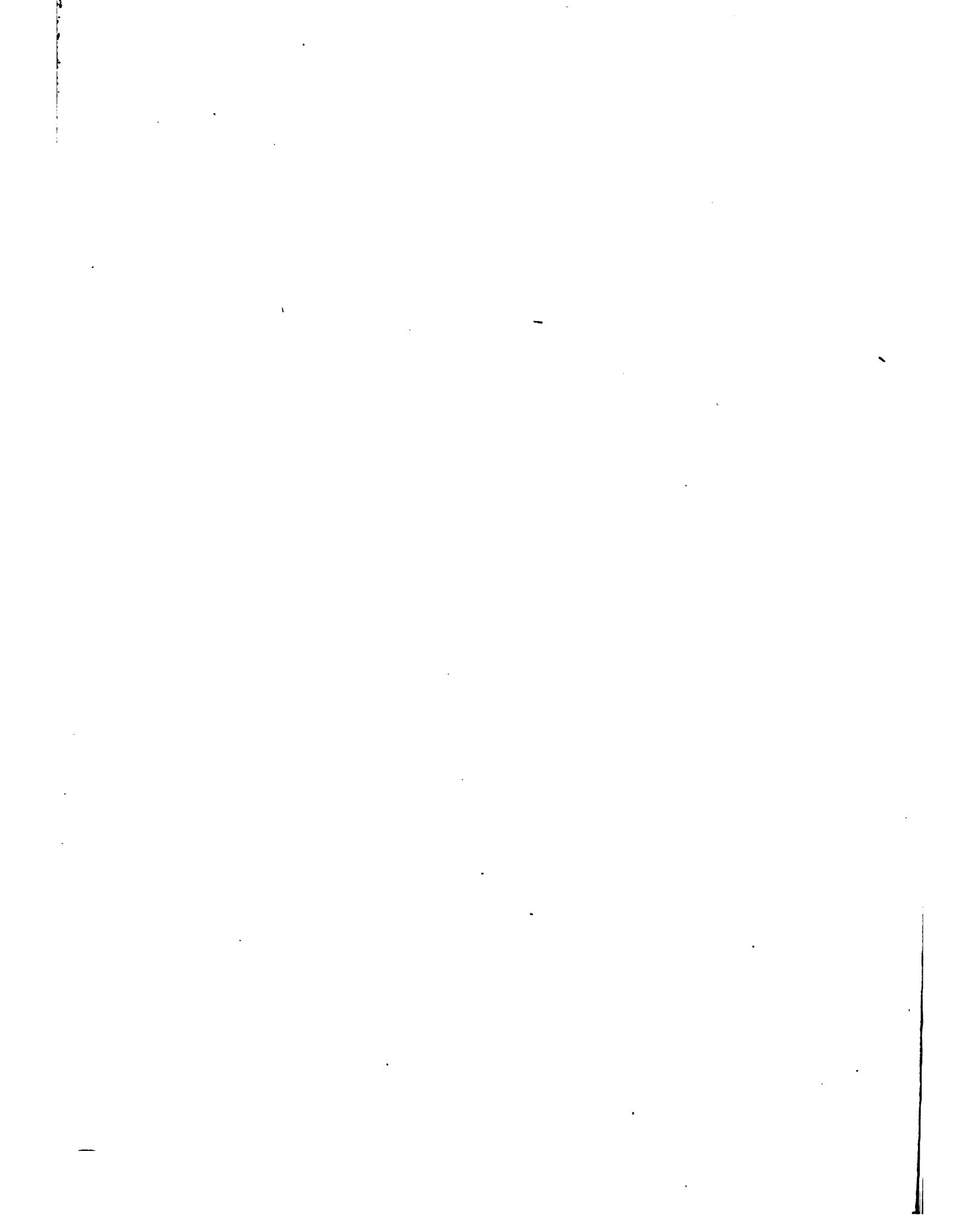


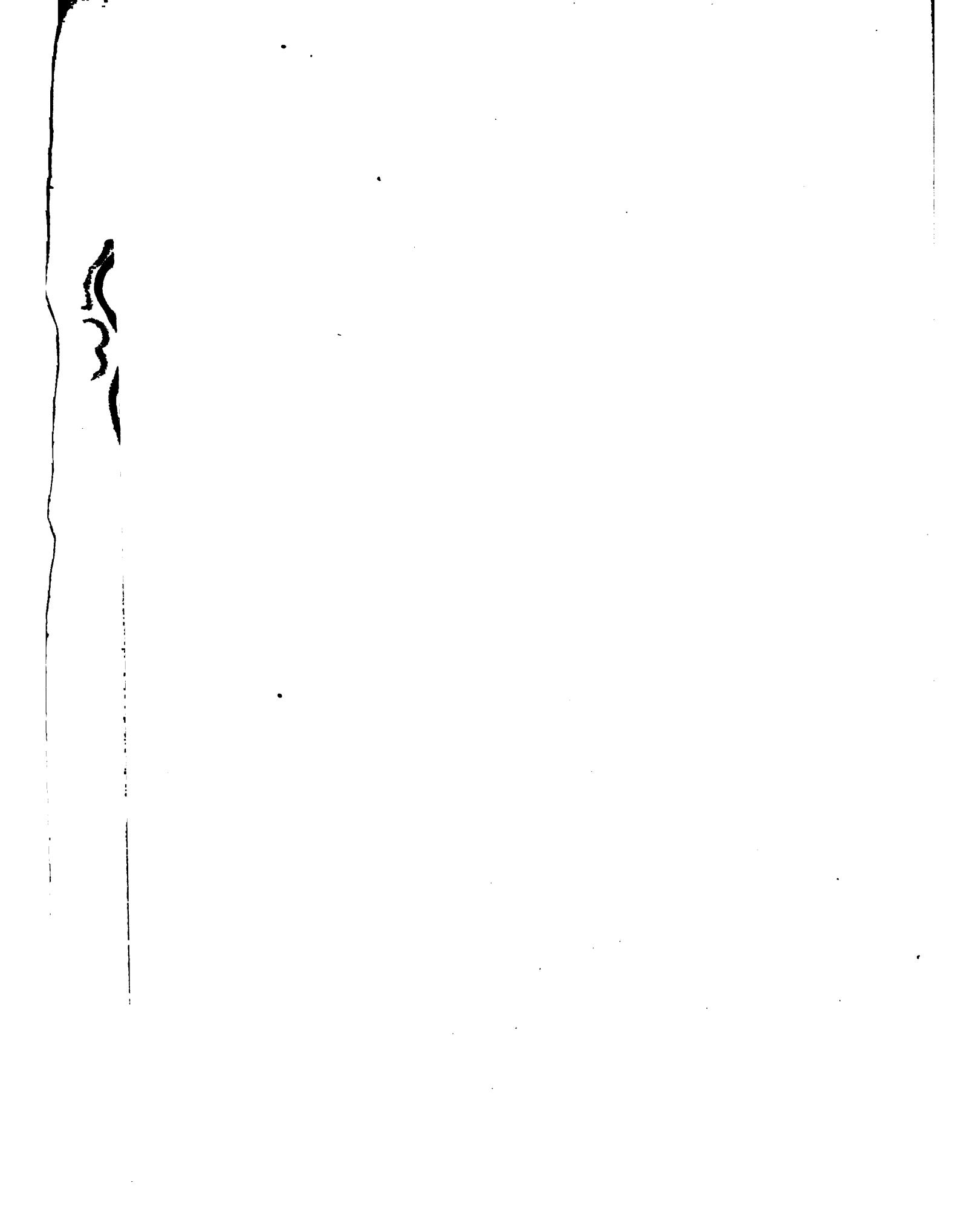


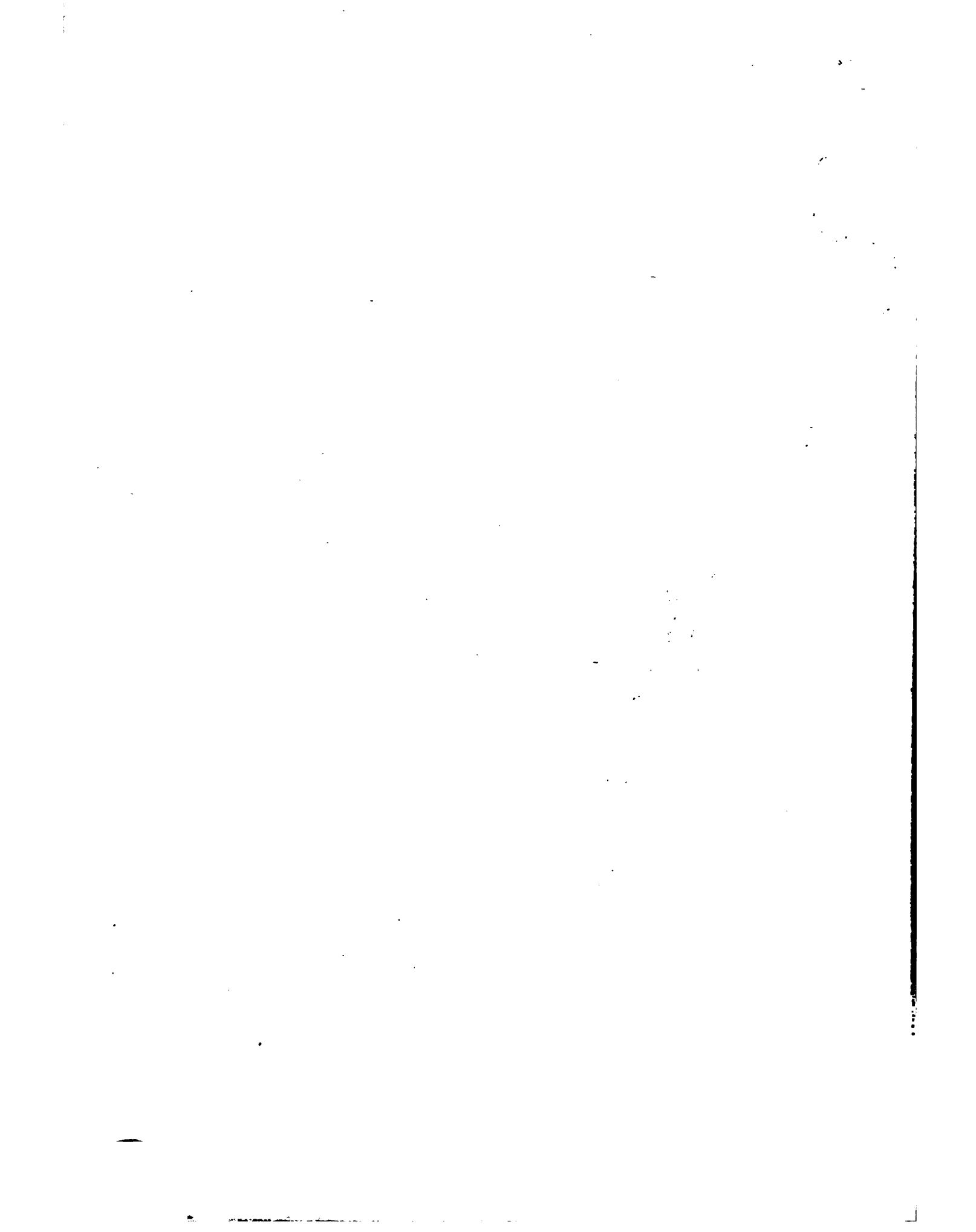


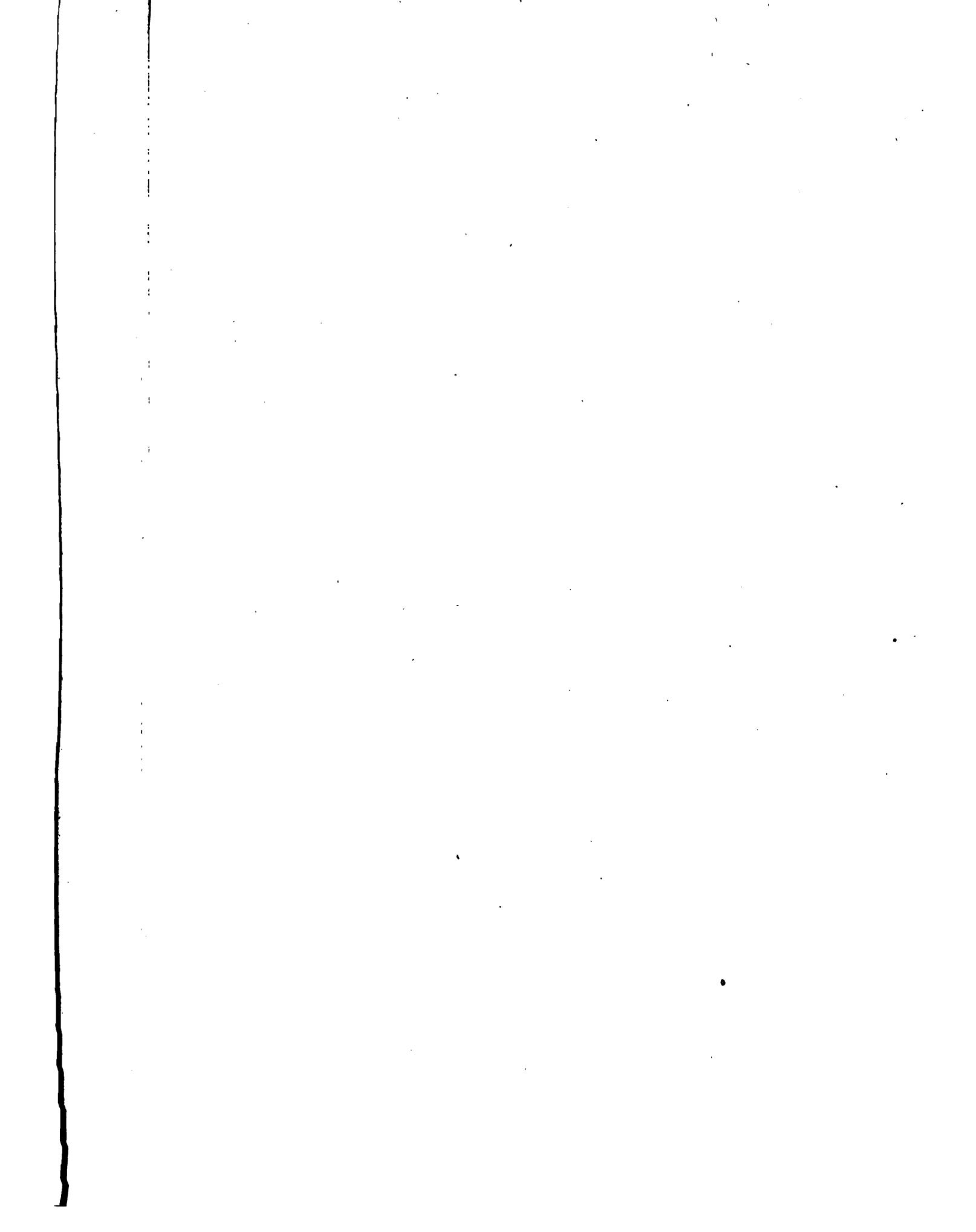


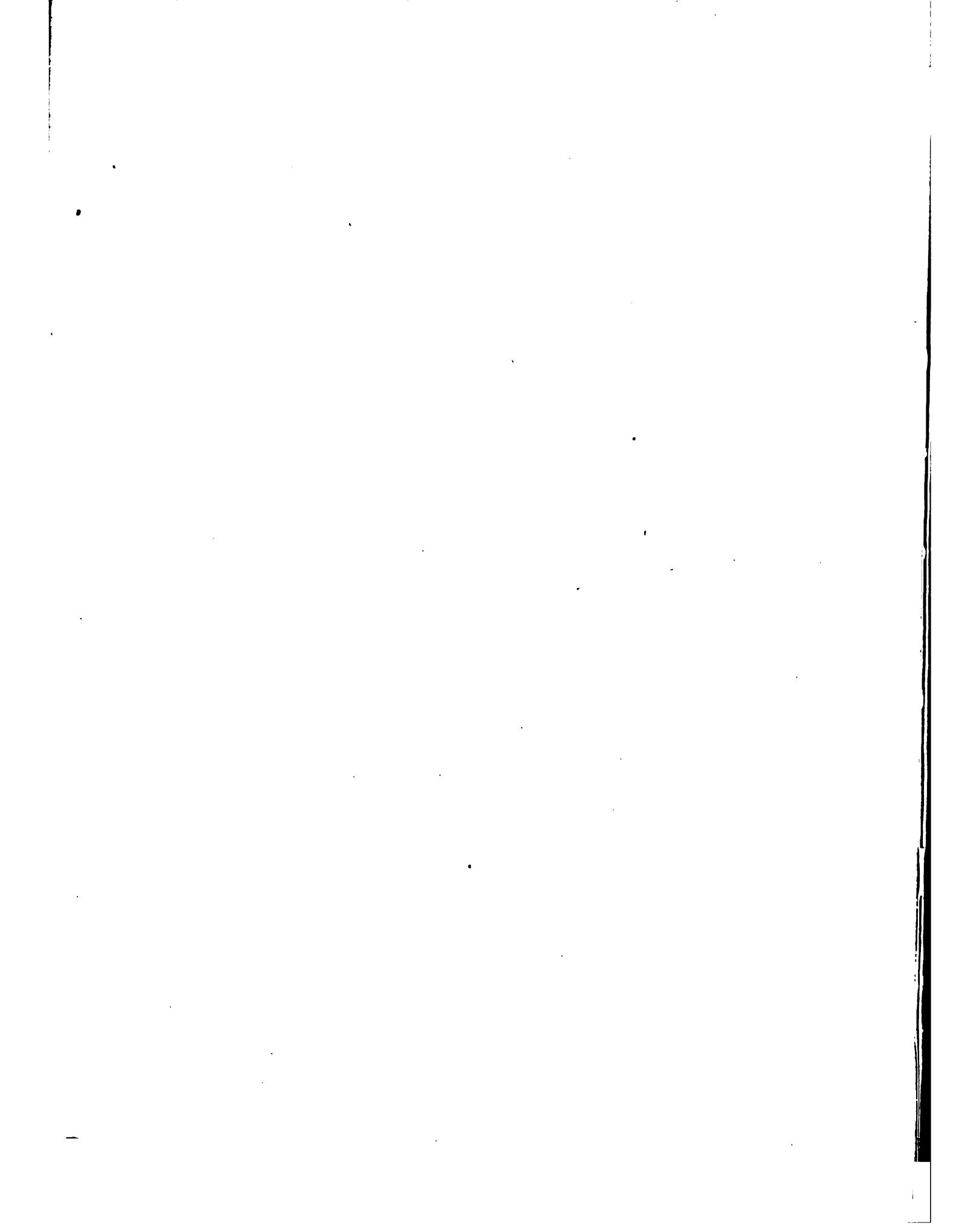


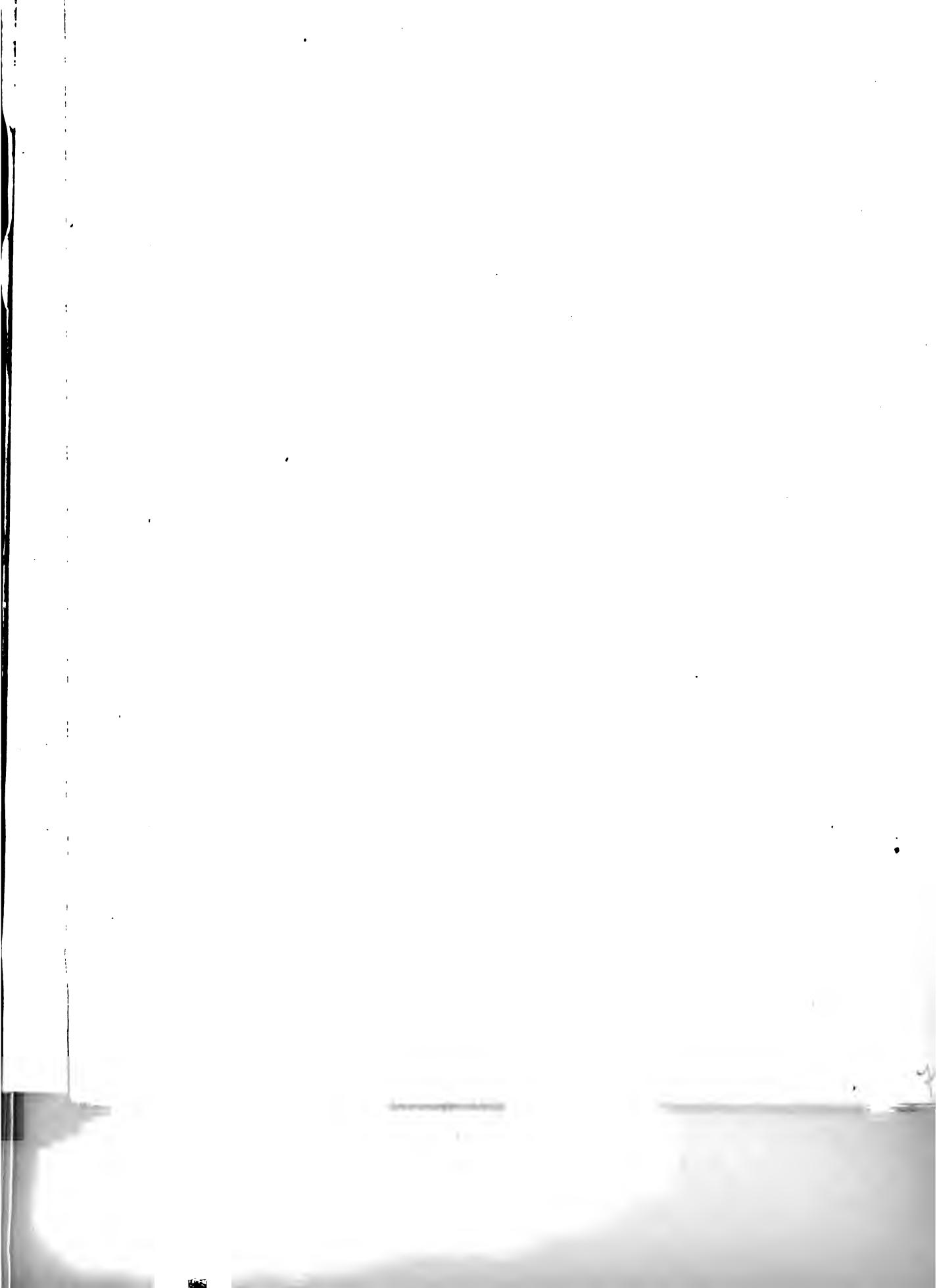


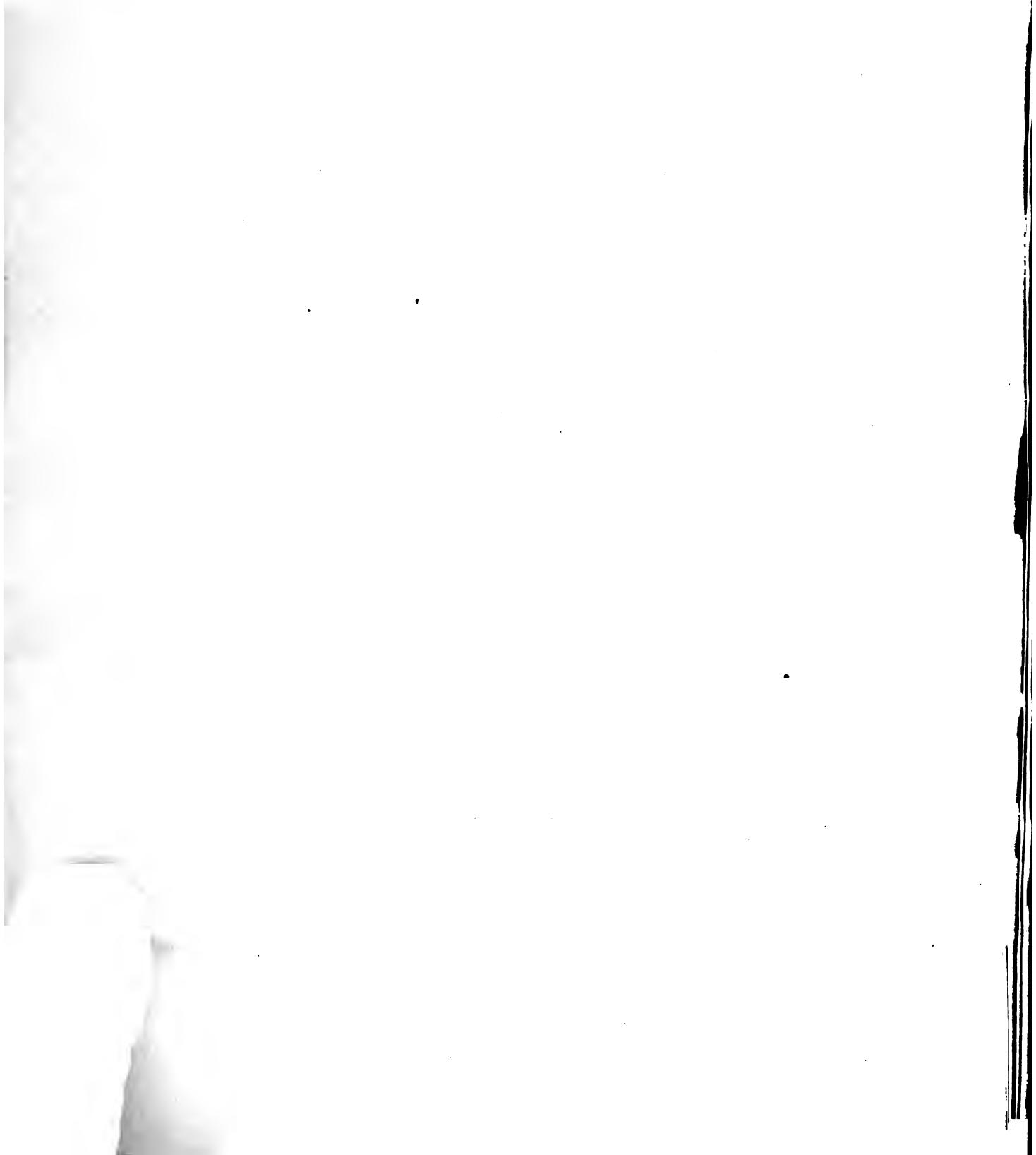


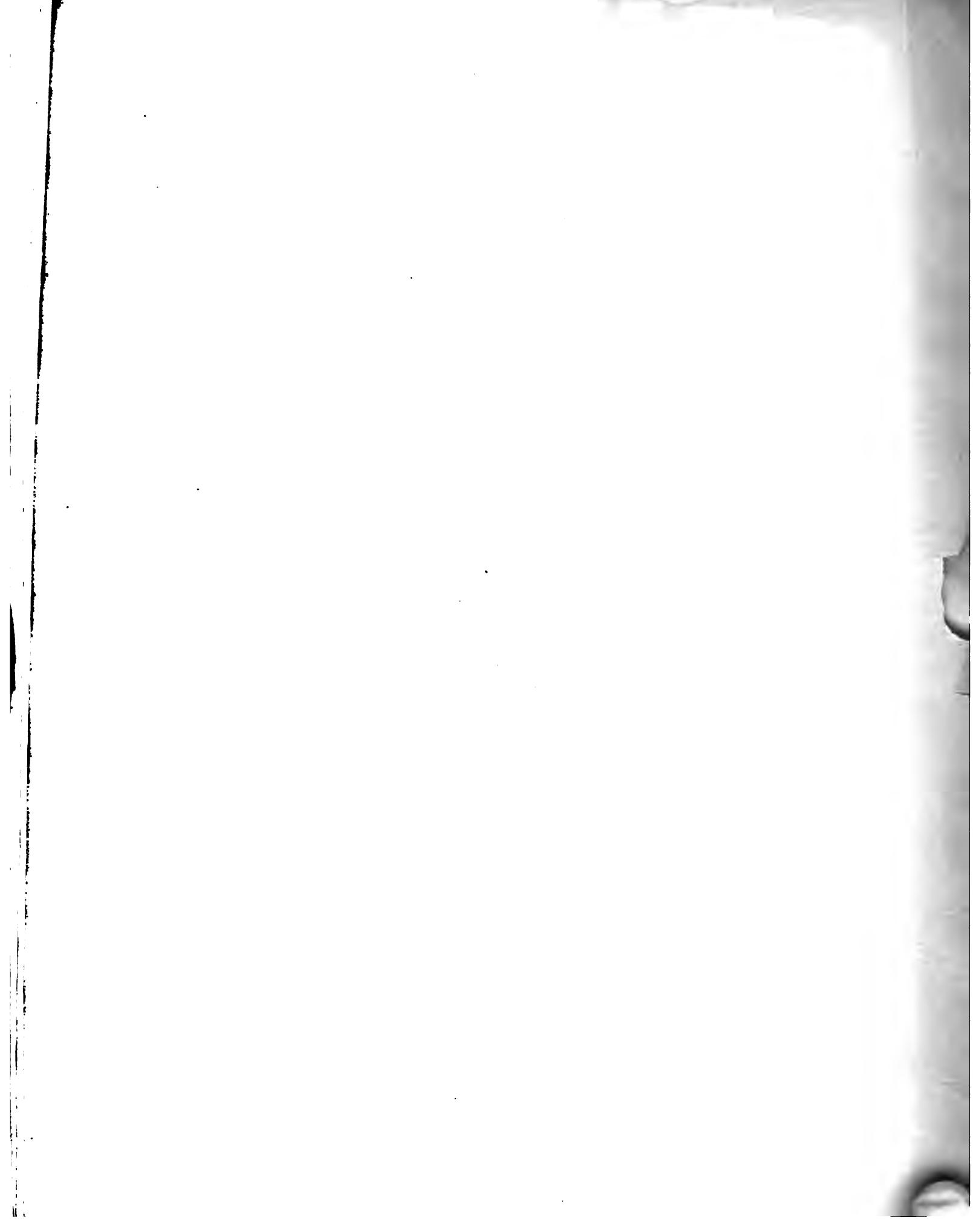


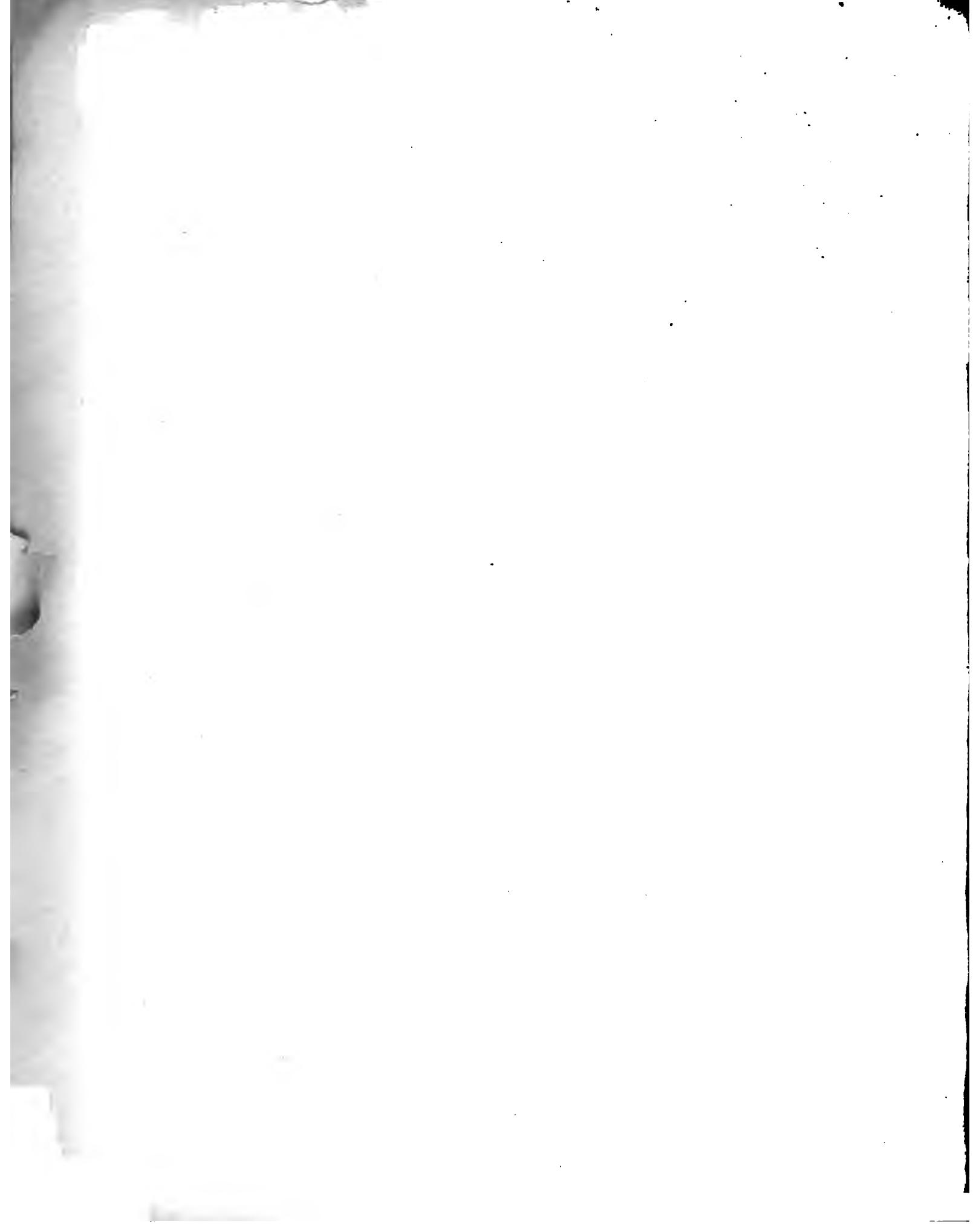


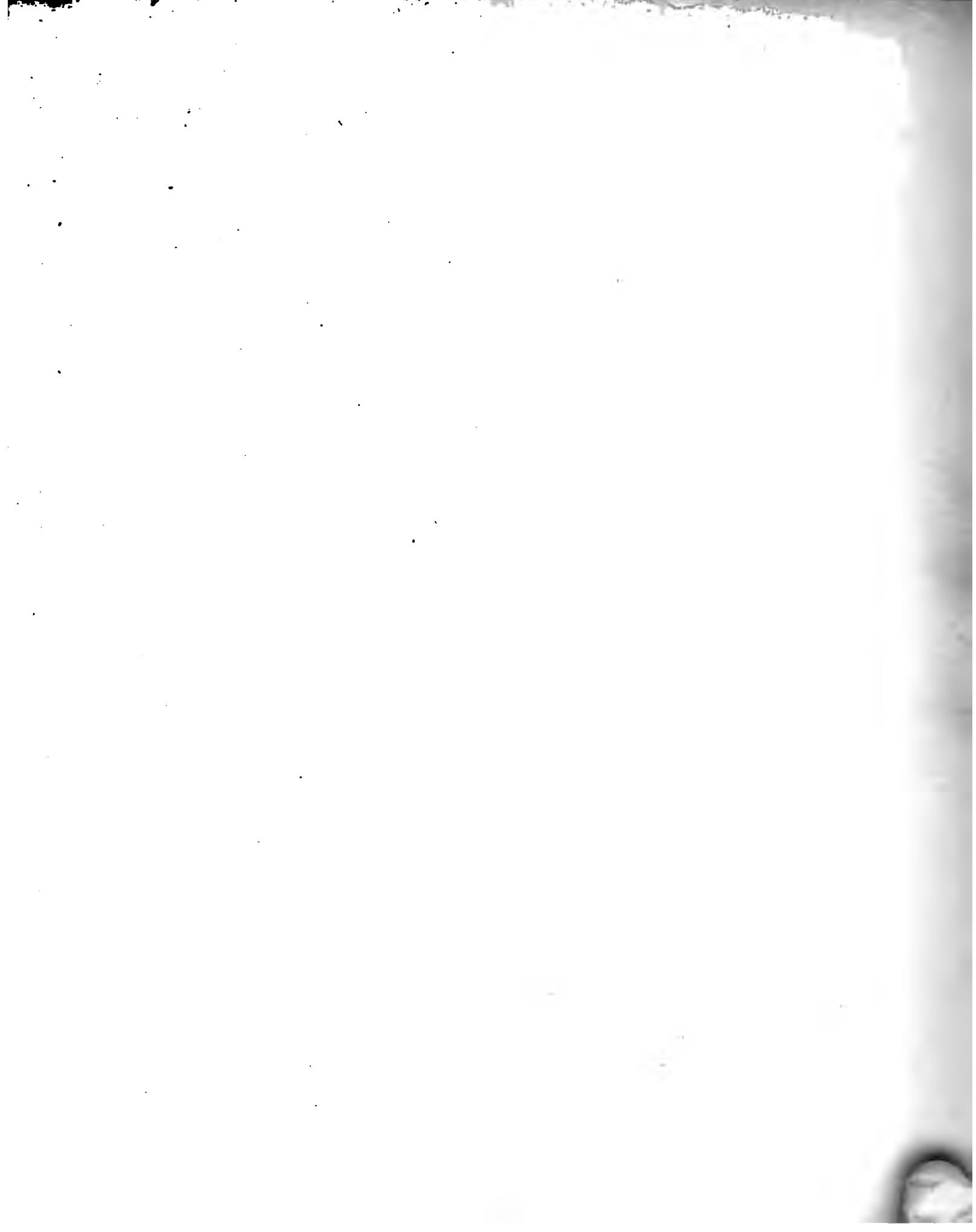
















DR 15 JUL 18 1917
JUN -8 1934